



Terre inconnue

Par J.M. Dillard

Avant-propos

Qui voudrait, porter ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si la crainte de quelque chose après la mort, de cette terre inconnue, d où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas ? Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches ; ainsi les couleurs natives de la résolution blêmissent sous les pâles reflets de la pensée, ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action.

Hamlet, acte III, scène I

Prologue

- Capitaine Kirk?

La jeune femme menue qui attendait nerveusement devant la porte de la chambre d'hôpital de Carol Marcus accueillit le capitaine sans sourire.

- Je suis Kwan-mei Suarez, la mathématicienne du projet Themis.

Jim s'avança et lui prit les mains. Elle les serra avec force. Sa voix était parfaitement calme, mais ses yeux reflétaient une profonde détresse. La vision de son chagrin aida Jim à oublier sa propre peine pendant quelques instants.

Les dernières vingt-quatre heures avaient été un véritable cauchemar. Savoir Carol en danger le torturait. Et le long voyage en navette jusqu'à la base 23 avait mis ses nerfs à mal. Il avait dû lutter pour ne pas penser, et, surtout, ne pas imaginer ce que serait sa vie si Carol mourait avant qu'il n'arrive.

Le plus difficile avait été d'oublier qu'il se trouvait en vacances sur Terre, les premières depuis six ans qu'ils n'avaient pas passées ensemble. Obstinée comme toujours, Carol avait tenu contre vents et marées à superviser l'installation du centre de recherche de Themis. Jim avait tenté de protester, mais elle n'avait rien voulu entendre. Après tout, avait-elle déclaré, Themis était un endroit sûr, situé près d'une base stellaire bien défendue, à des années-lumière de Kudao et de la Zone neutre klingonne.

Jim lui avait alors proposé de l'accompagner, comme si sa seule présence eût pu la protéger.

Mais elle avait trouvé l'idée ridicule. Son séjour sur Themis allait être purement professionnel, et elle ne voulait pas qu'il gaspille ses vacances à l'attendre continuellement. De plus, dans quelques mois, ils vivraient ensemble et auraient tout loisir de rattraper le temps perdu.

En dépit de tout cela, Jim ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était responsable des malheurs de Carol parce qu'il l'avait abandonnée.

Il posa un instant la main sur le bras de Kwanmei pour lui prodiguer le réconfort dont il avait tant besoin lui-même.

- Appelez-moi Jim, mon amie. Carol m'a souvent parlé de vous. Je sais que vous êtes très proches.

- Je ne voudrais surtout pas m'imposer...

Elle tourna la tête vers la porte de la chambre. Jim eut le sentiment qu'elle

appartenait à cette catégorie de personnes qu'il faut longtemps pour connaître. Mais les circonstances la forçaient à oublier sa réserve naturelle.

- Vous désirez probablement la voir seul, ajouta-t-elle, mais j'étais présente lorsque c'est arrivé.

J'ai pensé que... Enfin, j'attendrai dehors, et, si vous avez des questions...

- Est-elle consciente?

Kwan-mei secoua négativement la tête.

- Elle est toujours dans le coma. Les médecins vous ont-ils expliqué son cas?

Savez-vous que...

- Je sais tout ce qu'il faut savoir. A moins, bien entendu, que son état ait évolué au cours des dernières vingt-quatre heures.

Il marqua une pause, mais la jeune femme ne dit rien.

- Bien, reprit-il, je serai de retour dans quelques instants...

Il avait essayé de parler d'un ton normal, mais sa voix trahissait l'angoisse qui l'étreignait.

Kwan-mei le regarda avec compassion.

La petite chambre était faiblement éclairée, mais sa fenêtre donnait sur le jardin botanique de la base, brillamment illuminé par un soleil artificiel.

Carol était étendue sur un lit, les lèvres entrouvertes. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme du respirateur qui la maintenait en vie.

Jim approcha lentement. Les lignes du visage de Carol semblaient figées dans une beauté irréelle, comme s'il eût contemplé un masque sculpté dans de l'ivoire. Ses cheveux, semblables à un voile doré, cachaient presque l'oreiller. Lorsqu'il se pencha pour l'embrasser, Jim vit enfin la cicatrice qui barrait la partie gauche de son visage. La plaie avait été recouverte de peau synthétique et la guérison était déjà bien avancée.

On l'avait placée sous respirateur à cause des dommages cérébraux dont elle souffrait. Les médecins essayaient de stimuler le pouvoir auto-régénérateur de la masse cérébrale en lui injectant des médicaments et des cellules clonées. Mais ils avaient prévenu Kirk qu'il faudrait plusieurs jours avant de savoir si le traitement était efficace.

Jim s'assit près du lit et prit la main de Carol. Sa peau était froide et sèche. Il s'était préparé à une vision bien plus horrible. Pendant ses longues heures d'insomnie, lors du voyage en navette, il avait imaginé Carol mutilée au point d'être méconnaissable.

Mais ce qu'il venait de découvrir, curieusement, était encore plus angoissant. Il écarta les cheveux qui cachaient son front et caressa sa peau délicate comme si ce geste rituel pouvait la réveiller.

Depuis des années, il avait passé tous ses moments de détente avec elle. Puis il était devenu évident qu'ils travailleraient ensemble dès qu'il aurait rempli

sa dernière mission. Carol se consacrait à ses recherches, qui l'emmenaient de plus en plus loin. Lui avait une formidable expérience de l'espace. Les « laboratoires Marcus », avait-elle dit, sauraient tirer parti de ses compétences et de sa diplomatie. Peu à peu, Jim s'était senti réconforté de savoir que Carol l'attendrait lorsque l'Entreprise lui échapperait pour toujours.

Oui, ils avaient enfin cessé de se reprocher l'indépendance qui les rendait si semblables. ils avaient cessé de se reprocher bien des choses, y compris et surtout la perte de leur fils.

La mort de David aurait pu les séparer pour toujours. En fait, elle les avait rapprochés à jamais.

* * * * *

Dix ans plus tôt, Jim Kirk se trouvait devant la porte de la maison de Carol, quelque part en Virginie, et ne s'était autorisé qu'un instant d'hésitation avant d'appuyer sur la sonnette.

Près d'un an avait passé depuis la mort de David. Au cours de ces douze mois, Jim avait tenté de contacter Carol à plusieurs reprises. Les circonstances l'avaient empêché de lui annoncer la terrible nouvelle. A présent, il désirait simplement lui dire ce qu'il savait, et lui offrir toute la tendresse dont il disposait.

Et comprendre les raisons de son silence, qu'il interprétait comme une accusation. Naturellement, il s'était senti indirectement responsable de la mort de son fils... Mais le temps avait un peu apaisé sa culpabilité, et il pouvait maintenant regarder les choses avec un certain recul.

Carol n'avait jamais répondu quand il avait essayé de l'appeler, lorsque l'Entreprise se trouvait à portée de contact radio de la Terre. Il avait alors décidé d'attendre sa prochaine permission, et de la poursuivre jusqu'à ce qu'elle lui accorde un entretien.

Mais il n'avait pas encore décidé de ce qu'il ferait si elle refusait de lui ouvrir sa porte.

L'écran placé sous la sonnette s'illumina, et Jim comprit que quelqu'un était en train de l'observer.

Le visage de Carol apparut un instant sur l'écran, puis s'effaça avant qu'il n'ait pu déchiffrer son expression. Elle n'avait pas dit un mot... Pourtant, elle lui avait fait savoir qu'elle était là. Mais était-ce un bon ou un mauvais signe?

La porte s'ouvrit enfin. Jim retint son souffle et entra. Un couloir désert conduisait à un grand salon rempli de valises et de malles munies de poignées anti-gravitiques. La plupart des meubles étaient rangés contre un mur et recouverts de housses grises. Carol l'attendait au milieu de la pièce. Elle

semblait épuisées, triste, et absente à elle-même. Jim sentit l'inquiétude le gagner.

– Entrez donc, dit-elle d'une voix lasse et résignée. Je suppose que nous ne pouvions éviter ce dernier face-à-face. Pourtant, si vous étiez venu un jour plus tard, vous auriez trouvé la maison vide.

Jim essaya de sourire.

- J'ai eu de la chance.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais asseyez-vous quand même.

Elle lui indiqua la seule chaise qui n'était pas encombrée de paquets ou de vieilles choses destinées à finir à la poubelle.

Il secoua la tête.

- Je préfère rester debout. Je crois que vous ferez un bien meilleur usage de cette chaise que moi.

– Comme vous voudrez, dit-elle en s'asseyant lourdement.

Jim ne savait que faire. Il aurait voulu la toucher, l'embrasser, la consoler. Mais elle n'était plus la Carol qu'il avait aimée dans sa jeunesse, ni l'amie - et la mère de son fils - qu'il avait connue plus tard, lors de la Mission Genesis. La femme qui se tenait devant lui était aigrie et prisonnière de la colère et du chagrin. A vrai dire, elle lui donnait envie de garder ses distances.

- J'ai essayé d'entrer en contact avec vous après la mort de David, dit-il.

Elle leva la tête mais regarda le mur blanc, juste derrière lui.

- Après avoir appris la nouvelle, je suis restée quelque temps sur Delta. A mon retour sur Terre, vous étiez parti pour une autre mission.

- Mais je vous ai laissé des messages tout au long de ces mois...

- Je les ai eus. Mais je ne savais pas quoi en faire.

Et je ne suis pas sûre de le savoir maintenant.

Jim la regarda longuement. Il avait passé des heures à préparer cette rencontre. A présent, tous les mots qu'il avait soigneusement choisis le fuyaient.

- Carol, commença-t-il d'une voix presque inaudible. Lorsque David est mort, je voulais être celui qui vous l'annoncerait.

- Pourquoi?

Sa voix était froide, catégorique. Accusatrice.

- Parce qu'il était notre fils. Et parce que je sais comment il est mort...

- Les Klingons l'ont tué. Que pourrait-on dire d'autre?

Jim ne répondit pas.

- Vous semblez vous faire tellement de souci pour moi T Mais si vous êtes sincère, pourquoi n'avez-vous pas compris que je n'ai aucune envie de vous revoir ? Que me voulez-vous, Jim, après tout ce temps ? Que cherchez-vous ? Mon pardon ? L'absolution?

- Je ne suis pas venu ici pour cela.

- Alors pourquoi?

- Je voulais vous dire comment David est mort, répéta Jim en s'efforçant de cacher son chagrin et sa colère. Je pensais que vous y trouveriez du réconfort. Et je désirais m'assurer que vous alliez bien.

- Bien ? dit Carol. Bien?

Un sourire amer se dessina sur ses lèvres.

- David est mort, et vous croyez que je vais vous dire que tout va à merveille? Il a suffi que vous réapparaissez dans ma vie pour que le projet Genesis soit réduit à néant. Mes quatre meilleurs amis ont été tués par un fou qui cherchait à se venger de vous. Peut-être n'étiez-vous pas responsable du retour de Khan... Mais quelque chose en moi s'est brisé lorsque j'ai perdu David...

Jim eut la tentation d'approcher, mais se ravisa.

- Peut-être est-il injuste de vous en vouloir... Mais j'ai toujours eu peur de le perdre s'il découvrait l'identité de son père. Et J'avais raison.

Seulement, je croyais qu'il partirait sur un vaisseau spatial, comme vous... Pas qu'il rencontrerait une mort atroce, et inutile...

- Il est mort pour protéger quelqu'un dit Jim. Quelqu'un qu'il aimait... Saavik m'a dit qu'il essayait de lui sauver la vie. Tout s'est passé très vite.

Le visage de Carol se décomposa. Jim s'approcha enfin et lui posa une main sur le bras. Elle ne réagit pas, mais ne chassa pas sa main.

- Vous pensiez peut-être que je finirais par surmonter la mort de mon fils ? dit-elle enfin d'une voix étouffée. Vous espériez que j'accepterais la réalité? Que je comprendrais que vous n'étiez pas coupable? Mais je ne peux pas vous aider à oublier la culpabilité, ou le chagrin, que vous continuez à éprouver. Je ne peux même pas m'aider moi-même...

Sa voix devint presque un soupir.

- Je ressens tellement de colère... Je voudrais faire du mal à quelqu'un... Si seulement je tenais le Klingon qui l'a tué... Mais lui aussi est mort. Il ne me restait que vous à haïr.

Des larmes commencèrent à couler de ses yeux.

- Les Klingons sont des monstres, Jim. Ils n'ont aucun respect de la vie. ils ont assassiné mon fils sans raison, pour assouvir leur...

Jim la prit dans ses bras. Elle le serra de toutes ses forces.

- J'éprouve la même colère, murmura-t-il en lui caressant la tête comme on console un enfant.

- Pourquoi ? gémit-elle contre son épaule. Pourquoi ont-ils tué David?

* * * * *

Jim resta une heure dans la chambre de Carol, puis il alla retrouver Kwan-mei, qui le conduisit dans une petite pièce tranquille où ils purent s'asseoir.

- Vous étiez là? demanda-t-il.

Suarez ne portait aucune trace apparente de blessure à l'exception d'une fine cicatrice à la base du cou.

- Oui, répondit-elle. Mais je n'ai rien eu, à part quelques égratignures. Je n'ai même pas perdu conscience - une chance pour les autres, je crois... J'ai pu demander de l'aide à temps pour sauver Carol. C'est incroyable, n'est-ce pas? Le bâtiment s'est écroulé sur nous, et je m'en suis sortie indemne. Jackson - Jackson Dalh, notre biologiste a eu la colonne vertébrale brisée. Mais il s'en tirera.

Jim ne put s'empêcher de sourire. La manière dont elle avait cité le prénom du biologiste, avant de rajouter son patronyme, laissait peu de doute quant à la nature de leur relation.

- Carol était bien plus gravement touchée. Sohlar a été tué.

- Sohlar? dit Jim en essayant de se rappeler si Carol avait mentionné la présence d'un Vulcain dans son équipe.

Kwan-mei tenta de sourire mais n'y parvint pas. Ses yeux marron et vert se voilèrent de larmes.

- Peut-être comprendrez-vous combien sa perte est difficile à supporter? Carol m'a dit que votre officier en second est un Vulcain. Sohlar était un ingénieur incroyablement doué. Bien entendu, il n'avait aucun sens de l'humour - du moins le prétendait-il - mais nous l'adorions.

Son expression se durcit.

- Il a eu une jambe écrasée. L'artère de sa cuisse était sectionnée. Il s'est vidé de son sang pendant que je lui parlais. Il savait qu'il allait mourir, mais n'a jamais perdu son calme et son équanimité... Il a essayé de me reconforter jusqu'à la fin...

La voix de Kwan-mei mourut. Jim se tut un long moment. Lui aussi avait vu mourir un Vulcain, et il comprenait parfaitement ce qu'elle ressentait.

- Avez-vous vu quelque chose pendant l'attaque? demanda-t-il enfin. Ou y a-t-il eu seulement une explosion?

- Lorsqu'ils ont commencé à tirer, nous avons pensé qu'il s'agissait d'une secousse sismique. Nous avons entendu parler de Kudao, bien sûr, mais la seule idée qu'ils puissent lancer une attaque si loin dans l'espace de la Fédération semblait tout simplement ridicule. En fait, j'ai couru à la fenêtre pour voir ce qui se passait. Avant que le bâtiment ne s'écroule, j'ai pu distinguer les rayons des fuseurs qui jaillissaient du ciel.

- Avez-vous aperçu leurs vaisseaux?

- Non. Les rayons des fuseurs semblaient venir de nulle part.

- Leurs vaisseaux devaient se trouver hors de l'atmosphère de la planète...

- Non, dit-elle avec conviction. C'était tellement étrange ! Sohlar se tenait à mes côtés, et il pensait la même chose que moi. Nous pouvions voir très

clairement les rayons des fuseurs. Ils paraissaient provenir d'en dessous les nuages, comme si les vaisseaux avaient été simplement invisibles. Je vous le répète: *les tirs venaient de nulle part.*

Jim approuva gentiment de la tête. En fait, il ne croyait pas un mot de ce qu'elle racontait. Ce qu'elle suggérait était tout simplement impossible, parce que les Klingons, comme les Romuliens et la Fédération, ne disposaient pas de vaisseaux capables de tirer en restant invisibles. Mais, après ce qu'elle avait vécu, il aurait été injuste de lui tenir grief de sa mauvaise appréciation des faits.

- Capitaine Kirk?

Jim se retourna pour répondre à l'infirmière en uniforme de Starfleet qui venait d'entrer dans la pièce.

- L'amiral Cartwright désire vous parler, monsieur. Si vous voulez bien me suivre...

Elle le conduisit dans le bureau d'un médecin. Sur l'écran du vidéophone, le visage de Cartwright trahissait son impatience.

- Jim, dit-il dès qu'il aperçut Kirk sur son propre écran, j'ai appris que Carol Marcus a été gravement blessée.. Je suis désolé. Comment va-t-elle?

- Etat stationnaire, répondit Jim d'une voix neutre. Les médecins ne pourront pas se prononcer avant plusieurs jours.

- Je suis désolé, répéta l'amiral.

Au ton de sa voix, Kirk devina qu'il ne parlait plus de Carol.

- Nous avons besoin de vous au quartier général.

Je ne vous aurais pas fait venir à un moment pareil, Jim. Mais l'ordre vient du vice-amiral Smilie. Il se passe des choses, Jim ! Des choses bigrement importantes...

- Les Klingons, dit Kirk. D'abord Kudao, et maintenant Themis. Les choses dont vous parlez ont un rapport avec eux, n'est-ce pas?

- Top secret, Jim. Je n'en sais rien moi-même. Mais, entre nous, je ne serais pas surpris que vous ayez raison.

Sont-ils devenus fous ? Qu'essayent-ils de faire? faillit demander Jim. Mais cela aurait été inutile. Le message de l'Empire n'était que trop clair.

Trois semaines auparavant, les Klingons avaient massacré des colons terriens sur Kudao, très loin à l'intérieur de l'espace de la Fédération. Des protestations s'élevaient de toute part. Les photos de scènes de tortures ramenées par le journaliste qui était parvenu à s'échapper avaient été reproduites dans tous les médias de la Fédération. La tension augmentait chaque jour. Les gouvernements de Kudao et de la Terre avaient rapidement conclu que ces actes de barbarie étaient directement liés à la récente disparition des Organiens. Les Klingons souhaitaient de manière évidente provoquer une guerre.

L'Empire avait nié, arguant que le massacre de Kudao était le fait de

renégats, des pirates que le gouvernement klingon ne reconnaissait pas. Du moins, pensait Jim, qu'il ne reconnaissait pas officiellement. Comme la plupart des officiers de Starfleet, il ne doutait pas un instant de l'implication officieuse de l'Empire. Il avait vu les photos des victimes terriennes, et celles de leurs bourreaux klingons. Dans son esprit, le visage de Kruge, le commandeur qui avait ordonné la mort de David, était apparu en surimpression sur ceux des bouchers de Kudao.

Il était devenu difficile de ne pas haïr.

Tu as tué mon fils ! Je te hais, monstre !

Bien qu'ils eussent évité le sujet lors de leurs dernières communications, il savait que Carol avait vu les mêmes photos, et senti, comme lui renaître son chagrin et sa colère.

L'amiral Cartwright soupira.

– Ecoutez, Jim... Une navette vous conduira au quartier général. Attendez que l'on vienne vous chercher à l'hôpital. Je suis vraiment navré. Si je peux faire quelque chose...

– Non. Mais je vous remercie.

L'amiral hocha la tête et l'écran devint noir. Kwan-mei Suarez attendait Kirk dans la petite pièce.

– Vous allez devoir partir ? demanda-t-elle.

– Je n'en ai aucune envie, Kwan-mei, dit Jim en essayant de lutter contre le sentiment de culpabilité qui montait en lui. Mais c'est une urgence.

– Au quartier général de Starfleet, bien sûr !

Kwan-mei croisa les mains et baissa les yeux.

– J'en étais sûre. Il va y avoir la guerre, n'est-ce pas ?

Jim faillit ne pas répondre, puis il se résigna à lui dire la vérité.

– Je n'en sais rien, Kwan.

– Mais pourquoi ? cria-t-elle en relevant la tête. Pourquoi les Klingons veulent-ils nous tuer ? Pourquoi cherchent-ils la guerre ?

Jim évita son regard.

La jeune femme se ressaisit, essaya de sourire en guise d'excuse, et lui prit la main.

– Si Carol se réveille pendant votre absence, je lui dirai que vous êtes venu.

CHAPITRE UN

A bord de l'USS Excelsior, le capitaine Hikaru Sulu prit la tasse de thé qui se trouvait sur l'accoudoir de son fauteuil de commandement, la porta à ses lèvres, et but une gorgée en jetant un coup d'oeil circulaire sur la passerelle. Non loin de là, le lieutenant commander Valtane, son officier scientifique, étudiait le rapport qui venait d'arriver du Département Scientifique en lissant distraitement sa moustache noire entre le pouce et l'index.

Sulu n'avait pas encore vu le rapport, mais il se doutait fortement de son contenu : la mission de trois ans de l'Excelsior dans le secteur de Reydovan était terminée. Hikaru éprouva une fierté légitime en pensant à son vaisseau et à son équipage, tous deux irréprochables durant ces trente-six mois. Puis il se souvint de l'époque, plus de dix ans auparavant, où il avait cru que ce vaisseau et cet équipage ne seraient jamais sous son commandement.

Cependant, il n'avait jamais accordé d'importance aux regrets. Il n'en avait eu aucun lorsqu'il avait aidé Kirk et les principaux officiers de l'Enterprise à sauver Spock de Genesis, même si cela lui avait coûté le commandement de l'Excelsior, confié au capitaine Styles. Hikaru avait alors temporairement accepté un grade inférieur pour continuer de servir sous les ordres de Kirk. Un an plus tard, Styles avait bénéficié d'une promotion de grade » au quartier général de Starfleet, et Sulu avait enfin reçu son dû.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres d'Hikaru au souvenir de ce que Scott lui avait dit de l'Excelsior: Un simple tas de boulons ! » Depuis, le « tas de boulons » avait prouvé qu'il était le meilleur vaisseau de l'histoire de la flotte. Sulu aurait donné cher pour offrir à Scotty un petit voyage à la vitesse hyper atomique exponentielle.

Les lèvres de Valtane bougeaient silencieusement et le mouvement de ses doigts sur ses moustaches s'accéléra. Le sourire de Sulu s'élargit un instant, puis disparut avant que l'officier scientifique n'ait pu l'apercevoir. A l'origine, Sulu avait demandé un Vulcain pour ce poste. mais aucun n'était disponible. A présent, il était heureux d'être assisté par Masoud Valtane, un natif de Rigel d'ascendance terrienne fier de sa généalogie. En fait, Masoud était l'incarnation parfaite du chercheur vivant dans une réalité connue de lui seul. Ses relations avec le reste de l'équipage en souffraient parfois, mais son efficacité

professionnelle en bénéficiait largement. Sa concentration était tellement intense qu'il avait un jour débarqué à l'infirmerie avec le nez cassé. Lorsqu'on lui en demanda la raison, il avoua avoir percuté une paroi parce qu'il lisait un rapport en marchant.

Valtane, comme il se doit, n'avait aucun sens de l'humour. Il prenait les plaisanteries avec une littéralité quasi vulcaine. A chaque fois, Sulu repensait avec émotion à un autre officier scientifique, sur un autre vaisseau, bien des années auparavant...

L'Excelsior avait passé les trente-six derniers mois à établir des cartes stellaires du secteur de Reydovan, une région relativement désertique de peu d'intérêt, sauf pour un scientifique comme Valtane. A part la composition inhabituelle de l'atmosphère de la plupart des planètes, il n'y avait pas grand-chose de remarquable dans cette région de l'espace. Sinon, peut-être, que certaines de ses zones jouxtaient l'Empire Klingon.

Dans des conditions normales, cette particularité n'aurait provoqué qu'une vigilance légèrement accrue. Mais les relations entre l'Empire et la Fédération ne pouvaient être qualifiées de normales. Suite au massacre de Kudao et à la disparition des Organiens, Sulu avait choisi de déclencher l'alerte jaune chaque fois que son vaisseau approchait de la zone neutre qui séparait l'espace de la Fédération de celui des Klingons. Les deux événements s'étaient produits bien après l'affectation de l'Excelsior dans le secteur, et Sulu était convaincu que la mission aurait été annulée si un vaisseau moins bien armé y avait été affecté.

Ces dernières semaines, depuis, qu'ils étaient entrés dans le quadrant Bêta, près de la frontière klingonne, la tension s'était nettement accrue sur la passerelle et dans le reste du vaisseau. Les relations entre la Fédération et l'Empire ressemblaient à ce qu'elles étaient vingt ans auparavant, lorsque le jeune lieutenant Sulu, pilote de l'Entreprise, avait mis le cap sur une planète menacée d'invasion nommée Organia. La guerre, à l'époque, semblait inévitable.

Aujourd'hui, elle approchait à grands pas. Un raid klingon de plus suffirait à déclencher le carnage. Et, sans les Organiens, Sulu ne voyait pas quel *deus ex machina* pourrait sauver une nouvelle fois la paix.

Jusqu'à-là, l'Excelsior n'avait pas eu à affronter les Klingons. Et la situation semblait ne pas devoir changer. Au cours du dernier quart, l'équipage avait commencé à se détendre. Sur la passerelle, e, le soulagement devenait presque visible. Ces trois années de quadrillage avaient été une mission relativement facile, sans qu'aucun incident ne vienne en briser la monotonie. Mais la tension sous-jacente, privée d'exutoire, avait progressivement miné la résistance nerveuse de l'équipage.

Trois ans sans action. Trois ans sans aventure. Sulu savait qu'il aurait dû s'en estimer heureux. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de songer à sa vie sur

l'Entreprise, faite d'imprévu et d'inconnu. En regard de ces années-là, la dernière mission de l'Excelsior paraissait dépourvue d'importance et quasiment... bureaucratique.

Sulu en était presque arrivé à espérer que quelque chose se passe. Pas pour lui-même, bien sûr, mais pour que son équipage évacue enfin toute cette tension.

Derrière lui, Valtane poussa un soupir mélancolique. Sulu s'interdit de sourire. Il avait appris à connaître son officier scientifique, et, bien que le mot amitié eût été exagéré, les deux hommes se respectaient mutuellement. L'équipage entier, y compris le capitaine, était heureux de voir la mission s'achever. Valtane restait la seule exception à la règle. Il semblait ignorer totalement la menace klingonne et se délecter en toute ingénuité des données collectées dans le secteur de Reydovan. Tout au long de la mission, le vaisseau avait été trop loin de toute base spatiale, ou planète habitable, pour autoriser de véritables permissions. Mais Hikaru doutait que Valtane s'en fût seulement aperçu. Sur l'Entreprise, il avait toujours pensé que Spock ne prenait jamais de vacances parce qu'il était vulcain. A présent, il se demandait si cette idiosyncrasie n'était pas commune à tous les officiers scientifiques.

Masoud s'avança vers le fauteuil de Sulu et lui tendit le rapport. Un seul coup d'oeil suffit pour confirmer son hypothèse de départ. Le document indiquait qu'ils avaient étudié la totalité du secteur, et analysé toutes les planètes dotées d'atmosphère. Les senseurs hyper sophistiqués de l'Excelsior avaient fait un travail extraordinaire de précision. Leur portée, pensa fièrement Sulu, se révélait bien supérieure à celle de tous les autres vaisseaux de la Fédération.

Ravi par l'excellence de ces performances, il releva les yeux du document.

- Si je comprends bien ce que je lis, monsieur Valtane, notre mission d'exploration vient d'arriver à son terme.

L'officier scientifique confirma d'un hochement de tête. La mélancolie avait disparu de son regard, maintenant brillant de fierté.

- Cinquante-quatre planètes, monsieur - et toutes leurs anomalies atmosphériques. Nos équipements d'analyse ont fait merveille.

- Il était temps de rentrer à la maison, commença Sulu. Trois ans...

Il s'interrompit, dérangé par un cliquetis inhabituel. Valtane l'avait également entendu, et il fronça les sourcils.

Sulu baissa les yeux et vit que sa tasse de thé tremblait sur la soucoupe. Un instant plus tard, il prit conscience que tout l'Excelsior vibrait d'une manière étrange. Il lança un regard à Valtane, qui se précipita vers la console scientifique.

Les vibrations augmentèrent et, bientôt, Sulu eut l'impression que le vaisseau essayait de se couper en deux. La tasse éclata et le liquide chaud gicla

sur son bras et sur la console de commande intégrée à l'accoudoir.

- Je détecte une onde d'énergie, cria Valtane. 24-O degrés Mark Six...

- Sur écran ! ordonna Sulu.

L'écran principal fut instantanément rempli par une masse brillante chargée de gaz surchauffés et de débris enflammés.

Elle se dirigeait droit sur le vaisseau.

- Mon Dieu... soupira Sulu. Levez les boucliers, vite!

A cet instant, les senseurs déclenchèrent l'alerte rouge.

L'Excelsior fut percuté de plein fouet par la tempête énergétique. Sulu s'agrippa aux accoudoirs de son siège. Tout autour de lui, Valtane et les autres officiers, ballottés comme des fétus de paille, tentaient vainement de ne pas tomber.

Puis le vaisseau se stabilisa lentement. Sulu se leva et aida Valtane à se remettre debout. Il examina ensuite la passerelle. Tout le monde s'en était sorti sans mal. Janice Rand, assise devant la console des communications, semblait quelque peu perturbée. Elle touchait prudemment son nez comme pour s'assurer qu'il était toujours en place. Les autres officiers étaient en train de se relever au milieu du brouhaha provoqué par le buseur de l'alerte rouge et les rapports de dégâts qui arrivaient de toute part.

- Que se passe-t-il ? demanda Sulu.

Il eut à peine le temps de finir sa phrase avant que le vaisseau ne pique à nouveau du nez.

- Capitaine, cria Lojur, le navigateur Halkcan, le gouvernail ne répond plus.

- Propulsion à bâbord, dans l'axe de la turbulence!

- Capitaine Sulu, dit une voix à peine audible dans l'intercom. Ici la salle des machines. Que faites-vous, là-haut?

Les parasites s'intensifièrent et la communication fut coupée au moment où l'Excelsior plongea de nouveau.

- Impulsion optimale! cria Sulu.

Sa stratégie était la bonne. Le vaisseau oscilla une dernière fois, puis se stabilisa.

Le buseur cessa de sonner et tous les voyants redevinrent normaux. Pendant un instant, la passerelle resta parfaitement silencieuse. L'attente dura, mais rien ne se passa.

Le vaisseau demeurait stable. L'intercom se remit brusquement à fonctionner.

- Je veux un rapport sur tous les dégâts, ordonna Sulu en s'étonnant de parler d'une voix normale.

- Il semble que nous soyons toujours en un seul morceau, capitaine, dit Janice Rand. Tous les systèmes sont en cours de vérification.

Sulu se tourna vers Valtane, qui scrutait déjà l'écran des senseurs

principaux.

- Valtane, ne me dites pas que c'était une pluie d'astéroïdes!

- Négatif, capitaine, répondit l'officier sur un ton qui trahissait sa perplexité. L'onde de choc avait pour origine les coordonnées 3 2-3 Mark Sept Cinq; c'est-à-dire l'emplacement de... Praxis. Une lune klingonne. Dépourvue de forme de vie indigène, mais...

- Essentielle pour leur économie, compléta Sulu. Praxis est leur principale installation de production énergétique.

Il se tut, et pensa ironiquement au désir « qu'il se passe quelque chose » qu'il éprouvait quelques minutes plus tôt. Que disait donc ce vieux proverbe terrien ? Prenez garde à vos désirs, car ils pourraient bien se réaliser...

Il se tourna vers Rand.

- Envoyez un message au Haut Commandement Klingon : « Ici l'Excelsior, vaisseau de la Fédération en mission dans le quadrant Bêta du secteur de Reydovan. Nous avons détecté une explosion importante dans l'espace de l'Empire. Avez-vous besoin d'aide 2 »

- A vos ordres, monsieur, répondit Rand en s'efforçant de ne pas montrer sa surprise.

Sulu fit pivoter son fauteuil et croisa le regard étonné de l'officier scientifique.

- Avez-vous de nouvelles données, monsieur Valtane?

Le Rigelien se pencha sur sa console et étudia les relevés.

- Les coordonnées de Praxis sont confirmées, monsieur, mais...

Il se tut et s'approcha de l'écran jusqu'à le toucher du bout du nez.

- Quoi d'autre? demanda Sulu.

Valtane se redressa et regarda son capitaine.

- Il m'est impossible de confirmer l'existence de Praxis!

Hikaru avait une confiance absolue en son officier scientifique. Pourtant, il ne put s'empêcher d'aller vérifier lui-même les relevés.

- Les senseurs sont braqués sur les bonnes coordonnées, dans le système solaire d'Armitar, dit Valtane en s'écartant pour lui laisser la place.

Sulu examina un instant l'écran, puis vérifia lui-même les coordonnées. Valtane, comme toujours, ne se trompait pas.

Praxis avait cessé d'exister.

- Grossissement maximum, ordonna le capitaine. Valtane manipula quelques manettes. L'image trembla, puis une sorte de rocher flottant dans l'espace apparut. Sulu estima qu'il représentait moins du quart de la masse originelle de la lune.

- Praxis ? demanda-t-il sur un ton incrédule, bien qu'il eût déjà connu la réponse.

- Ce qu'il en reste, confirma Valtane d'une voix étouffée.

- Capitaine, dit Janice Rand, je viens de recevoir une réponse enregistrée du Haut Commandement Klingon.

Sulu s'éloigna et alla s'asseoir au bord de son fauteuil.

- Visuel ! dit-il.

L'écran principal s'illumina, mais l'image, légèrement trouble, tremblait comme si elle manquait de stabilité verticale. C'est du moins ce que pensa Sulu avant de comprendre que ce n'était pas l'image qui tremblait, mais le sol sur lequel se trouvait l'officier klingon qui avait enregistré le message.

Les yeux de cet homme, tandis qu'il luttait pour conserver son équilibre, reflétaient une émotion que Sulu n'aurait jamais cru voir sur le visage d'un Klingon: la peur!

- Ceci est un appel de détresse, hurla-t-il pour couvrir le grondement du tremblement de terre. Nous avons subi de...

L'écran scintilla puis devint noir.

Le visage d'un autre Klingon, cette fois tout à fait clair, apparut brusquement.

- Ici le général Kerla, au nom du Haut Commandement Klingon.

Les longs cheveux noirs de l'officier tombaient sur ses épaules musclées. Sulu le trouva bien jeune, pour avoir un tel grade mais le ton de sa voix était bien celui d'un homme habitué au pouvoir depuis longtemps.

- Il y a eu un incident sur Praxis. Mais nous contrôlons la situation.

Et comment ! pensa Sulu. Vous la contrôlez si bien que mon vaisseau a failli partir en fumée.

- Nous n'avons aucun besoin d'aide, continua le Klingon. Conformez-vous au traité de non agression, et restez en dehors de la Zone neutre. Transmission terminée.

Le visage léonin du général Kerla s'effaça de l'écran, Sulu resta un instant les bras ballants, incapable d'en croire ses oreilles. Un incident?

Ce genre d'incident, pensa-t-il, pouvait modifier le sort de la galaxie en apportant la guerre... ou la paix. Cette mission, finalement, n'aurait peut-être rien de bureaucratique † Sulu n'entendait pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait à lui.

- Dois-je envoyer un rapport, capitaine?

La voix de Janice le tira de ses pensées.

- Un rapport? Bien sûr que oui, lieutenant ! Notez le message suivant : au quartier général de Starfleet, date stellaire...

* * * * *

Lorsqu'il passa la porte de la salle de réunion du quartier général de Starfleet, à San Francisco, le docteur Leonard H. McCoy était, comme souvent,

d'une humeur épouvantable. Mais il avait d'excellentes raisons. Premièrement, ses vacances avaient été amputées d'un jour entier alors qu'il passait un moment merveilleux à jouer les grands pères gâteaux avec les enfants de sa fille Joanna. Deuxièmement, il lui avait fallu passer quatre contrôles de sécurité pour accéder à cette maudite salle de réunion. Troisièmement, ces briefings de crise le rendaient toujours malade. Et celui-ci plus que tout autre. A en juger par les poitrines médaillées qui se trouvaient dans la pièce - y compris celle de l'amiral Cartwright, assis près du pupitre de l'orateur, vide pour le moment - McCoy estima que les choses allaient vraiment mal. A trois mois de la retraite, Starfleet allait bien trouver un moyen de les faire tous tuer!

Le médecin ne fut donc pas surpris de voir Scott, Uhura et Chekov déjà assis autour de la grande table, près de deux sièges visiblement réservés.

- J'espère que l'un des deux est pour moi ? dit-il à Uhura d'une voix volontairement geignarde.

Nyota lui sourit, un sourire un peu forcé, nota-t-il, et l'invita à s'asseoir près d'elle.

- Quelqu'un a-t-il une idée de ce qui se passe ?

Scott se pencha en avant et commença à chuchoter.

- Ecoutez-vous parfois les nouvelles, docteur? Si oui, vous ne devriez pas avoir de mal à deviner.

McCoy haussa les épaules.

- J'évite autant que possible d'écouter ces sornettes ! Ces derniers jours, on ne pouvait pas tourner un bouton sans entendre parler de la tragédie de Kudao.

- Je crois que c'est à elle que se référait M. Scott, docteur, dit Chekov.

McCoy remarqua que son visage était aussi sombre que celui des autres officiers présents dans la salle.

Scott se pencha un peu plus, et plaça ses lèvres contre l'oreille du médecin.

- La guerre. Voilà ce qui nous attend.

- Non!

McCoy releva la tête comme s'il ne voulait pas entendre. Il refusait de penser à la guerre le jour où il venait d'apprendre à nager à sa petite-fille de trois ans.

- Scotty, nous n'en arriverons pas là. Il y a déjà eu des risques de guerre avec les Klingons, et...

- Ignorez-vous l'attaque sur Themis?

- Themis ? répéta McCoy. J'étais trop occupé avec mes petits-enfants pour écouter les nouvelles. Vous voulez dire que les Klingons...

- Ont attaqué une autre planète, termina Chekov, une fraction de seconde avant Scotty. Celle-ci était peu peuplée - essentiellement par des scientifiques.

Mais elle est loin de la frontière klingonne. La nouvelle est connue depuis quelques heures, bien que l'attaque date de deux jours.

- Un autre raid, murmura le médecin en fermant les yeux. Y a-t-il eu des victimes?

- Oui, dit sombrement Scott. Certains des scientifiques. Leurs travaux étaient essentiellement agricoles. Absolument rien de militaire, ni même de secret ! Ces damnés Klingons n'avaient aucune raison d'essayer de réduire la planète en poussière.

- Bon sang, c'est horrible! Est-il sûr que le gouvernement de l'Empire...

- Rien n'est sûr, intervint Uhura sur un ton inhabituellement agressif. Certains des survivants ont dit qu'ils avaient vu des vaisseaux klingons. Mais nous n'avons pas de preuve.

- Quelles preuves vous faut-il ? grommela Scott. Il est évident que les Klingons veulent la guerre. Il suffit de penser à Kudao. Et, maintenant que les Organiens ne sont plus là...

- Arrêtez, Scotty! lui intima Uhura. Si l'amiral Smille déclare que nous sommes en guerre, eh bien, nous serons en guerre ! Jusque-là, je suis toujours en permission, et j'ai assez entendu parler de Kudao et des Klingons!

Scott s'enfonça dans son siège en grognant des imprécations inaudibles.

- Au fait, où est M. Spock? demanda McCoy avec le faible espoir de détendre l'atmosphère. Le Vulcain avait quitté l'Entreprise six semaines auparavant, alors que tous les autres membres de l'équipage n'avaient eu droit qu'à deux semaines de détente. Il était absolument étonnant que Spock ait demandé un congé spécial, et McCoy aurait donné cher pour savoir pourquoi. Chekov secoua la tête.

- Personne ne l'a vu. Je ne crois pas qu'il assistera à cette réunion.

- Vraiment? dit McCoy sans dissimuler sa surprise.

Puis il aperçut Kirk dans l'encadrement de la porte.

- Jim t Jim ! Par ici!

Kirk passa la porte. McCoy lui trouva une mine affreuse, comme si quelqu'un de sa famille venait de mourir. Lui et Cartwright échangèrent un regard que le médecin fut incapable de décrypter, puis il s'approcha de ses officiers, les salua d'un signe de tête, et s'assit sur le dernier siège vacant. McCoy devina qu'il avait bien autre chose en tête que la réunion. Il savait que le raid sur Kudao avait réveillé le chagrin dû à la mort de David, à la fois chez Jim et chez Carol Marcus. A présent, il y avait cette affaire de Themis. Non, il n'était pas étonnant que le capitaine ait un visage d'enterrement.

Puis une horrible pensée traversa l'esprit du médecin.

A moins que Scotty ait raison à propos de la guerre, et que Jim soit déjà au courant ?

- Quoi de neuf? demanda Jim d'une voix qui montrait clairement qu'il ne s'intéressait pas à la réponse.

- Peut-être ont-ils l'intention de nous offrir une fête pour notre départ à la retraite, lui souffla McCoy..

Les autres officiers avaient senti que leur capitaine n'allait pas bien. Scotty lui-même fit un effort pour lui remonter le moral.

- Ça tombe très bien, je viens juste d'acheter un bateau, Uhura soupira.

- J'espère que l'on ne nous a pas dérangés pour rien. Je devrais être en train de présider un séminaire à l'Académie.

Peut-être est-ce là votre conception d'une permission ? s'apprêta à lui lancer McCoy. Mais Chekov se pencha en avant et demanda d'une voix sérieuse:

- Capitaine, cette réunion semble réservée aux huiles de Starfleet...

Kirk jeta un regard autour de la table et approuva du chef.

- Et à nous, apparemment...

- Mais si nous sommes tous là, dit McCoy, où est caché Sulu?

Sa remarque n'était qu'à moitié humoristique.

Sulu avait quitté l'Entreprise plus de dix ans auparavant pour prendre le commandement - de l'Excelsior. Pourtant, McCoy trouvait toujours qu'il manquait à leur petite équipe.

- Le capitaine Sulu est actuellement en mission, murmura Jim. Mais quelqu'un a-t-il vu Spock?

Chekov ouvrit la bouche pour répondre. mais la referma lorsqu'une jeune aide de camp de Starfleet (Les enfants, pensa amèrement McCoy, voilà qui dirige le monde aujourd'hui !) au maintien austère annonça l'ouverture de la réunion.

- Ce briefing est top secret, déclara-t-elle. Il n'en restera aucune trace dans les archives. Mesdames et messieurs les officiers, l'amiral en chef de Starfleet demande votre attention.

Le chef suprême de Starfleet fit son entrée. Son allure était bien plus désinvolte que celle de la jeune femme. Le vice-amiral William Smilie, le plus jeune officier jamais nommé à la tête de la flotte, n'avait pas besoin de formalisme pour impressionner ses interlocuteurs. Son dossier militaire suffisait. McCoy l'appréciait davantage que son prédécesseur pour une bonne raison : Smilie savait faire court et aller à l'essentiel.

Fidèle à sa légende, il entra aussitôt dans le vif du sujet.

- Repos, messieurs ! Les choses sont d'une très grande simplicité. L'Empire Klingon n'a plus qu'une cinquantaine d'années à vivre.

Les exclamations de surprise qui montèrent de l'assistance furent si spontanées que McCoy, s'il n'avait pas été lui-même assommé, en aurait volontiers souri. Il essaya d'attirer l'attention de Scotty pour lui lancer un s Je

vous l'avais bien dit », mais l'ingénieur fixait Smilie avec des yeux hagards.

- Pour davantage de détails, continua l'amiral, je cède la place à l'émissaire spécial de la Fédération.

Il n'y eut aucune exclamation de surprise lorsque Spock prit place devant le pupitre, mais McCoy entendit nettement Jim Kirk prendre une grande inspiration.

- Je vous souhaite une excellente matinée, dit Spock d'un ton presque amusé.

Avoir partagé l'esprit de McCoy, lorsque le crâne du médecin avait abrité son katra, semblait lui avoir fait beaucoup de bien.

- Il y a deux mois, un vaisseau de la Fédération a enregistré une explosion sur la lune klingonne nommée Praxis. Nous pensons qu'elle a pour cause une exploitation minière trop intensive, et des insuffisances sur le plan de la sécurité. Un réacteur a explosé, contaminé l'atmosphère de la planète mère des Klingons, et déstabilisé son orbite. Si aucune correction n'est apportée, toute agriculture deviendra rapidement impossible.

Il laissa ses derniers mots s'imprégner dans l'esprit de l'assistance.

- De plus, la disparition de Praxis signifie la perte de quatre-vingts pour cent des ressources énergétiques de l'Empire et la destruction de la couche d'ozone de la planète. Les réserves d'oxygène de l'Empire seront épuisées dans moins de cinquante ans. A cause de l'importance démesurée du budget militaire, l'économie klingonne est absolument incapable de faire face à cette catastrophe. Le mois dernier, sur l'ordre de... l'ambassadeur de Vulcain, j'ai ouvert des discussions avec Gorkon, le chancelier du Conseil Supérieur Klingon. Il a proposé que nous commencions immédiatement à négocier.

- Négocier quoi ? demanda une voix.

Spock tourna la tête sur sa gauche et rencontra le regard de l'homme qui venait de l'interrompre : l'amiral Cartwright.

- Le démantèlement de nos stations spatiales et de nos bases stellaires le long de la Zone neutre, répondit-il. Et la fin de soixante-dix années d'une guerre larvée que les Klingons ne peuvent plus s'offrir.

- Alors nous oublions totalement les Organiens? demanda quelqu'un.

Spock acquiesça.

- A la lumière des récentes attaques sur Kudao et Themis, et de celles qui ont visé des mondes frontière relativement mal défendus, il semble que nous y soyons obligés. Toutes les tentatives de contacter les Organiens pour se plaindre des violations commises par les Klingons ont échoué. Il est logique de conclure qu'ils n'ont plus l'intention, ou sont incapables, d'intervenir pour empêcher une guerre.

Un murmure courut dans l'assistance. Mais Spock le fit taire en continuant avec autorité.

- Si les Klingons veulent la paix, nous pourrons faire d'énormes économies en réduisant notre budget militaire, et nous occuper enfin des problèmes sociaux qui minent la Fédération...

- Bill ?

Un capitaine que McCoy ne reconnut pas s'adressa directement à Smilie d'une voix inquiète.

- Sommes-nous en train d'envisager la mise à mort de la flotte?

McCoy étudia le jeune homme et se demanda s'il appartenait au petit - mais bruyant - groupe qui tentait de transformer Starfleet en une véritable armée, plutôt qu'en une organisation d'exploration et de recherche. Pacifiste jusqu'au fond de l'âme, le médecin avait tout d'abord été amusé d'apprendre l'existence d'un tel mouvement. Aujourd'hui encore, il trouvait difficile de croire que des idées aussi barbares existent dans un monde théoriquement civilisé.

L'amiral Smilie, un point de plus à son crédit, répliqua d'une voix ferme.

- Je suis certain que nos programmes d'exploration et d'étude n'en seront pas affectés. Pour le reste, les faits parlent d'eux-mêmes.

L'amiral Cartwright se leva d'un bond.

- Je proteste vigoureusement ! Offrir un havre de paix aux Klingons dans l'espace de la Fédération est un suicide ! Ils deviendront la cinquième colonne de tous les ennemis potentiels de la galaxie!

De plus, en désarmant la flotte, nous nous mettrons à la merci d'une espèce agressive conduite par un tyran sans principe, et déjà introduite dans notre territoire. Non, nous devons saisir la chance qui nous est offerte : embargo sur les échanges commerciaux, épuisement de leurs ressources, et reddition sans condition ! Peut-être devrions-nous même essayer d'obtenir l'aide des Romuliens, puisqu'ils sont les principaux partenaires commerciaux de l'Empire. En tout cas, attendons que les Klingons soient sur les genoux pour leur imposer notre volonté!

Quelques officiers laissèrent échapper un murmure d'approbation. La plupart, comme McCoy, écoutaient en silence. Sur un certain plan, le médecin était d'accord avec Cartwright. Il avait été assez souvent témoin de la félonie des Klingons pour ne leur faire aucune confiance. Et il n'avait jamais oublié la mort de David Marcus. Cependant, il n'aimait pas le ton de l'amiral, ni la haine qu'exsudait chacune de ses paroles.

Le médecin tourna la tête vers Kirk. Son visage était impassible. mais il regardait Spock avec une intensité qui aurait pu faire fondre de l'aluminium transparent - en principe indestructible.

Cartwright se rassit et Smilie prit la parole.

- Starfleet est une organisation sous contrôle civil, amiral Cartwright. La décision est politique, pas militaire. Et elle est déjà prise!

- Amiral ! dit Jim sur un ton impératif.

- Capitaine Kirk?

- Monsieur, je ne suis pas diplomate, mais je sais que les Klingons n'ont jamais été dignes de confiance. Je me vois obligé d'être d'accord avec l'amiral Cartwright. Il est terrifiant d'envisager que...

L'aide de camp se pencha pour murmurer quelques mots à l'oreille de l'amiral Smilie. L'expression du chef de Starfleet s'adoucit légèrement lorsqu'il regarda de nouveau Kirk.

- Votre fils a été tué par un Klingon, n'est-ce pas, capitaine?

McCoy ne put retenir un grondement d'indignation. Smilie était connu pour aller droit au but, mais se servir d'un sujet aussi intime pour discréditer l'opinion de Jim à un moment pareil, devant un tel public, était une manœuvre inqualifiable.

Pourtant, le médecin, ne partageait pas totalement l'avis de son vieil ami. En fait, une certaine partie de lui-même adhérait de tout coeur à la thèse de Spock. Mais ce n'était pas une raison pour s'attaquer basement à un homme comme Kirk! McCoy lança un regard noir à Smilie, puis se tourna vers Jim, prêt à sortir ses griffes pour le protéger.

- C'est exact, monsieur, répondit enfin Kirk, le visage toujours impassible, mais de plus en plus cendreur.

- J'en suis désolé, dit Smilie sur le même ton compréhensif. Mais le capitaine Spock a persuadé la Fédération que cette situation était trop prometteuse pour que nous laissions filer notre chance.

Spock hocha la tête.

- Il est impératif que nous soutenions immédiatement l'initiative de Gorkon, avant que des éléments plus conservateurs convainquent son peuple qu'il serait préférable de recourir à une solution militaire, et de mourir en combattant.

Le Vulcain n'en dit pas davantage, mais McCoy devina ce qu'il sous-entendait : Et avant que la même chose ne nous arrive... Le discours de Spock était froid et logique, mais le médecin avait cru distinguer dans ses yeux une sincère inquiétude pour Jim.

- Nous ne devons jamais oublier que tous les Klingons ne souscrivent pas à l'éthique militariste de la caste guerrière. J'admets que les bellicistes sont une minorité puissante, qui exerce le pouvoir depuis des siècles. Mais Gorkon représente une autre partie de la société klingonne, qui voit les choses tout autrement. Après un long conflit, cette majorité longtemps silencieuse est arrivée au pouvoir. Gorkon est son porte-parole. Lui et la Fédération ne peuvent pas se permettre de manquer la chance de paix offerte par l'accident de Praxis. Les militaires klingons seront obligés de suivre ! L'occasion ne se présentera pas deux fois!

L' amiral Smilie sourit pour la première fois.

- Capitaine Kirk, dit-il, vous serez la colombe qui apporte le rameau d'olivier...

- Moi ? s'exclama Jim, incrédule.

- Nous nous sommes portés volontaires pour aller à la rencontre du vaisseau klingon qui conduira le chancelier Gorkon sur Terre, dit Spock, et pour l'escorter à travers l'espace de la Fédération.

Jim écarquilla les yeux.

- Oui, Jim, intervint Smille, presque amusé, le chancelier a spécifiquement demandé que cette mission soit confiée au capitaine James T. Kirk et à ses officiers.

- Moi et mes...

La voix de Jim s'étrangla. Scott marmonna quelque chose dans sa barbe. Chekov et Uhura en restèrent bouche bée. McCoy sentit sa mâchoire inférieure s'affaisser.

- Pourquoi, au nom de tous les saints? Smille sembla ne pas avoir remarqué les réactions de ses victimes ».

- Certains Klingons pensent la même chose que vous et l'amiral Cartwright d'un traité de paix - je veux dire un vrai traité, ne serait pas imposé par les Organiens. Il réfléchiront à deux fois avant d'attaquer l'Entreprise et son capitaine.

- Je me suis personnellement porté garant de votre comportement au cours de la mission, capitaine, ajouta Spock.

- Vous vous êtes personnellement... commença Jim.

Mais il était bien trop furieux pour poursuivre.

Bon sang, pensa McCoy, qu'est-ce que ce Vulcain de malheur essaye de faire à Jim ? Il aurait pu demander n'importe quel autre vaisseau. Pourquoi pas l'Excelsior ? Les Klingons n'oseraient pas s'y frotter.

Puis une curieuse idée lui traversa l'esprit Spock essayait-il de les forcer à dépasser la haine qui montait en eux, et surtout en Jim, depuis que les médias insistaient dramatiquement sur le massacre de Kudao?

- Vous traiterez le chancelier Gorkon avec tout le respect qui lui est dû, capitaine Kirk, dit Smilie. Toute trace de sympathie avait disparu de sa voix.

- Ne croyez-vous pas, lui rétorqua Jim en essayant de contrôler sa colère, qu'un véritable diplomate serait plus apte à se charger de...

- Si plus personne n'a de question, le coupa Smilie, permettez-moi de souhaiter bonne chance au capitaine Kirk et à son équipage. Merci de votre attention.

Tous les officiers se levèrent lorsque l'amiral leur signifia de rompre les rangs d'un simple geste de la tête. Puis, suivi comme son ombre par son aide de camp, le numéro un de Starfleet quitta rapidement la salle. Au grand étonnement

de McCoy, les autres gradés firent de même. Le médecin s'attendait à des polémiques enflammées au sujet des ordres que Smille venait de donner. Mais même Scotty, pourtant volubile dès qu'il s'agissait de Klingons, n'ouvrit pas la bouche. Il hocha à peine la tête, et jeta un coup d'oeil furtif à son capitaine. McCoy s'approcha de Jim pour le reconforter .- après tout, la guerre était évitée, et c'était l'essentiel - mais l'expression du visage de Kirk lui coinça les mots dans la gorge.

Jim était toujours assis, assommé et furieux, et son regard ne quittait pas Spock, encore debout près du pupitre. McCoy comprit que les deux hommes attendaient de pouvoir parler seul à seul. La lueur qui brillait dans les yeux de Kirk le dissuada de s'immiscer, comme à l'accoutumée, dans ce dialogue. Par conséquent, il soupira et emboîta le pas de Chekov et d'Uhura qui se dirigeaient silencieusement vers la sortie.

L'amiral Cartwright lui bloqua le passage.

- Jim, dit-il à l'attention de l'homme immobile sur sa chaise, je ne sais pas si je dois vous féliciter ou non...

McCoy remarqua que l'amiral semblait sincèrement perturbé.

- A votre place, dit-il, je le laisserais plutôt tranquille.

Puis il sortit en se demandant pourquoi il ne se sentait pas plus soulagé qu'il n'y ait pas de guerre.

Jim, toujours assis, ne bougeait pas d'un pouce et continuait à dévisager le Vulcain.

Bien entendu, au moment où il avait proposé l'Entreprise pour cette mission, Spock ne pouvait pas savoir que Carol Marcus figurait parmi les blessés de Themis, puisque le raid n'avait pas encore eu lieu.

Mais Jim était certain que le Vulcain s'attendait à la réaction de rejet qu'aurait son capitaine, même avant Themis. Il était donc évident que Spock lui avait forcé la main en dépit de tout ce qu'il savait. Peut-être parce qu'il pensait que cette thérapie de choc aiderait Jim à surmonter la mort de David et la

Jim achoppa mentalement sur le mot « haine »

Mais pourquoi n'aurait-il pas eu le droit de haïr? Après tout ce que les Klingons lui avaient fait, n'était-ce pas légitime ?

L'idée que Spock ait cherché à le « guérir » le rendait encore plus furieux que tout le reste. Avant Themis, les bons offices du Vulcain lui auraient peut-être paru acceptables. A présent...

Spock se tenait toujours près du pupitre, et attendait patiemment l'ouverture des hostilités.

Jim détourna la tête et resta encore un long moment silencieux. Lorsqu'il parla, la profondeur de sa colère l'étonna lui-même, et fit sourciller Spock.

- Nous nous sommes portés volontaires ? demanda-t-il aigrement.

Après tout, émissaire spécial ou pas, Spock restait son subordonné. Mais il semblait avoir oublié qui donnait les ordres.

- Pourquoi fallait-il que ce soit moi ? Pourquoi pas Sulu ? Les Klingons ont bien plus de raisons de se méfier de l'Excelsior...

- Il existe un vieux proverbe vulcain, dit calmement Spock. « Seul Nixon pouvait aller en Chine. »

- Que diable est-ce supposé vouloir dire, Spock ?

- Les Klingons ont effectivement de bonnes raisons de craindre l'Excelsior, particulièrement avec le capitaine Sulu aux commandes. Mais ils ont encore plus peur de vous. Vous êtes devenu une légende pour eux. Ils vous redoutent mais, plus important, vous respectent profondément. Et ceci est vital pour le succès de notre mission.

- Si j'avais su ce que vous maniganciez, dit Jim en essayant de contrôler sa fureur, je n'aurais jamais signé votre permission prolongée.

Spock le gratifia à peine d'un regard.

- Comment avez-vous osé vous porter garant pour moi ? C'est...

Jim se tut un instant pour mieux choisir ses mots.

- ... de l'arrogance et de la présomption!

- Jim, mon père m'a demandé d'ouvrir les nég...

- Je sais que l'ambassadeur de Vulcain est votre père, dit le coup de Jim. Mais comment avez-vous pu ignorer mes sentiments ?

La colère et le chagrin l'envahirent. Il repensa à la perte de son fils, et à Carol, immobile sur son lit d'hôpital.

- Vous parlez des gens qui ont tué David ! Qui ont massacré des innocents sur Kudaou. Et qui ont blessé Carol. Les médecins ne savent pas si elle survivra, Spock...

Le Vulcain tressaillit.

- Je suis absolument désolé, capitaine. Je ne savais pas.

Aurait-ce fait une différence si vous l'aviez su ? pensa Jim.

- Je suppose qu'elle se trouvait sur Themis ?

Jim répondit d'un hochement de tête. L'image de Kwan-mei en larmes lorsqu'elle évoquait Sohlar s'imposa à son esprit.

- J'ai parlé avec l'une des survivantes de Themis.

Elle m'a dit qu'ils n'avaient pas eu le temps de réagir, ni même d'apercevoir les vaisseaux klingons. Les fuseurs semblaient tirer de nulle part. Il s'agissait de chercheurs désarmés, Spock ! Comment pouvez-vous négocier avec des bouchers ?

- David n'a pas été tué par tous les Klingons, capitaine. Et ce n'est pas le peuple klingon qui a perpétré les massacres de Kudaou et de Themis. Vous rendez une espèce entière coupable des agissements de quelques individus.

- Spock, l'espèce klingonne est faite de meurtriers sans pitié comme Kruge ! Tuer est leur mode de vie, la seule chose qu'ils comprennent. Ce sont des monstres!

Un étranger aurait pu croire que le Vulcain ne réagissait pas à ses propos. Mais Kirk connaissait Spock depuis trop longtemps pour tomber dans le piège. Ses yeux s'étaient légèrement rétrécis, et il serrait les lèvres. Ce minuscule changement d'expression témoignait d'une violente désapprobation.

- Vous êtes bouleversé, Jim. Lorsque vous aurez repris le contrôle de vos nerfs, je suis sûr que vous comprendrez. Nous avons une chance historique de...

- Ne leur faites pas confiance. Ne les croyez pas, dit Jim en pensant à Kruge et en se souvenant de la voix de Saavik : « *Capitaine, David est mort...* »

- Les Klingons sont en train de mourir, dit doucement Spock.

- Laissez-les mourir !

Kirk réprima un frisson en comprenant que ces horribles mots venaient de sortir de sa bouche.

Pourtant, il lui était impossible de prétendre qu'il ne les pensait pas. Une douleur enfouie dans sa mémoire depuis onze ans les lui avait dictés. Le regard plein de reproches de Spock n'y pouvait rien changer.

Il se sentit infiniment las. Le voyage vers Themis l'avait épuisé, et laissé sans force contre la haine qui grandissait en lui. Spock n'avait pas le droit de lui demander de la combattre maintenant!

Le Vulcain laissa errer son regard dans la salle pendant quelques instants, puis regarda pensivement son capitaine.

- Je partage le chagrin que vous éprouvez pour votre fils, capitaine. Et je comprends votre inquiétude au sujet de Carol Marcus. Je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que vous ne pensez pas vraiment tout ce que vous avez dit. Mais le choix est très simple : la paix ou la guerre.

Un Vulcain ne peut choisir que la paix...

- Je ne veux pas la guerre, Spock, répondit Jim.

Mais pourquoi m'imposer cette mission ? Envoyons quelqu'un de plus jeune...

- Le chancelier Gorkon exige votre présence. Et l'amiral Smilie a déjà pris sa décision.

- En d'autres termes, je n'ai pas le choix ! Et c'est à vous que je le dois! Cette pensée raviva sa colère.

- Spock, vous est-il venu à l'esprit que nous allons prendre notre retraite dans trois mois ? N'avons-nous pas assez fait pour l'univers?

Leurs regards s'affrontèrent. Le feu brillait dans celui de Kirk. Comme toujours, l'eau qui dormait dans les yeux du Vulcain accepta le défi.

- Je suis peut-être bouleversé, dit enfin Jim, mais vous n'auriez pas dû me mettre devant le fait accompli. Et vous êtes fou de croire que les Klingons sont sincères. Un jour ou l'autre, vous regretterez de ne pas m'avoir écouté.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte. S'être découvert tant de haine pour les Klingons, dans des conditions normales, l'aurait épouvanté. Mais il était bien trop furieux pour s'en soucier.

CHAPITRE DEUX

En arrivant sur l'Entreprise, très tôt le lendemain matin, McCoy se précipita dans l'ascenseur et se retrouva en tête à tête avec Kirk. Le capitaine avait l'air de sortir d'une mauvaise nuit. McCoy lui-même s'était révélé incapable de trouver le repos. A vrai dire, il avait passé la nuit à tourner dans son lit, obsédé par les conséquences politiques de la mission. Il constata cependant que Jim, même s'il cherchait toujours à dissimuler ses soucis, était beaucoup moins furieux, et donc plus abordable que la veille.

McCoy comprenait parfaitement les sentiments de son vieil ami. Durant ses longues heures d'insomnie, il était arrivé à la conclusion que Jim et Spock avaient raison tous les deux, chacun à leur manière. Vivre en paix avec les Klingons était un objectif digne d'efforts, au moins théoriquement, et Gorkon avait exigé l'Entreprise. Débouter sa demande eût été de la mauvaise diplomatie.

Mais il était également furieux contre Spock et Starfleet, parce qu'ils avaient refusé de tenir compte des sentiments de Jim. Kudaon avait ravivé ses blessures les plus profondes, celles que le temps ne referme jamais.

McCoy s'aperçut pour la première fois - du moins consciemment - que des reflets gris dansaient à présent dans les cheveux du capitaine.

Finalement, en dépit de tous leurs voyages dans l'inconnu, de toutes leurs fuites vers l'impossible, l'âge les avait rattrapés et... vaincus. Le médecin pensa avec tristesse que le voyage qu'ils allaient entreprendre était le dernier. Il décida de profiter de tous les moments qu'il passerait près de Jim et de ses amis pour se fabriquer de merveilleux souvenirs de retraité.

Kirk le salua de la tête et programma l'ascenseur. Après tant d'années, les mots étaient inutiles : chacun des deux savait où l'autre allait. Pris d'une inspiration soudaine, McCoy jugea l'occasion favorable, et se lança courageusement.

– Ascenseur, stop ! dit-il.

Puis il se tourna vers Kirk.

– Jim, cette mission vous dévore l'âme. Ne pensez-vous pas qu'il est temps d'en parler?

Le capitaine continua de fixer la porte de l'ascenseur, à présent immobile. Puis il soupira et tourna la tête vers le médecin.

– Je pensais... Mais je suppose que personne ne vous l'a dit. Carol était sur Themis au moment du raid.

– Bon sang! Mais je n'en savais rien!

– Je pense que Starfleet ne tient pas à ébruiter cette information à cause de mon.., implication dans cette mission.

– Comment va-t-elle?

– Le bâtiment s'est écroulé sur eux. Carol a de sérieuses blessures à la tête. Le cerveau est touché.

Elle est sous respirateur, et les médecins ne se prononceront pas avant une semaine.

McCoy lui posa une main sur l'épaule.

– Jim,. je suis affreusement navré. Comment peuvent-ils vous imposer cette mission après ça ? Smilie aurait dû désigner quelqu'un d'autre. Sulu, par exemple.

– C'est possible, Bones. Mais les ordres sont les ordres ! Et, même si je pouvais rester près de Carol, à quoi lui serais-je utile ? D'un point de vue égoïste, ce voyage m'occupera l'esprit, et ce n'est pas plus mal. Nous n'en aurons même pas pour une semaine. Tout au plus quatre ou cinq jours. Ensuite, je ne la quitterai plus.

Si elle est encore vivante, se dit McCoy. Il savait que Jim pensait la même chose. Mais ni l'un ni l'autre n'osait le prononcer à haute voix.

– Il est vrai que cette... affectation particulière ne me facilite pas les choses.

– Je m'en doute, dit McCoy. Je n'arrive pas encore à croire qu'ils aient eu l'audace...

– Bones, quand j'ai parlé à Spock, hier, je ne me suis pas reconnu. Je l'ai vraiment choqué ! Je lui ai dit que nous devrions laisser mourir tous les Klingons parce qu'ils sont des monstres.

– J'en ai connu un ou deux qui méritaient ce qualificatif, admit McCoy.

– Mais je ne veux pas la guerre, Leonard.

– Aucun de nous ne la veut, Jim.

– Je refuse simplement d'avoir des Klingons sur mon vaisseau. En tout cas pas maintenant ! La mort de David me hante, Bones ! Je suppose que Kudao a réveillé tous nos mauvais souvenirs. Et je suis sûr que Carol...

– Kudao y est sans doute pour quelque chose, concéda le médecin. Mais, lorsque David est mort, vous n'avez pas vraiment eu le temps de le pleurer. Souvenez-vous, nous devons sauver nos propres vies, et celle de... Spock ! Vous avez toujours été un capitaine accablé par les responsabilités. Vos sentiments passaient éternellement en second.

Jim haussa imperceptiblement les épaules.

– Non ! s'écria le médecin. Vous devez prendre au sérieux ce que je vous dis ! Ne comprenez-vous pas, Jim, que vous allez bientôt devoir abandonner l'Entreprise définitivement ? Peut-être refusez-vous cette réalité, mais votre subconscient la connaît ! Nous prenons notre retraite dans trois mois. Lorsque cela sera fait, vous ne serez plus James Tiberius Kirk, le conquérant de l'impossible. Et vous devrez vous réhabituer à James Kirk, un être humain comme les autres.

La voix de McCoy se radoucit,

- L'être humain n'a peut-être jamais pardonné la mort de son fils aux Klingons. Kruge vous a empêché de connaître David. A cause de lui, vous savez qu'il ne sera pas là pour vous attendre lorsque nous reviendrons de notre dernier voyage.

Et à présent, il n'y aura peut-être pas Carol non plus

Le regard toujours dans le vague, Kirk resta immobile pendant si longtemps que McCoy redouta d'avoir dépassé les limites. Finalement, le capitaine donna un ordre bref à l'ascenseur, qui se remit en mouvement.

Lorsque les portes s'ouvrirent, il se tourna vers McCoy.

- Votre analyse est sans doute juste, docteur McCoy. Mais je maintiens que Spock a tort de faire confiance aux Klingons. Je pense toujours que ce traité est une erreur.

McCoy soupira.

- Voulez-vous que je vous dise quelque chose, Jim? Moi aussi ! Moi aussi...

* * * * *

A midi, tout l'équipage pointait à son poste, et l'Entreprise se trouvait prêt au départ.

Jim avait eu l'occasion de réfléchir à sa conversation avec McCoy. En dépit de sa tristesse, il avait pris deux résolutions : ne pas laisser ses sentiments mettre la mission en danger, et ne faire en aucun cas confiance aux Klingons. Fraterniser, après tout, était le travail de Spock. Le devoir de Jim consistait à protéger son équipage et la Fédération.

Pour le reste, il n'avait pas le choix. Ses ordres l'obligeaient à escorter des Klingons, et à les considérer comme des invités d'honneur à bord de son vaisseau. Comme toujours, il entendait y obéir.

Il profita d'un bref passage dans l'ascenseur en compagnie de Spock pour mettre les choses au point calmement.

- Spock... Je trouve toujours désagréable que vous m'ayez manipulé. Mais je reconnais avoir dit des choses affreuses, hier. Je ne désire pas plus la guerre que vous. En dépit de ce qui est arrivé sur Themis, je traiterai les Klingons avec la courtoisie requise.

Spock leva un sourcil étonné.

- Je n'en ai jamais douté un instant, capitaine. Je regrette que les circonstances soient si pénibles. Avez-vous des nouvelles du docteur Marcus?

Kirk secoua négativement la tête.

- Je crois que nous n'avons ni l'un ni l'autre besoin de nous excuser, Spock. Vous ne pouviez pas savoir ce qui était arrivé à Carol. Vous avez agi selon votre conscience. A présent, nous avons chacun un travail à faire, et nous nous en acquitterons comme il se doit.

Spock approuva du chef.

- Peut-être est-il bénéfique que nous ne soyons pas entièrement d'accord au sujet des Klingons. Fréquenter le docteur McCoy m'a démontré la valeur de ce que vous appelez l'avocat du diable.

Jim esquissa un sourire.

- En d'autres termes, vous admettez que notre bon docteur a eu plus d'une fois raison.

- Je ne crois pas avoir dit exactement cela, cap...

Il se tut au moment où la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur la passerelle.

C'est le dernier voyage, pensa Jim en se dirigeant vers son fauteuil, auprès duquel McCoy l'attendait. Est-ce vraiment possible ? *La dernière fois que l'Entreprise sortira des spatio docks avec moi dans ce fauteuil?*

Il s'arrêta pour laisser le temps à la jeune Vulcaine qui tenait la passerelle de lui laisser la place.

- Officiers, le capitaine ! dit-elle en se levant.

Ses cheveux noirs, coupés mi-long sans recherche d'esthétique, mettaient en valeur la beauté de ses traits.

L'équipe de la passerelle se mit au garde-à-vous.

- Repos ! dit Jim. Nous sommes-nous déjà rencontrés, lieutenant...?

- Valeris, monsieur. J'ai su que vous aviez besoin d'un pilote...

En parlant, elle aperçut enfin Spock. et son regard indiqua à Jim qu'il ne lui était pas inconnu.

- ... et je me suis portée volontaire.

Elle regardait Spock avec une telle dévotion que Jim fronça les sourcils et adressa un regard interrogateur à son officier en second.

Spock salua la jeune femme d'un bref mouvement de tête.

- Lieutenant, il m'est très agréable de vous revoir. Capitaine, le lieutenant Valeris vient d'achever ses études à l'Académie avec le grade de major de sa promotion. J'étais son parrain.

- Je comprends, dit Kirk.

Le comportement de Valeris envers Spock ne dérogeait pas aux règles vulcaines, mais l'instinct de Jim lui souffla que ses sentiments pour son « parrain » n'avaient rien de platonique. Cependant, il était impossible de deviner si Spock

répondait à sa flamme à condition, bien sûr, qu'il s'en fût seulement aperçu !

- Félicitations, lieutenant. Vous devez être fière de vous.

Sa manière de lever un sourcil ressemblait tellement à celle de Spock que Jim dut se retenir de sourire.

- Fière, monsieur? Non, je ne crois pas.

- Vulcaine jusqu'au bout des ongles, lança McCoy.

Valeris alla s'asseoir au poste de pilotage.

- Bien, mettons-nous au travail, à présent! dit Jim. Procédure de départ.

Il appuya sur un bouton de sa console de commande.

- Scotty.

- Oui, capitaine?

- Tenez-vous prêt. Uhura, passez-moi le Contrôle des docks.

- Vous êtes en ligne, monsieur, dit Uhura derrière lui.

- Contrôle, dit Jim, l'Entreprise demande la permission de sortir des docks.

Combien de fois ai je dit ces mots ? pensa-t-il. Et que sera ma vie lorsque je n'aurai plus à les dire?

- Ici Contrôle, répondit une voix d'homme. Entreprise, permission accordée. Trente secondes avant l'ouverture des portes.

- Larguez les amarres ! dit Valeris.

- Portes des dock spatiaux dans trente secondes.

Jim regarda Spock à la dérobée, et comprit qu'il tenait la sa dernière chance de « remercier » le Vulcain pour le petit tour qu'il lui avait joué bien des années auparavant, dans la même situation, mais avec une autre protégée. Kirk se souvenait encore de la peur bleue qu'il avait eue!

- Amarres larguées, confirma l'officier du Contrôle.

- Poussée en... commença Valeris.

Mais Jim l'interrompit.

- Merci, Contrôle, dit-il assez fort pour couvrir la voix de la jeune Vulcaine.

Lieutenant Valeris, moteurs au quart de la puissance.

La jeune femme se retourna vers lui avec une vivacité rien moins que vulcaine.

Peut-être, pensa Jim, Spock a-t-il vocation d'apprendre aux autres à maîtriser leurs émotions. Dans ce cas, il a trouvé un sujet idéal.

- Capitaine, dit Valeris, puis-je vous rappeler que le règlement stipule l'utilisation exclusive des moteurs auxiliaires lorsque le vaisseau est à quai?

- Allons, Jim... dit nerveusement McCoy, qui se tenait à gauche de la console de pilotage. Mais les autres officiers avaient compris le jeu.

- Et nous y revoilà.., murmura Uhura.

Spock, quant à lui, demeurait parfaitement impassible.

- Vous avez entendu mes ordres, lieutenant Valeris, dit Jim.

La jeune femme se retourna vers sa console et obéit.

Jim sourit et se cala dans son fauteuil pendant que l'Entreprise passait majestueusement les portes des spatio docks.

- Lieutenant, dit-il au bout d'un moment. Valeris, de nouveau impassible, se retourna vers lui.

- Je me fiche complètement que vous me pensiez sénile. Aussi longtemps que je serai assis dans ce fauteuil, j'entends que vous exécutiez mes ordres!

- Oui, capitaine!

- Mettez le cap sur la Zone neutre klingonne, lieutenant !

- La Zone neutre, monsieur ? répéta-t-elle sans cacher sa surprise.

Seuls les officiers supérieurs avaient assisté au briefing et connaissait l'objet véritable de la mission.

- Qui est assis dans ce fauteuil ? lui demanda sournoisement Jim.

- A vos ordres, capitaine.

* * * * *

Journal personnel du capitaine, date stellaire 9522.6:

On dit qu'il est impossible d'apprendre de nouveaux trucs à un vieux singe, et peut-être est-ce vrai. A dire vrai, je tiens notre mission d'escorte pour hautement problématique. Et ce n'est qu'un euphémisme!

Je n'ai jamais fait confiance aux Klingons, et ne leur ferai jamais confiance. Je commence à croire que McCoy a raison : je ne leur pardonnerai jamais la mort de mon fils ! Mais je suis avant tout un officier de Starfleet qui obéit aux ordres. Les Klingons seront traités selon les règles de la diplomatie. Cependant, je suis convaincu que toute tentative de dialogue est une illusion. Nos cultures sont trop différentes, et les massacres de Kudao et de Themis sont la goutte - si j'ose dire qui a fait déborder le vase. Les Klingons ont laissé derrière eux des survivants qui n'oublieront jamais. Spock prétend que nous vivons un moment historique. Mais comment l'Histoire peut-elle ne pas tenir compte de gens comme moi?

* * * * *

Plusieurs heures après le départ des spatio docks, Kirk cessa de dicter son journal personnel, et défit ses bagages. Il posa sur son bureau le portrait de David que Carol lui avait offert plusieurs années auparavant pour son anniversaire. L'hologramme représentait le jeune homme dans un de ses rares moments souriants. Grâce à lui, Jim pouvait oublier, s'il le désirait, la colère qui avait été le moteur de l'âme de son fils.

Il avait un jour demandé à Carol les raisons de cette colère.

« J'ai connu un jeune capitaine au moins aussi bouillant », lui avait-elle répondu un peu trop sèchement.

C'était naturellement ridicule ! Jim était certain de n'avoir jamais manifesté autant de hargne. Impétueux, peut-être, mais pas agressif !

Carol était restée sceptique.

Une toux discrète le fit sursauter, Il se retourna et découvrit le lieutenant Valeris, debout dans l'encadrement de la porte de sa cabine. Derrière elle, l'éclairage tamisé des couloirs indiquait que la nuit était tombée sur l'Entreprise.

L'intrusion de la jeune femme lui déplut souverainement. A quelques minutes près, elle aurait pu se tenir derrière son dos pendant qu'il enregistrait son journal personnel. Il nota mentalement de signifier à Spock que sa protégée avait besoin de quelques cours accélérés de bonnes manières.

– Entrez, Valeris. Mais sonnez, la prochaine fois! Le teint de la Vulcaine devint légèrement plus verdâtre, mais elle parla d'une voix parfaitement contrôlée.

- Nous approchons du point de rendez-vous, capitaine. Je pensais que vous voudriez le savoir.

– C'est exact, dit Jim.

Il mit enfin la main sur sa veste d'uniforme et la passa gauchement sous le regard intense de la jeune femme. Elle semblait avoir envie de dire quelque chose, mais de ne pas avoir trouvé ses mots.

– Valeris... dit-il. Ce n'est pas un nom vulcain, n'est-ce pas? Il sonne presque... klingon.

C'était pourtant impossible. Valeris ressemblait à une Vulcaine pur-sang, sans aucune trace d'héritage klingon.

La jeune femme secoua négativement la tête une seule fois, très vite, et le souvenir d'une autre protégée de Spock lui revint à l'esprit. Il se demanda si l'histoire de Valeris ressemblait à celle de Saavik. Dans ce cas, ses manquements occasionnels à l'éthique vulcaine s'expliquaient sans peine.

- Ai-je la permission de parler librement, monsieur?-

Jim se contenta de la regarder sans rien ajouter. Elle comprit que son silence équivalait à un assentiment, et continua d'une voix hésitante.

- J'ai cru comprendre que cette mission ne vous enthousiasmait pas, capitaine. Je crois que vous n'êtes pas le seul à bord.

Jim la dévisagea intensément, incapable de deviner où elle voulait en venir. En tant que Vulcaine, et protégée de Spock, elle soutenait sans doute les efforts de paix. Le capitaine supposa que les sentiments anti klingons qu'elle percevait dans l'équipage - et chez lui - la perturbaient considérablement.

Mais il n'avait aucune envie d'entendre un sermon sur la tolérance, l'amitié entre les espèces, et les préjugés. En particulier s'il était tenu par un cadet aux oreilles pointues à peine sorti de l'œuf.

- Vous nous avez très bien sortis des spatio docks, lieutenant, dit-il d'une voix neutre.

- Je rêve depuis toujours de cet événement, monsieur.

Il se dirigea vers la porte d'un pas décidé.

- Veuillez simplement à ne pas penser à ma place, à l'avenir.

* * * * *

Valeris s'arrêta devant la cabine de Spock.

Elle se demandait si elle ne venait pas de commettre un impair en se rendant dans les quartiers du capitaine. Elle aurait tout aussi bien pu lui apprendre la nouvelle par l'intercom. Mais elle tenait à lui expliquer qu'elle comprenait combien cette mission lui était pénible. Elle aurait aimé lui dire qu'elle savait, pour Carol et pour David, avec, dans ce dernier cas, des renseignements de première main.

De plus, elle avait certaines tâches à accomplir sur ce pont, et une autre raison personnelle pour y venir. Il fallait absolument qu'elle parle à Spock en privé!

Mais elle n'avait toujours pas trouvé les mots qui lui permettraient de s'exprimer adéquatement. Il ne fallait surtout pas que son discours soit entaché d'émotion. La tentative qu'elle venait de faire auprès du capitaine avait tourné au désastre. Il n'était pas question que Spock pense qu'il s'était engagé pour elle en pure perte.

Elle avait su qu'il était susceptible de la parrainer par le plus grand des hasards, au bureau du gouvernement de ShanaiKahr, où elle était venue demander la citoyenneté vulcaine. Une jeune femme en uniforme de Starfleet attendait dans la queue. Valeris rêvait d'entrer à l'Académie depuis sa plus tendre enfance. Elle avait posé quelques questions à la jeune femme, et appris que Spock n'avait pas de pupille pour l'instant.

Depuis, le lieutenant Saavik et elle étaient devenues d'excellentes amies.

Elle se sentait très proche de Saavik. Pourtant, celle-ci était à moitié vulcaine, et à moitié romulienne, alors que la lignée de Valeris ne comptait que des Vulcains. Mais elles partageaient une expérience rare: ni l'une ni l'autre n'avaient été élevées dans la tradition vulcaine. Elles l'avaient volontairement choisie à l'âge adulte.

Et elles ne portaient ni l'une ni l'autre un vrai nom vulcain!

Valeris était à ShanaiKahr pour demander la citoyenneté vulcaine et l'autorisation de changer de patronyme. Mais Saavik l'en avait dissuadée.

Spock m'a dit que j'étais unique, et que je devais trouver mon propre chemin. Vous êtes une vraie Vulcaine, mais votre passé vous rend également unique. Vous vous feriez du tort en essayant de l'oublier.

Toutes deux avaient travaillé sans relâche pour combler les lacunes de leur éducation. Valeris, quant à elle, avait étudié en compagnie d'un tuteur vulcain pour acquérir le contrôle émotionnel que la plupart de ses frères de race apprenaient dès l'enfance.

Mais toutes les difficultés n'étaient pas vaincues. En dépit de ce que pensaient certains observateurs extérieurs, les Vulcains éprouvaient des émotions, et la capacité de les inhiber ne leur était pas donnée au berceau. Il fallait des années d'efforts impitoyables et de souffrance.

Son admiration pour Spock venait de là. Elle se sentait également proche de lui, parce qu'ils avaient lutté tous les deux contre un héritage culturel que la grande majorité des Vulcains trouvaient inconvenant. Mais elle vivait continuellement dans l'angoisse de le décevoir: bien qu'il fût à moitié humain, son contrôle était infiniment supérieur au sien.

Elle l'avait parfois vu exprimer certains sentiments, extrêmement discrets. Mais, à n'en pas douter, ces minuscules manquements à la tradition étaient volontaires, et parfaitement maîtrisés.

Il faudrait qu'elle soit digne de lui!

Elle appuya sur la sonnette.

– Entrez.

La porte s'ouvrit et se referma derrière elle dès qu'elle l'eut franchie. Valeris regarda autour d'elle. Spock ne lui avait rendu que deux visites à l'Académie, et ne l'avait jamais invitée chez lui. Sa cabine était fonctionnelle, mais beaucoup moins froide qu'elle l'imaginait. Elle remarqua l'étrange statue illuminée et la pierre de méditation typiquement vulcaines. Les murs, cependant, étaient décorés d'antiquités terriennes, y compris une toile de Chagall.

Spock ne reniait pas son double héritage!

Il était vêtu de sa tunique de méditation et tendit la main pour allumer une bougie votive.

- Je suis venue vous dire que nous approchons du point de rendez-vous, monsieur.

Il acquiesça, mais ne commença pas à s'agiter comme le capitaine. De fait, la présence des deux officiers commandants sur la passerelle était inutile avant l'arrivée du vaisseau klingon.

Il releva la tête pour la dévisager, et sembla deviner qu'elle avait autre chose à dire.

- Vous avez bien fait de venir, Valeris. En ma qualité de parrain, j'ai suivi votre carrière à l'Académie avec..., satisfaction. Et votre maîtrise de la culture vulcaine dépasse mes espérances.

Peut-être, pensa-t-elle, avait-il également deviné ses soucis. Ses paroles témoignaient d'une profonde gratitude envers la jeune Vulcaine, et, plus

illogiquement, d'un certain embarras. Valeris fit un effort pour ne pas laisser le sang lui monter au visage, mais n'y parvint pas tout à fait. Elle avait appris très tard à contrôler ses réactions physiologiques, et trouvait toujours qu'il s'agissait du challenge la plus difficile de son éducation. Elle détourna donc la tête, et s'absorba dans la contemplation du Chagall. Ce style de peinture, typiquement terrien, lui semblait incompréhensible,

- Vous désiriez me voir? demanda Spock. Peut-être. serions-nous plus à l'aise pour parler si vous vous asseyiez.

Elle se retourna, alla s'asseoir, mais ne quitta pas la peinture des yeux. Tant de choses se bouscullaient dans sa tête ! Elle commença pourtant par la moins importante.

- Je n'avais pas l'intention de manquer de respect au capitaine, commença-t-elle.

- Votre attitude n'était pas irrespectueuse. Vous étiez tenue de lui rappeler le règlement. Il est illogique d'obéir aveuglément.

- Pourtant, si je ne me trompe pas, c'est ce que demande le capitaine Kirk.

- Non, Valeris. Il demande votre confiance. C'est tout à fait différent.

- Je ne vois pas en quoi.

- Il avait estimé, à raison, que les portes des spatio docks seraient suffisamment ouvertes pour laisser passer l'Entreprise. Il entendait démontrer que, même à quelques mois de la retraite, ses compétences d'officier restaient les mêmes.

L'expression du Vulcain se réchauffa subtilement, comme sous l'effet d'un sourire intérieur.

- Et il cherchait à se... venger d'un autre officier, présent sur la passerelle. Je crois que l'expression est « rendre la monnaie de sa pièce ».

Valeris ne comprit pas de quoi il parlait, mais n'insista pas.

- Je suis certain que le capitaine était ravi de votre comportement, continua-t-il. Vous avez piloté avec une grande habileté, et démontré votre connaissance des manoeuvres en spatio docks.

Il se tut, visiblement convaincu que leur conversation était terminée, et qu'elle allait se lever pour partir.

Valeris, le regard toujours rive sur le Chagall, se demanda comment introduire le prochain sujet dont elle voulait discuter.

- Aimez-vous ce tableau, lieutenant ? demanda Spock.

- Je ne comprends pas ce qu'il représente, admit-elle.

- Un ancien thème de la mythologie terrienne. L'expulsion du Paradis. Elle fronça les sourcils.

- Pourquoi le conservez-vous dans vos quartiers? Spock mit un moment à répondre. Lorsqu'il parla, quelque chose dans sa voix surprit la jeune femme.

- Il me rappelle que tout doit finir un jour.

- Monsieur, dit-elle en se levant, je suis justement venue pour parler des choses qui finissent. Je m'adresse à vous en sachant que nos esprits se ressemblent. Admettez-vous que les affaires de la Fédération atteignent un tournant décisif?

- L'Histoire est pleine de tournants décisifs, dit Spock, apparemment indifférent à l'exaltation de sa pupille.

Puis il remarqua sa réaction étonnée, et ajouta:

- Vous devez avoir la foi.

- La foi ? Oui, croire que l'univers évoluera dans le bon sens.

- Est-ce logique ? demanda-t-elle.

L'opinion de son mentor la déconcertait. Elle ne l'avait pas rencontré souvent, mais pensait bien le connaître. Dans son esprit, il était le modèle de logique absolue qu'elle désirait imiter. Elle avait admiré son intelligence, son équanimité, mais, à présent, il lui semblait qu'elle venait d'entendre parler sa moitié humaine.

- Nous devrions pourtant...

- Vaisseau klingon en vue, dit une voix dans l'intercom. Tout le monde à son poste. Je répète. Tout le monde à son poste.

Avec l'élégance d'un félin, Spock enleva sa tunique de méditation et passa sa veste d'uniforme.

- La logique est le commencement de la sagesse, lieutenant, non son aboutissement,- dit-il en se dirigeant vers la porte.

Valeris le suivit. Il s'arrêta et se retourna.

- C'est mon dernier voyage à bord de l'Entreprise, lieutenant. Une Vulcaine de votre qualité n'aura aucun mal à se montrer à la hauteur de l'occasion. Comme vous le savez, la nature a horreur du vide. J'ai l'intention que vous me remplaciez.

Valeris lutta contre l'assaut d'émotions définitivement non vulcaines.

- Je pourrai seulement vous succéder, monsieur. Jamais vous remplacer.

Ils se rendirent sur la passerelle en silence. Valeris n'était pas parvenue à lui dire tout ce qu'elle souhaitait, mais elle jugea que certaines choses gagneraient à rester secrètes.

* * * * *

Jim arriva sur la passerelle quelques secondes avant eux. L'image affichée sur l'écran principal les força à s'arrêter.

Un croiseur klingon se tenait face à l'Entreprise à une distance dangereusement réduite. L'équipe de quart faisait de son mieux pour paraître nonchalante, mais la voix de Chekov était tendue lorsqu'il demanda : « Capitaine, devons-nous lever les boucliers? »

Valeris vint prendre place à côté du navigateur.

Jim regarda Spock et lut un message dans ses yeux : *Faites-moi confiance!*

Le problème n'était pas là!!! aurait confié sa vie au Vulcain. Mais les Klingons étaient une autre affaire. Pourtant, il savait que lever les boucliers eût été la pire réaction diplomatique possible. Mais il en avait une envie irrésistible.

Qu'il réprima!

Du coin de l'oeil, il vit que Chekov avait compris que l'ordre ne viendrait pas. Le navigateur, l'air résigné, se retourna vers l'écran principal.

– Nous n'avons jamais été aussi près, murmura Jim. Bien sûr, des Klingons étaient déjà montés à bord de l'Entreprise. Y compris, très récemment, le capitaine K'laa et son équipage. Mais, même à cette occasion, l'officier klingon avait eu la décence de maintenir une distance respectable entre l'Okrona et l'Entreprise.

Et le vaisseau de K'laa était minuscule comparé à l'énorme croiseur qui emplissait l'écran.

La Fédération et l'Empire n'avaient jamais été aussi proches de la paix. Le traité imposé par les Organiens n'était en rien comparable, parce que les deux parties le subissaient à contrecoeur.

Maintenant qu'Organia est muette, se demanda Jim, les Klingons seraient-ils venus vers nous sans l'explosion de Praxis ?

– Le chancelier attend sûrement un signal, capitaine, dit Spock sur un ton étonnamment doux.

Kirk ravala un soupir et lança un regard lourd de sous-entendus à son officier en second.

– Uhura, dit-il enfin, ouvrez une fréquence. pilote, mettez la barre à droite. Amenez-nous à côté du Klingon.

– Barre à droite, confirma Valeris. Z plus cinq degrés.

– Communication établie, capitaine, annonça Uhura.

Kirk prit son courage à deux mains.

– Ici le capitaine James T. Kirk, de l'USS-Entreprise.

- L'image du croiseur s'effaça et fut remplacée par celle d'un Klingon à l'allure royale vêtu du costume rouge et noir de l'oligarchie de l'Empire. Sa barbe soigneusement taillée était constellée de reflets gris.

– Ici le Kronos Un, dit-il. Je suis le chancelier Gorkon.

Sa manière de parler semblait plus raffinée et beaucoup moins grinçante que celle des autres Klingons.

Jim s'efforça de le saluer poliment, mais ne put s'empêcher de penser à David, à Carol, et à Kudao.

– Chancelier, dit-il, nous avons reçu l'ordre de vous escorter jusqu'à la Terre, et d'assurer votre sécurité.

- Je vous en remercie, répondit Gorkon sur un ton désarmant d'amabilité.
- Acceptez-vous de dîner ce soir à bord de l'Entreprise ? Vos officiers, naturellement, seront les bienvenus.

Jim devina plus qu'il ne les vit les regards surpris de ses officiers.

- Nous serons ravis d'accepter votre invitation, répondit Gorkon comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde.

Jim essaya de sourire.

- Nous allons prendre les dispositions nécessaires pour que vous vous téléportiez à bord à 19 30.

Gorkon le salua d'un hochement de tête.

- Je suis impatient de vous rencontrer, capitaine.

L'écran devint noir.

Jim se tourna vers Spock.

- J'espère que vous êtes satisfait?

- Capitaine, dit Valeris en se levant.

Jim se retourna, prêt à apprendre que le Kronos venait de lever ses boucliers et d'armer ses torpilles.

Mais la jeune femme s'approcha du fauteuil, et baissa la voix pour que Jim soit le seul à entendre.

- Nous avons quelques réserves de bière romulienne à bord. Peut-être cela fera-t-il passer la soirée plus... agréablement?

Kirk la regarda d'un air surpris, puis s'autorisa un léger sourire. Le lieutenant Valeris était vraiment loin des standards vulcains habituels. Elle manifestait une sorte d'audace et un sens de l'humour qui ne déplaisaient pas à Jim. Décidément, il faudrait qu'il ait une petite conversation à son sujet avec Spock!

- Une idée digne d'un officier, lieutenant. Pourtant, tandis qu'il se dirigeait vers l'ascenseur en compagnie de Spock et de McCoy, il ne put se défaire de la conviction que la présence de Klingons à bord de l'Entreprise conduirait à un désastre.

CHAPITRE TROIS

Le capitaine se retourna et regarda ses officiers.

- Je compte sur votre présence à ce dîner, messieurs, dit-il avant de suivre Spock et McCoy dans l'ascenseur.

- A vos ordres, monsieur, murmura Uhura pendant que la porte se fermait.

L'atmosphère de la passerelle était tendue à craquer, en partie, se dit-elle, parce que ce voyage serait le dernier pour un grand nombre d'entre eux. Kirk, McCoy et Scotty prenaient officiellement leur retraite. Spock, bien qu'en pleine force de l'âge pour un Vulcain, les imitait par loyauté envers le capitaine. Chekov entendait servir sur un autre vaisseau, et caressait même l'idée de quitter Starfleet. Uhura, quant à elle, avait choisi d'enseigner à l'Académie pour rendre à Starfleet un peu de ce qu'elle lui devait.

Mais le malaise qui régnait sur la passerelle avait également un rapport avec la mission. Uhura avait remarqué l'humeur maussade du capitaine, et la tension qui existait entre Spock et lui depuis le briefing. Elle sympathisait de tout coeur avec Kirk, la mort de son fils et la perte de l'Entreprise originel lui rendaient sans aucun doute les choses très difficiles.

Pourtant, il avait déjà reçu des Klingons à bord, et même organisé une fête en l'honneur du capitaine Klaa. A l'époque, il semblait complètement remis de son chagrin. Uhura, en tout cas, n'avait pas senti de colère en lui.

Quelque chose avait dû raviver sa douleur et sa haine. Kudao, sans doute, puisque le massacre les avait tous bouleversés. Sur ce monde, les Klingons avaient tué des centaines de colons innocents. Depuis la disparition des Organiens, il y avait eu une multitude de petits raids comme celui sur Themis.

Tous, si l'on se fiait au Conseil de l'Empire, étaient dus à des pirates qui narguaient l'autorité du gouvernement klingon.

Uhura était assez réaliste pour admettre que les attaques n'étaient probablement pas ordonnées par le Conseil, mais qu'il ne lèverait quand même pas le petit doigt pour les arrêter. Les Klingons ne bougeraient pas, et laisseraient la Fédération glisser lentement vers la guerre. Pendant ce temps, ils courteraient les Romuliens pour obtenir leur soutien, ou, à tout le moins, une bienveillante neutralité.

La culture klingonne glorifiait la guerre. Mourir en combattant restait le plus

grand honneur qu'ils pouvaient désirer.

Était-il vraiment possible que certains d'entre eux, dans une telle atmosphère, aient appris la valeur de la paix?

Uhura le croyait, et tenait l'accident de Praxis pour un simple facteur favorable. Le chancelier Gorkon avait réussi à convaincre le Conseil Supérieur de l'Empire. Mais pourrait-il séduire les Faucons de la Fédération?

Nyota admirait les efforts diplomatiques de Spock, et croyait fermement qu'il avait choisi la bonne voie. Un traité de paix s'imposait. Mais l'affaire de Kudao compliquait terriblement les choses. Les Klingons passaient tellement pour des monstres que certains caricaturistes les avaient représentés avec des cornes semblables à celles de Satan.

L'explosion de Praxis était peut-être survenue trop tard pour sauver la galaxie.

Uhura fut tirée de ses pensées par Chekov qui s'arrêta quelques instants auprès d'elle avant de quitter la passerelle.

- Devinez qui vient dîner ce soir? lui lança-t-il.

Uhura sentit l'indignation monter en elle. Les relations diplomatiques avec les Klingons étaient plus que délicates. Tout ce que Spock tentait d'accomplir pouvait être détruit d'un mot.

- Chekov, une attitude de ce genre n'aidera personne !

Le Russe sursauta de surprise.

- Quelle attitude ? Comment devrions-nous réagir à la visite de ces Klingons après ce qu'ils ont fait au capitaine?

- Je ne veux pas entendre un mot de plus, dit-elle sur un ton sans réplique. M. Scott m'a déjà chanté cette chanson. Il semble avoir oublié l'époque où l'équipage de l'Okrona était à bord, et où nous l'avons tous vu boire du scotch avec le général Korrd. A part Spock, tout le monde semble avoir oublié que le général a contribué à sauver la vie du capitaine.

- Le général Korrd n'agissait pas spontanément. Spock avait dû le... persuader.

- Mais il aurait pu refuser. Les choses sont assez difficiles comme ça... Mais avec le capitaine dans cet état, et tout le monde ne parlant plus que de Kudao... Chekov, David Marcus est mort il y a plus de dix ans ! La haine que je sens autour de moi est inexcusable.

- Inexcusable ? Ils ont assassiné le fils du capitaine, et presque tué Carol Marcus, et vous dites...

- Carol Marcus?

Uhura regarda le navigateur avec des yeux où l'incrédulité se mêlait à l'horreur.

- Chekov, ce n'est pas possible...

- Elle se trouvait sur Themis, dit Chekov.

Il avait parlé suffisamment bas pour que le personnel subalterne de la passerelle ne l'entende pas.

- Personne n'est censé le savoir, mais j'ai entendu McCoy en parler à son infirmière pendant que je passais mon examen médical, ce matin même. Carol est dans le coma. Personne ne sait si elle survivra.

Uhura ferma les yeux.

- Pensez-vous toujours que Scott a tort d'être furieux? lui demanda Chekov. Voulez-vous toujours dîner agréablement avec les Klingons et faire comme si tout allait bien?

Uhura secoua la tête.

- Non, mais je le ferai! Ne comprenez-vous pas, Pavel ? Ces Klingons-là veulent la paix! Ils cherchent à arrêter la boucherie!

- Vraiment ? Moi, je n'ai aucune confiance en leurs déclarations.

- Je n'ai aucune envie de me fier à eux non plus, avoua Uhura. Mais quel autre choix avons-nous?

Chekov ne répondit pas. Mais la lueur qui brillait dans ses yeux effraya Uhura. L'impavide Chekov semblait prêt à se transformer en un guerrier impitoyable.

- Si tout le monde pense comme vous, murmura-t-elle, prions pour que le ciel nous vienne en aide. A ce rythme, nous pourrions bien être en guerre avant le dessert...

* * * * *

Dans la salle de téléportation de l'Entreprise, Jim se forçait à ne pas ajuster pour la millième fois le faux col de son uniforme de parade. Près de lui, McCoy et Spock attendaient. Le docteur, comme à son habitude, piétinait sur place. Spock, lui, ne bougeait pas un muscle.

Quant à Scotty, il s'occupait des commandes du téléporteur avec sa tête des mauvais jours.

Le malaise qu'éprouvait Jim à l'idée d'accueillir des Klingons sur son vaisseau était presque oblitéré par l'idée d'assister à un moment crucial de l'Histoire. Pour la première fois, l'Empire et la Fédération essayaient librement de conclure la Paix.

Etait-ce ce que les Organiens espéraient depuis le début ? se demanda Jim. Demeuraient-ils silencieux pour contraindre les deux parties à rechercher une entente qui ne volerait pas en éclats dès que les arbitres de la galaxie tourneraient le dos un instant?

- Si seulement leurs atomes pouvaient se mélanger un tout petit peu... murmura Scott en actionnant les contrôles de phases.

Jim lui adressa un regard venimeux, et il s'empressa de retourner son attention à la console. En dépit de ses sentiments personnels, il avait fait comprendre à l'équipage que les invités devaient être traités avec la plus grande courtoisie.

A présent, il espérait simplement être capable d'obéir à cet ordre...

Le clignotement d'un voyant sur la console de Scotty indiqua que Gorkon et les autres invités attendaient sur les plots de téléportation du Kronos Un.

- Energie, dit Jim en sentant son coeur battre plus fort.

Les doigts de Scott dansèrent sur les commandes avec la virtuosité de ceux d'un pianiste. L'ingénieur connaissait si bien son travail qu'il pouvait se dispenser de regarder les manettes. Six formes indéfinissables apparurent sur les plots.

A mesure qu'elles se matérialisaient, Jim distingua trois jeunes soldats - deux gardes et un officier dont le visage ne lui était pas inconnu - puis le chancelier Gorkon, une jeune femme, et un officier plus âgé.

Gorkon descendit de la plate-forme. Jim le trouva encore plus impressionnant que lors de leur entretien par écran interposé.

- Chancelier Gorkon, dit-il en inclinant légèrement la tête.

Gorkon lui rendit solennellement son salut.

Kirk tendit la main en direction de ses officiers.

- Chancelier, puis-je vous présenter mon officier en second, le capitaine Spock, que vous connaissez déjà... Le docteur Leonard McCoy, notre officier médical... Et le commandeur Scott, notre ingénieur en chef.

Il lança un regard d'avertissement à Scott, mais celui-ci salua Gorkon avec une civilité acceptable.

Puis le chancelier se tourna vers Spock et lui parla avec une chaleur sincère.

- Capitaine Spock, nous voilà enfin face à face. Veuillez accepter ma gratitude.

Il regarda avec fierté la jeune Klingonne qui l'accompagnait.

Sa compagne, pensa Jim, tout à fait digne du maître d'un Empire. Belle et impressionnante, même selon des standards humains.

- Messieurs, j'ai le plaisir de vous présenter ma fille, Azetbur.

La jeune femme s'avança vers eux avec une grâce mesurée. Comme son père, elle était entièrement vêtue de noir, à l'exception de la collerette rouge qui marquait sa qualité de membre dirigeant du Conseil Supérieur. Elle s'immobilisa derrière Gorkon et salua délicatement ses hôtes pendant que le chancelier continuait les présentations.

- Mon conseiller militaire, le général Kerla.

Jim salua le Klingon aux cheveux longs qui descendait de la plate-forme. De plus près, il reconnut l'officier qui s'était « adressé » au capitaine Sulu lors de l'explosion de Praxis. L'amiral Smilie lui avait confié la cassette après le

briefing, et il avait été impressionné par l'ardeur du jeune général.

Kerla lui rendit son salut avec un peu trop de raideur.

Eh bien, pensa Kirk, Scotty et moi ne sommes pas les seuls à avoir un compte à régler.

- Et voici le général Chang, mon chef d'état-major.

Chang descendit à son tour de la plate-forme. Plus petit que Kerla, le crâne rasé, une moustache grise : Tarass Boulba tel qu'en lui-même! Son oeil droit, braqué sur Kirk, lançait des éclairs de haine. Le gauche était dissimulé sous un cache noir.

Le coeur de Jim battit encore plus fort dans sa poitrine. Il avait entendu parler de Chang Le Boucher, responsable de milliers d'assassinats, dont un grand nombre de ses propres mains.

Des innocents comme ceux de Kudao et de Themis. Des innocents comme David et Carol. Kirk serra les poings.

McCoy s'agita nerveusement.

Chang approcha, un petit sourire aux lèvres.

- J'ai toujours voulu vous rencontrer, capitaine...

Il s'arrêta brusquement à quelques dizaines de centimètres de Kirk, comme s'il voulait le défier d'avancer.

Jim éprouva un besoin impérieux de briser sa nuque rasée d'un seul coup de poing. Mais il se força à sourire.

- Je ne suis pas sûr de comprendre le sens de vos paroles, général...

- L'expression d'une admiration sincère, Kirk, dit Kerla sans la moindre trace d'ironie dans la voix.

- D'un guerrier à un autre, ajouta Chang.

Vous n'êtes pas un guerrier, mais un vulgaire assassin ! eut envie de crier Jim.

Lui aussi avait tué, mais seulement pour se défendre. Sur *Genesis*, il avait même tenté de sauver Kruge au péril de sa vie. Pourtant, les Klingons disaient peut-être la même chose de lui?

Il s'écarta de Chang et se dirigea vers la porte de la salle de téléportation.

Veillez me suivre, s'il vous plaît. J'ai pensé que vous aimeriez visiter les lieux.

* * * * *

Dans le couloir, le lieutenant Valeris observa discrètement le passage du capitaine Kirk et de ses invités. Ils croisèrent deux membres de l'équipage qui se mirent immédiatement au garde-à-vous.

Leur attitude changea dès que les Klingons furent hors de vue. Valeris savait que les deux enseignes se nommaient Burke et Samno.

- Ils se ressemblent tous, dit Burke à son compagnon.

Valeris se demanda comment on pouvait proférer une énormité pareille. A part deux caractéristiques communes - la crête frontale et la couleur noir-bronze de leur peau - les six Klingons ne se ressemblaient pas du tout. En fait, elle aurait pu citer sans effort toutes les particularités qui les distinguaient les uns des autres, à commencer par l'oeil gauche de Chang.

- Et cette odeur, dit Samno, tu n'as pas senti ?

Ses yeux exprimaient une répulsion très semblable à celle que Valeris avait lue plus tôt dans le regard du capitaine.

- Tu sais que seuls les spécimens les plus évolués peuvent parler ?

Burke s'esclaffa. Valeris supposait que Samno accusait les Klingons d'émettre des effluves désagréables. Elle connaissait l'argument, mais n'avait jamais eu l'occasion de le vérifier empiriquement. Apparemment, ses narines vulcaines ne réagissaient pas comme celles des Terriens.

Le commentaire sur les « spécimens les plus évolués » était facile à comprendre. Elle avait souvent entendu les humains se moquer de la stupidité des Klingons. Les Vulcains avaient d'excellentes raisons de trouver cela très amusant - après tout, les humains ne pouvaient guère passer pour les génies de la galaxie - mais ils étaient bien trop polis pour en faire état en public.

Elle comprenait également les raisons de la haine de Burke et de Samno, sans pour autant l'absoudre ou la juger logique.

Ses parents étaient tous deux des diplomates, en poste sur Zorakis, une planète du secteur de Boswellia, proche de la frontière klingonne. Plusieurs mois avant l'intervention des Organiens, la guerre entre la Fédération et l'Empire semblait imminente. Les Vulcains, naturellement, s'étaient juré de tout faire pour l'empêcher.

Les parents de Valeris s'étaient portés volontaires pour essayer d'ouvrir des négociations. Sa mère, T'Paal, une pacifiste convaincue, avait choisi le nom de sa dernière fille en hommage à l'une des héroïnes féminines de l'espèce klingonne - Valeris la Guerrière. Ce nom pouvait également passer pour une variation sur les mots vulcains

« Sérénité » ou « paix intérieure ». En cherchant plus loin, il faisait écho au mot terrien « valeur »

La petite Vulcaine était destinée à devenir une combattante de la paix. Du moins selon ce que lui avaient dit les gens qui connaissaient sa mère avant qu'elle ne meure, et son père avant qu'il ne change.

T'Paal et Sessi, son mari, contactèrent les Klingons au nom de Vulcain, indépendamment de la Fédération, et tentèrent d'établir un dialogue. Leur seule récompense fut un piège qui coûta la vie à T'Paal. La tentative de conciliation avait échoué.

Sessi n'était pas retourné sur Vulcain. Au contraire, il s'était installé sur Zorakis, et avait entrepris de réviser sa philosophie. Il finit par conclure que le grand penseur vulcain Surak avait tort dans ce cas précis, et que les mots « paix » et « klingon » étaient incompatibles. Il publia un ouvrage où il justifiait l'utilisation de la force, en particulier contre l'Empire.

Le livre horrifia les Vulcains. Sa famille le bannit officiellement. Au fil des années, tandis que sa fille grandissait, il devint de plus en plus renfermé, mélancolique, et même légèrement irrationnel. Il n'avait transmis à Valeris que les rudiments de la culture vulcaine. L'essentiel de l'éducation de la jeune fille lui avait été prodigué par les domestiques humains qui prenaient soin de la maison. Sessi semblait se moquer totalement qu'elle ne soit pas initiée aux techniques de contrôle émotionnel. Parfois, il paraissait même avoir à peine conscience de son existence.

Elle avait sept ans, l'âge des pré-fiançailles, lorsqu'une escouade de Klingons attaqua de nouveau la planète. Peut-être ne s'agissait-il d'ailleurs pas de Klingons ? Valeris ne les avait pas vus de ses propres yeux. Tout ce dont elle se souvenait, c'est de la gouvernante, Imea, courant vers la maison en hurlant dans le dialecte local : « Klinzhai ! Klinzhai ! »

L'enfer s'était soudain déchaîné autour d'eux. Les domestiques allèrent chercher Sessi dans son bureau et le traînèrent dans la cave. Imea fut atrocement brûlée mais survécut. Sessi était indemne, mais ne s'en remit jamais.

Ils partirent pour une planète plus sûre, très loin de la frontière. La raison de Sessi avait chaviré, et il devint nécessaire de l'enfermer. Il mourut au bout de quelques jours. Une autopsie révéla qu'il souffrait depuis longtemps d'une tumeur au cerveau.

Sa fille resta avec Imea jusqu'à ce qu'elle soit en âge de retourner seule sur Vulcain pour réclamer son dû : la citoyenneté vulcaine et une éducation complète. C'est à ce moment-là qu'elle avait rencontré Saavik.

Valeris n'était pas fière de ce que son père était devenu. Bien qu'ayant autant de raisons que lui, sinon davantage, de mépriser les Klingons, elle avait grandi en désapprouvant sa philosophie. Les Vulcains, pensait-elle, devaient se consacrer à la logique, et non se complaire dans leurs émotions.

Mais elle partageait l'opinion du capitaine Kirk : les Klingons n'étaient pas dignes de confiance. Ils avaient maintes fois démontré que la violence et la cruauté coulaient dans leurs veines.

Malgré cela, il lui était difficile de contenir le dégoût que lui inspiraient les remarques racistes et stupides des deux enseignes.

Burke et Samno commencèrent à avancer dans sa direction. Ils étaient tellement absorbés par leur conversation qu'ils faillirent la percuter.

Burke sursauta. Samno recula d'un bond.

- Nous plaisantions, lieutenant, bredouilla-t-il en comprenant qu'elle avait tout entendu.

- Vous n'avez rien à faire?

Valeris se demanda si la désapprobation s'entendait dans sa voix. Mais peu importait ! Son devoir la contraignait à travailler avec ces hommes. Elle s'en acquitterait avec logique et efficacité, mais personne ne l'obligeait à les aimer.

- Si, lieutenant, répondit Burke en se figeant au garde-à-vous.

Samno l'imita.

- Alors, à vos postes !

En les regardant partir, Valeris se demanda si toutes les précautions requises avaient été prises pour assurer la sécurité des Klingons... à bord de l'Entreprise.

* * * * *

- Votre laboratoire de recherche est vraiment remarquable, dit Gorkon à Kirk lorsqu'ils en ressortirent.

- Starfleet recense et classe les atmosphères des différentes planètes. Tous les vaisseaux sont équipés de senseurs analytiques.

L'information n'avait rien de secret. Jim était persuadé que les Klingons en savaient long sur les senseurs - et l'armement - de tous les vaisseaux de la Fédération, à l'exception, peut-être, de l'Excelsior.

En dépit de sa colère, Jim découvrit, qu'il commençait à apprécier sincèrement le chancelier. Il était impossible de l'imaginer fermant les yeux sur les massacres de Kudao et de Themis. Il était l'antithèse de tous les Klingons que Kirk avait connus. Sincère, élégant, bien éduqué, doté d'une chaleur charismatique... Même Chekov, qui s'était joint à eux sur l'insistance de Gorkon après une rencontre fortuite dans les couloirs, se détendait peu à peu en l'entendant lancer les plaisanteries en vogue dans la Fédération. Gorkon semblait convaincu que la paix devait être conclue. Ses propos laissaient penser qu'il attendait depuis longtemps l'occasion que venait de lui offrir Praxis.

Était-ce de la comédie ? Après tout, cet homme ce Klingon, rectifia Jim - écoutait les conseils du général Chang.

Gorkon s'arrêta brusquement. Le capitaine se retourna pour le regarder.

- Tout ceci ne doit pas être facile pour vous, capitaine, dit-il comme s'il avait lu les pensées de Kirk.

A la fois embarrassé et furieux, Jim le dévisagea sans rien dire. Faisait-II allusion à la mort de David, ou à l'état de Carol ? Ou voulait-il simplement dire qu'il avait conscience de la haine que l'équipage manifestait aux « invités ». Si oui, la remarque qu'il venait de faire, devant les autres, était pour le moins maladroite.

- Je serais également peu à l'aise, expliqua Gorkon, s'il me fallait vous faire visiter notre vaisseau.

Jim se détendit, et se sentit presque coupable d'avoir prêté de viles motivations au chancelier.

- Aimeriez-vous voir la coupole?

- Absolument, répondit Chang, toujours entre sourire et rictus.

Chekov attira Kirk à l'écart.

- Capitaine, murmura-t-il, vous n'allez pas leur montrer la passerelle!

- Selon toutes les règles de la courtoisie ! lui répondit Kirk entre ses dents.

Il était furieux que Chekov mette en doute un jugement dont... il n'était pas sûr lui-même.

Il se retourna vers les Klingons.

- Chancelier, dit-il avec un geste d'invitation.

Le petit groupe entra dans l'ascenseur. Au moment où la porte se refermait, deux hommes d'équipage passèrent devant eux.

- Bien sûr, mais voudrais-tu boire dans le même verre qu'eux? saisit-il au vol.

* * * * *

Dans le mess des officiers, le dîner se passait sans incident. Spock s'en réjouissait. Malgré la tension qu'il avait sentie à bord au début de la journée, les Klingons et les officiers de l'Enterprise parvenaient à faire bon ménage. Personne n'avait réagi lorsque les invités avaient dédaigné fourchettes et couteaux pour manger avec leurs doigts. Le capitaine lui-même semblait détendu, et débattait des mérites comparés de diverses liqueurs avec Gorkon et Azetbur. Bien qu'il eût trouvé l'idée choquante lorsque Valeris l'avait proposée, le Vulcain devait reconnaître que la bière romulienne remplissait correctement son office. Cependant, le comportement de sa protégée l'étonnait parfois. Il lui faudrait, à l'avenir, se souvenir qu'être né Vulcain et avoir été élevé sur Vulcain étaient deux choses très différentes.

Il regrettait que le service l'empêche d'assister à la soirée. Sa conversation était des plus intéressantes, et son passé lui permettait d'être beaucoup plus à l'aise avec les non-Vulcains que la plupart de ses compatriotes. De plus, elle comprenait la majorité des plaisanteries. Une aptitude que Spock, si sa maîtrise émotionnelle n'avait pas été si complète, lui aurait volontiers enviée.

Enfin, il aurait été intéressant de la présenter aux Klingons, et de noter la manière dont ils réagiraient à son nom.

Gorkon leva sa coupe en cristal remplie du liquide légèrement fumant que les Romuliens fabriquaient depuis des millénaires.

- Mesdames et messieurs, je lève mon verre à la terre inconnue.

Spock le regarda avec étonnement. Il connaissait bien entendu la référence, mais la jugeait plus appropriée à une veillée funèbre qu'à un dîner diplomatique. De quelle mort parlait donc Gorkon ?

- La terre inconnue de l'avenir..., ajouta le Klingon, parfaitement maître de son effet.

- A la terre inconnue, reprirent tous les officiers présents.

Spock leva son verre et y trempa le bout des lèvres. Le chancelier avait insisté pour qu'on lui serve de la bière romulienne afin qu'il puisse trinquer selon les règles. Au fait des coutumes klingonnes, Spock avait accepté ce sacrifice pour le bien des relations intergalactiques. Mais il n'avait jamais bu de bière romulienne, et éprouvait quelque appréhension. Bien que capable d'ingérer de petites quantités d'alcool sans effet négatif, il doutait fortement de pouvoir supporter le breuvage qui fumait sous son nez. Puis il se résigna. Après tout, sa physiologie était comparable à celle des Romuliens...

Le goût de la décoction le fit sursauter. Il déglutit, et constata qu'une simple gorgée suffisait à perturber immédiatement son processus de pensée. Il reposa la coupe et résolut de ne pas boire davantage.

- Hamlet dit-il enfin, acte trois, scène un.

Le visage de Gorkon s'éclaira.

- « *Qui voudrait porter ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si ma crainte de quelque chose après la mort, de cette terre inconnue, d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas ? Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches; ainsi les couleurs natives de la résolution blêmissent sous les pâles reflets de la pensée, ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action.* » Ah, capitaine Spock, vous ne connaîtrez pas Shakespeare tant que vous ne l'aurez pas lu dans, l'édition klingonne originale !

- Je ne comprends pas, dit le Vulcain. Votre citation se réfère clairement à la peur de la mort.

- Mais ne voyez-vous pas qu'elle est également une métaphore sur la peur de l'inconnu ? Mon peuple vit une guerre larvée avec la Fédération depuis près de soixante-dix ans. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il ne connaît que la guerre et les batailles ! Parce que la paix est une chose nouvelle qui l'effraye ! Mais il doit affronter cette peur, et avancer bravement vers ce qui l'attend. L'avenir, capitaine Spock ! Les Klingons doivent trouver un moyen de concilier leur tradition guerrière et le concept de coexistence pacifique avec d'autres cultures. Sinon, ils se détruiront eux-mêmes.

Spock approuva silencieusement. Puis il tourna la tête et vit que Chang

regardait Kirk avec une expression goguenarde. Le capitaine avait presque vidé sa coupe de bière. Tout compte fait, l'idée de Valeris n'était peut-être pas si bonne...

Etre ou ne pas être, déclama Chang, telle est la question qui préoccupe mon peuple, capitaine Kirk. Nous avons besoin d'espace vital.

Spock saisit la référence et espéra qu'elle était involontaire.

- Hitler, Allemagne, 1938, murmura Jim.

Chang leva un sourcil.

- Je vous demande pardon?

Kerla intervint avec un tel empressement que Spock se demanda si Gorkon ne l'avait pas chargé de garder un oeil sur Chang.

- Capitaine Kirk, je croyais que la bière romulienne était interdite dans la Fédération ? dit-il pour changer de sujet.

Jim tressaillit, puis se ressaisit et esquissa un demi-sourire.

- C'est l'un des avantages d'être à mille années-lumière du quartier général...

McCoy rompit le silence désagréable qui suivit.

- A la santé du chancelier Gorkon, l'un des architectes de notre avenir ! dit-il en levant son verre avec un enthousiasme maladroit.

Spock porta le sien à ses lèvres mais ne but pas. La rapidité avec laquelle la bière affectait les humains l'inquiétait sérieusement. Il se demanda si les Klingons l'avaient également remarqué. Puis il nota que Gorkon avait à peine touché à sa coupe.

Il s'était calé dans son fauteuil pour écouter attentivement ce que disaient les humains.

Jusqu'à-là, les officiers de l'Entreprise avaient montré qu'ils savaient se tenir. Le commandeur Scott lui-même, bien qu'il en fût à sa deuxième coupe, faisait de louables efforts.

- Vous savez, dit-il, ce n'est pas la première fois que je trinque avec des Klingons !

Azetbur, sobre et réservée, tourna la tête vers le Vulcain.

- Capitaine Spock, en dépit de tous vos efforts, et de la cordialité qui règne dans ce mess, je sens que les membres de cet équipage acceptent mal notre présence.

Jim lança un regard appuyé à son officier en second, qui comprit immédiatement. Les Klingons avaient entendu la remarque lancée par un enseigne avant que la porte de l'ascenseur ne se ferme. Et ce n'était pas la seule de la journée. Par bonheur, les autres, plus insultantes encore, n'avaient été perceptibles que par l'oreille d'un Vulcain.

- L'équipage est inquiet, madame, répondit Spock. Nous sommes en guerre depuis longtemps. Même le traité des Organiens n'a...

- Une paix imposée avec un couteau sous la gorge, grogna Chang.
- Précisément, intervint Spock. Si les Organiens ne s'étaient pas interposés, la guerre aurait éclaté.

Et peut-être y serions-nous encore.

Uhura, un verre de liqueur à la main, se joignit à la conversation.

- Les médias ont exacerbé nos sentiments vis-à-vis des Klingons en insistant sur le massa... l'affaire de Kudao.

- Exactement comme les nôtres médisent sans cesse de la Fédération, ajouta Azetbur sans se soucier des regards désapprobateurs de Chang et de Kerla.

- Les deux parties doivent surmonter leurs préjugés, dit Uhura. Mais comment y parvenir?

Chekov tendit sa coupe vide au yeoman qui se chargeait du service.

- Peut-être devrions-nous procéder par petits pas, comme celui de ce soir?

- Un ou deux grands pas ne feraient pas de mal non plus, dit McCoy en regardant Azetbur. Spock soupçonna que la bière romulienne n'était pas pour rien dans le réchauffement inattendu de l'atmosphère.

- Comme un traité de paix, par exemple, continua le médecin.

La suggestion fut accueillie par un murmure approuvateur. Seul Gorkon, qui tenait toujours le rôle de l'observateur impartial, et Chang restèrent silencieux.

Le général s'adressa abruptement à Kirk.

- Capitaine Kirk, acceptez-vous vraiment l'idée que Starfleet soit désarmé ? Jim leva les yeux sans répondre.

- Je crois, dit Spock, que le capitaine a toujours considéré que la vocation de Starfleet était pacifique.

Le regard toujours rivé sur Chang, Jim se décida à répondre.

- Ce n'est pas moi qui contredirais M. Spock. Starfleet a toujours été...

- Allons, Kirk ! Inutile de tergiverser. Ce dîner n'est pas une rencontre officielle. Avouez-le, nous sommes tous des guerriers !

Spock regarda Gorkon. Il ne manifestait aucune intention de rectifier les propos de son conseiller, mais attendait la réponse de Jim avec une intense curiosité. Peut-être pensait-il également que Starfleet était avant tout une organisation militaire.

- Nous n'avons jamais essayé de... commença agressivement Scott.

Spock tenta d'injecter un peu de logique dans la conversation.

- Général Chang, je me suis engagé dans Starfleet parce que je savais qu'il s'agissait d'une organisation d'exploration et de recherche. Pour quelqu'un que les sciences intéressent...

- Les sciences ? l'interrompit Chang. Elles ont surtout servi à la construction de vos torpilles à photons!

Spock continua du même ton patient, sans accorder d'attention aux murmures d'indignation des Terriens.

– Il est vrai que les vaisseaux de la Fédération sont armés. Mais ils utilisent la force uniquement pour se défendre.

– Ou pour protéger, les planètes de la Fédération de gens comme...

– Il suffit, monsieur Scott, dit sèchement Spock.

Kerla se tourna vers l'ingénieur.

– Vous pensez que votre prétendue démocratie vous donne le droit d'imposer vos vues à d'autres cultures, par la force si nécessaire.

- C'est faux! cria McCoy.

Chekov se pencha au-dessus de la table.

- Nous n'imposons pas la démocratie aux autres.

Nous pensons que chaque planète doit être souveraine, et que les droits de l'homme sont inaliénables !

Azetbur éclata d'un rire plus méprisant qu'amusé.

– L'homme, encore et toujours ! Si vous pouviez vous entendre ! Les droits de l'homme L'appellation elle-même est raciste. La Fédération serait-elle un club exclusivement réservé aux homosapiens ?

Spock leva un sourcil.

– Nos aimables hôtes exceptés, bien sûr, dit Chang avec un sourire sournois.

- Eh bien, reconnut Uhura, je suppose que personne n'est parfait.

- Ne les laissez pas mettre leurs mots dans votre bouche! explosa Scott. Je n'ai pas passé trente ans dans la salle des machines pour m'entendre accuser de diplomatie par le feu !

- En tout cas, dit Kerla, nous savons où cela nous mène : à l'anéantissement de notre culture ! Les Klingons vont devenir le prolétariat de la Fédération. Ils seront obligés de s'acquitter des tâches les plus ingrates pour des salaires de misère...

- C'est une réalité économique, protesta Chekov, pas du racisme!

Uhura fit un geste rageur.

- Admettez que le résultat est exactement le même, Pavel!

- Ne soyez pas naïve, Nyota! s'exclama McCoy.

Elle lui lança un regard glacial.

- Veuillez éviter de me sermonner, docteur!

Spock adressa un SOS visuel au capitaine. Mais Jim, les yeux dans le vague, ne broncha pas.

- Nous sommes des explorateurs, pas des diplomates T dit Chekov au général Chang

McCoy lui donna un coup d'épaule.

- Allons, Chekov ! Starfleet a ravagé un nombre incroyable de phénomènes

naturels au nom de l'exploration.

-Nous suivions les ordres ! objecta Scott. Chekov secoua la tête d'un air dégoûté.

- Depuis quand est-ce une excuse ? Les diplomates doivent se charger de...

- Bravo ! Le coupa Scott. Laissons les politiciens se débrouiller et nous transformer en agneaux sans défense.

Un raclement de gorge interrompit la conversation. Spock vit qu'il provenait de Gorkon. Son expression s'était assombrie. Les autres Klingons, eux, ne réussissaient pas à cacher leur amusement.

- Bien, dit le chancelier, je vois que nous avons encore du chemin à faire.

Il se leva. Tous les autres l'imitèrent. Spock commença à marcher d'un pas raide. Le lamentable comportement de ses collègues le rendait un peu... honteux. Mais ce sentiment était plus facile à maîtriser que l'impression de vide et d'échec qui emplissait son esprit. La colère et l'amertume qu'il découvrait chez les Terriens depuis quelques jours dépassaient tout ce qu'il avait craint. Qu'elles fussent si vivaces chez ses seuls amis le navrait. Eu égard au meurtre de David et à l'état de Carol Marcus, la position du capitaine pouvait se comprendre. Mais les autres faisaient montre. Était-ce d'une hostilité vraiment surprenante.

Était-ce Kudao? Le battage médiatique? Les humains se laissaient-ils si facilement influencer?

L'opinion de Valeris sur la bière romulienne s'était révélée partiellement juste. Elle avait effectivement contribué à détendre l'atmosphère au début du repas. Mais elle avait aussi fait fondre le vernis de civilisation, et mis à nu la haine qu'il dissimulait. Spock se demanda s'il ne surestimait pas depuis toujours les capacités de rationalité et de tolérance des Terriens.

Si Gorkon était en train de penser la même chose, les chances de paix de la galaxie ne pesaient plus très lourd.

Dans la salle de téléportation, Jim attendait que les Klingons prennent congé. Il se sentait vaguement honteux, et savait que cela serait encore pire lorsque les effets de l'alcool se dissiperaient. Pour l'instant, cependant il s'abandonnait au délicieux vertige de l'ivresse. Ses pieds lui semblaient déconnectés de ses jambes, et il avait dû se concentrer pour ne pas vaciller dans le couloir. Ses officiers ne semblaient pas en meilleur état. McCoy marchait en zigzag, le visage de Scott était dangereusement rose. Le maintien glacial d'Uhura indiquait qu'elle tempêtait toujours contre le docteur, et n'éprouvait que du mépris pour les autres. Quant à Chekov, il tentait de dissimuler sa colère sous une expression de politesse un peu naïve. *Et j'ai bien peur, pensa Jim, que mon propre visage n'ait pas l'air plus naturel !*

Grâce au ciel, Spock ne les avait pas mis dans l'embarras ce soir. Mais l'inverse n'était certainement pas vrai. Jim plaignit sincèrement le Vulcain.

Essayer d'établir un dialogue diplomatique au milieu d'une bande d'ivrognes n'était certainement pas une sinécure.

Mais il serait bien temps de s'excuser auprès de lui demain... *Et auprès des Klingons*, ajouta mentalement Jim, *du moins s'ils veulent encore avoir affaire à la Fédération après notre prestation !*

Pour l'instant, la bière avait libéré la haine de Jim au-delà de tout contrôle. Il ne cessait de penser à Carol, à ses cheveux sur l'oreiller, à sa respiration rythmée par les impulsions du respirateur.

Afficher une certaine civilité était décidément le plus qu'il pouvait faire!

Gorkon prit la parole. Jim chassa ses pensées et essaya de comprendre ce qu'il disait.

- Merci beaucoup, capitaine Kirk. Cette soirée fut des plus... édifiantes.

- Nous renouvelerons l'expérience très vite, répondit le capitaine dans un éclair de lucidité.

Gorkon le regarda avec une intensité qui le mit mal à l'aise.

- Vous ne me faites pas confiance.

Kirk évita de croiser son regard.

- Je ne vous en veux pas. Vous me voyez un peu comme un... quel est le mot exact? Un stéréotype, n'est-ce pas? S'il doit y avoir un nouveau monde, les gens âgés comme nous aurons du mal à y vivre.

Jim sentit le rouge de la colère lui monter au front. *Les gens âgés comme nous...*

- Capitaine Spock, dit le chancelier en inclinant la tête.

- Chancelier...

Le Vulcain se tourna vers Azetbur.

- J'ai été ravi de vous rencontrer, madame.

Azetbur s'inclina et alla prendre place près de son père.

- Général Chang... dit brusquement Jim à la surprise générale. Ce fut un plaisir.

Chang se campa devant lui, une nouvelle fois trop près, comme s'il tentait de le contraindre à reculer.

Tarass Boulba défiait une nouvelle fois l'ennemi.

- Se séparer est une si douce souffrance! Mais, capitaine, n'avons-nous pas entendu sonner les carillons de minuit? -

Jim serra les poings. Son plus grand désir était d'assommer l'exécrable général. Mais il surprit les regards inquiets de Spock et de Gorkon, et son geste se transforma en un impeccable salut klingon.

Chang monta sur le plot de téléportation sans chercher à cacher son amusement. Il sortit son communicateur, dit quelques mots, et inclina la tête à l'attention de Jim.

- Energie, dit Kirk sur un ton qui trahissait son soulagement.

Les six Klingons disparurent dans le rayon du téléporteur.

- Merci mon Dieu ! soupira Scott en se laissant presque tomber contre la console.

- Avez-vous vu leur façon de manger? dit Chekov. Ils ont des manières déplorables.

- Je doute que notre conduite soit inscrite un jour dans les annales de la diplomatie, lui rétorqua Spock.

Personne ne l'avait jamais entendu parler d'un ton aussi glacial.

Jim se passa une main sur le front pour tenter d'enrayer la migraine qui le menaçait. Il s'excuserait, et accepterait de faire presque n'importe quoi pour rattraper cette bévue, mais demain ! Pour l'instant, une bonne nuit de sommeil s'imposait.

- Je vais aller cuver dans mon lit, dit-il. Si vous pensez à un autre moyen de finir cette soirée, faites-le-moi savoir.

Il partit en vacillant vers ses quartiers, bercé par l'illusion que les ennuis, pour ce soir, étaient terminés.

CHAPITRE QUATRE

Sous l'oeil vigilant de son garde du corps, Azetbur hésitait devant la porte de la cabine de son père.

Bien qu'il fût midi sur le Kronos Un, la bière romulienne avait eu raison d'elle, et elle s'était rendue immédiatement dans sa cabine pour s'allonger jusqu'à ce que sa tête ne tourne plus. Elle s'était réveillée quelques minutes plus tard, le coeur battant, victime du cauchemar qui perturbait son sommeil depuis qu'elle se trouvait sur le vaisseau. Sans réfléchir, elle s'était précipitée vers la cabine de son père, suivie comme son ombre par le soldat qui montait la garde devant sa cabine.

Son index s'approcha de la sonnette. Elle ignorait pourquoi elle était venue, sinon pour s'assurer de ses propres yeux que son père vivait toujours. La nuit précédant leur départ pour la Terre, Azetbur avait vu la mort de Gorkon en rêve.

A présent, sous l'influence de l'alcool, elle courait vers son père comme une fillette effrayée par un cauchemar.

Un tel comportement était indigne d'un membre du Conseil. Azetbur se sentit honteuse.

Elle pressa quand même la sonnette, et éprouva un énorme soulagement lorsque la porte s'ouvrit. Gorkon avait retiré son costume de cuir et portait une simple tunique.

Avant d'entrer, Azetbur fit signe à son garde de l'attendre dehors. Lorsque la porte se referma, elle regarda le chancelier d'un air sévère.

- Père, où sont vos gardes du corps ?

La manière dont il négligeait sa sécurité était une source perpétuelle de querelle. Pourtant, il faisait des efforts extravagants pour assurer celle de sa fille. Mais la sienne ne l'intéressait pas !

Il regarda autour de lui en feignant d'être surpris par l'absence de ses sardes personnels. Puis il se passa lentement la main dans la barbe. L'écran de son bureau était allumé. Azetbur supposa qu'il était en train de consulter ses archives pour préparer la prochaine réunion avec ses conseillers.

- Ils sont partis, les bougres... dit-il enfin.

Puis il sourit.

- La bière les rendait inutiles. Je suppose qu'ils dorment dans leurs

quartiers, ou sont à la recherche d'une autre occupation digne de guerriers. Vois-tu, je fais davantage confiance aux dispositifs de sécurité qu'aux hommes. Mais viens donc t'asseoir... Es-tu venue en tant que membre du Conseil, ou en tant que fille?

- Les deux, répondit Azetbur.

Elle resta debout, et Gorkon se rassit dans son fauteuil pour l'étudier tout à loisir.

- Père... J'ai des soucis...

Elle s'interrompit, consciente d'être là pour y trouver du réconfort, mais sans avoir rien de rationnel à dire.

Gorkon l'encouragea du regard. Elle vit qu'il était prêt à l'écouter avec sa disponibilité coutumière.

- C'est votre sécurité... Jusqu'à ce soir, je n'avais pas idée de la haine qui nous attendait.

Il soupira.

- J'en suis moi-même... perturbé. Non parce qu'elle existe, nous savons tous que nos deux peuples ont accumulé bien des motifs de haine en soixante-dix ans, mais parce qu'elle était tellement déclarée. Sans doute est-ce à cause de Kudao...

- Kirk ! s'exclama Azetbur. Cet homme nous hait. Je ne lui fais pas confiance, père. Il ne faut plus vous rendre à bord de son vaisseau.

- Kirk n'est pas dangereux, Zeta. Sa haine est justifiée. Son fils est mort à cause du commandeur Kruge. Mais je le crois assez intelligent pour...

- Si son fils a été tué, rétorqua-t-elle avec une véhémence qui les surprit tous les deux, pourquoi ne chercherait-il pas à se venger?

- Il n'est pas un guerrier klingon. Il n'a pas juré de tirer vengeance de ses ennemis.

- Je ne lui fais pas confiance, répéta Azetbur. Père, j'ai peur pour votre vie, et je n'en dors plus.

Gorkon regarda dans le vide pendant un moment. Azetbur savait qu'il était en train de choisir ses mots précautionneusement pour ne pas l'alarmer.

- Peut-être était-il temps que nous ayons cette discussion, dit-il finalement. Je ne crois pas que Kirk me veuille du mal. Il éprouve du ressentiment à notre égard. Il pense avoir trop souffert à cause de nous. Et je suspecte qu'il ait raison.

Il sourit faiblement.

- Et toi aussi, ma fille ! Nous savons tous les deux que mes chances de survivre au-delà de la conférence de paix sont minuscules.

Azetbur le regarda avec effroi. Mais la fierté la contraignit à ravalier ses larmes.

- Assieds-toi, dit Gorkon.

Ce n'était plus une invitation, mais un ordre.

Elle obéit et s'assit en face de lui.

Le regard du chancelier s'adoucit l'espace d'un instant, puis redevint dur.

- Si je meurs, tu devras me succéder.

- Vous ne mourrez pas...

- Ecoute-moi !

Le ton inhabituellement violent de sa voix la força au silence.

Il recommença à parler calmement.

- J'ai eu de la chance, Zeta, que les guerriers me permettent d'aller si loin.

N'avoir pas été assassiné avant d'avoir pu convaincre le Conseil de la nécessité d'un traité de paix est un vrai miracle ! Je pense que tu l'as déjà compris. Nos mesures de sécurité sont extrêmement sérieuses. Mais, à présent, l'ennemi n'est plus seulement à l'intérieur de l'Empire. Nous devons redouter des factions guerrières infiltrées dans l'Empire Romulien et dans le gouvernement de la Fédération. Mon enfant, pardonne-moi d'être si direct. Mais n'est-il pas raisonnable de préparer ma succession ? Ou préfères-tu laisser l'Empire entre les mains des militaires ?

- Il semble en effet raisonnable de se préparer à une telle situation, reconnut-elle à contre cœur. chancelier, que suggérez-vous ?

- Tu dois prendre ma place, répéta-t-il. Zeta, je n'ai confiance en personne d'autre. Korrd pourrait peut-être continuer mon oeuvre, mais il est trop vieux et malade.

- Le général Kerla... commença-t-elle.

- Kerla a le sang trop chaud, et il est trop influençable. Au fond du cœur, il reste un guerrier.

Encore aujourd'hui, j'ignore à qui il est vraiment fidèle. Et Chang est trop rusé pour être honnête.

Non, mon enfant, tu es la seule !

- Une femme chancelier, père ? dit-elle avec un sourire triste.

- J'ai le droit de nommer mon successeur. Nos lois n'interdisent pas que ce soit une femme.

- Les coutumes klingonnes supposent que...

- Les coutumes des guerriers, Zeta, pas celles de tous les Klingons ! Tu devras apprendre à faire la distinction. Le chancelier n'est pas nommé par l'armée. Même si les militaires te rejettent, le peuple t'acceptera.

- Et si l'on vous assassine, pourquoi m'épargnerait-on ?

- J'ai passé certains accords avec les membres du Conseil. Ils ont juré de te protéger et de confirmer ta nomination.

- Tous ? répéta Azetbur, subitement inquiète. Vous avez parlé de cela avec chacun d'eux ?

- Oui.

Elle se leva.

- Père, vous ne mourrez pas.

- Bien sûr que non, dit-il en se penchant vers elle. Mais promets quand même de m'obéir.

Elle éprouva brusquement la fureur irrationnelle d'une enfant rejetée. Elle était venue chercher du réconfort, et il n'avait rien trouvé de mieux que de lui parler de sa mort.

- Promets !

- Vous ne mourrez pas, répéta-t-elle, du moins tant que vous empêcherez vos gardes de se saouler.

Elle partit à la hâte, sans le regarder. Elle savait que la seule vue de son visage lui briserait le cœur.

* * * * *

Kirk parvint à ses quartiers sans trop de difficultés. L'effet euphorisant de la bière romulienne était à présent tout à fait oublié. Il ne lui restait plus qu'une douleur sourde dans la tête, et l'impression d'avoir les jambes aussi lourdes que s'il avait couru trois marathons de suite. Il s'assit sur sa couchette et se frotta les yeux. Il était exactement une heure du matin.

Il fut tenté d'appeler une nouvelle fois l'hôpital de la base 23. Mais il avait déjà eu Kwan-mei plus tôt dans l'après-midi : Carol était toujours dans le coma. Kwan avait promis de contacter l'Entreprise si quelque chose se passait.

En attendant, il n'avait rien de mieux à faire que patienter, et trouver quelque chose, n'importe quoi, pour ne plus penser à Carol.

Journal de bord du capitaine, dicta-t-il. Date stellaire 9523.8. Nous avons reçu le chancelier Gorkon et son entourage à bord de l'Entreprise.

Mais nous aurions dû réviser nos manuels de savoir-vivre avant. Note à l'attention des cuisiniers : la bière romulienne ne doit plus être servie lors de réceptions diplomatiques.

Il soupira et s'allongea sur sa couchette. D'une certaine façon, il était confus que lui et ses officiers se soient comportés aussi piteusement devant les Klingons. Mais d'un point de vue plus philosophique, il était ravi que les choses se soient passées ainsi. Les négociations n'en seraient certes pas facilitées, mais il était indispensable de jouer cartes sur table. Si Gorkon était l'homme d'État avisé qu'il semblait être, il ne se laisserait pas détourner de son but pas une soirée déplaisante.

Kirk bâilla, puis termina de dicter son journal : *Mais la bière, en réalité, n'y était pour rien. Nous avons seulement besoin d'un prétexte pour dire tout ce qui*

nous pesait sur le coeur...

Sa voix mourut doucement. Pendant un long moment, il navigua entre rêve et réalité, entre sommeil et veille.

Puis l'intercom sonna.

- Capitaine Kirk, pourriez-vous venir me rejoindre sur la passerelle?
Immédiatement!

L'inquiétude que trahissait le ton de Spock chassa d'un seul coup et le sommeil et les derniers effets de l'alcool!

* * * * *

Une demi-heure avant que Kirk ne reçoive cet appel, Azetbur se trouvait dans ses quartiers, et quelqu'un sonna à sa porte. C'était le général Kerla.

Il la salua formellement.

- Conseiller Azetbur, j'aimerais m'entretenir avec vous d'un sujet très urgent. Azetbur signifia au garde que tout allait bien, puis invita Kerla à entrer. Dès que la porte fut refermée, il se précipita vers elle.

Elle le repoussa fermement. Dans la lumière tamisée de la cabine, les yeux de Kerla brillaient d'une étrange lueur. Son haleine empestait l'alcool.

- Vous êtes toujours ivre, dit Azetbur sur un ton méprisant.

Il hésita un instant, partagé entre l'étonnement et la fureur. H était ivre et elle le savait. Cependant, les effets de la bière commençaient à se dissiper, et il contrôlait probablement mieux ses réactions qu'au cours du dîner à bord de l'Entreprise.

- Qu'ai-je fait de mal? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec son père l'avait laissée à bout de nerfs. Elle tenta de se ressaisir. Après tout, Kerla n'était pas responsable.

- Rien. Mais vous deviez être en chemin vers les quartiers du chancelier, conseiller. Pourquoi...

Il lui prit brusquement la main et la porta à ses lèvres.

- Azetbur. Zeta... Il fallait que je vous voie. Je ne pouvais pas attendre plus longtemps. Prêtons serment sur l'instant.

Le regard d'Azetbur se fit plus dur. Ils avaient parlé de ce sujet des dizaines de fois. Mais sa réponse ne variait pas, davantage par fidélité à son père qu'à cause d'un manque d'amour pour Kerla. Le général était enthousiaste, fort, et plus enclin à la passion qu'à la méditation. Il incarnait l'exact contraire de ce qu'Azetbur avait été élevée pour admirer. Pourtant, elle le trouvait indéniablement attirant. Lorsque ses soucis lui en laissaient le temps, elle se rendait compte qu'elle le désirait également.

Mais sa proposition, à la lumière de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec

Gorkon, lui paraissait presque insultante. Comment pouvait-elle penser à son avenir alors que son père était en danger de mort?

Elle retira vivement sa main.

- Ne me rejetez pas une nouvelle fois, dit-il. Je ne pourrai pas attendre jusqu'à la fin de la conférence.

- Il le faudra pourtant, affirma-t-elle sur un ton qui coupait court à toute discussion.

Puis elle s'écarta de lui, alla jusqu'à la porte, et lui fit comprendre qu'il devait se retirer.

Kerla, le souffle court, le regard incrédule, continua à la regarder. Azetbur s'attendait à ce qu'il laisse exploser sa colère. Mais il se contint, et persista à la dévisager avec une intensité qui lui rappela celle de son père. Puis il baissa les yeux et se dirigea vers la porte.

Arrivé devant elle, il s'arrêta et lui parla avec une douceur qu'elle ne lui avait jamais connue.

- Votre colère n'est pas dirigée contre moi. Quelque chose vous trouble.

Ils se regardèrent en silence pendant un long moment.

- J'ai parlé à mon père... Nous avons évoqué l'avenir... J'ai peur pour sa vie, Kerla!

- Le chancelier est parfaitement protégé. Si ce n'était pas le cas, il serait déjà mort.

- Avez-vous senti la haine de ces Terriens ? Beaucoup trop de gens souhaitent que la conférence n'ait pas lieu. Pour cela, tuer mon père est...

Aussi longtemps que je vivrai, je protégerai son existence et la vôtre au péril de la mienne, Zeta.

Il lui reprit la main, cette fois avec tendresse, et l'attira vers lui. Elle s'abandonna contre sa poitrine, et se laissa rassurer par les battements puissants de son cœur.

* * * * *

Spock regardait l'image du Kronos Un sur l'écran principal. Son esprit n'était plus occupé par la situation diplomatique délicate susceptible de résulter de la catastrophique rencontre entre les Klingons et les officiers de l'Entreprise.

Pour l'instant, il se passait des choses bien plus inquiétantes!

Le Vulcain étudia les relevés des senseurs de la station scientifique. Il en était à sa sixième vérification lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit.

- Capitaine.

Jim jeta un coup d'oeil à l'écran.

- Qu'y a-t-il?

Valeris libéra le fauteuil et alla prendre place à côté de Chekov. Mais le capitaine resta debout, le regard rivé sur son officier en second.

- Je trouve cela très étrange.., répondit enfin Spock.

Quelque chose lui disait qu'une catastrophe se préparait. il se méfiait des intuitions par principe, mais une sorte d'instinct lui soufflait que celle-ci méritait d'être prise au sérieux.

- Spock, je suis vraiment fatigué, dit Jim sur un ton légèrement exaspéré.

- Nous enregistrons une énorme quantité de radiations neutroniques, capitaine...

Au grand soulagement de Spock, Kirk comprit immédiatement ce que cela signifiait, et il sembla instantanément guéri des effets de la bière romulienne.

- Où ? demanda-t-il en regardant de nouveau le Kronos.

- Curieusement, il apparaît que le phénomène ait l'Enterprise pour source...

Le fait le troublait beaucoup plus que si les radiations avaient eu le Kronos pour origine. Une augmentation brutale des radiations neutroniques à bord de l'Enterprise ne pouvait avoir que deux explications une fissure dans le réacteur matière/antimatière, ou la mise à feu imminente des torpilles à photons.

Soit, dans le cas présent, deux catastrophes potentielles!

- De l'Enterprise? répéta Jim.

Spock hocha la tête.

- J'ai appelé la salle des machines. Tout est normal. Aucune perte d'étanchéité au niveau du réacteur.

Kirk s'approcha du poste de pilotage.

- Lieutenant, avez-vous une idée de la raison de ce flux de radiation?

- Monsieur ? répondit-elle sans cacher son étonnement.

- Chekov, quelque chose d'inhabituel?

- Rien, sinon que j'ai mal aux cheveux...

- Vous n'êtes pas le seul.., lui souffla Jim.

Une torpille à photons jaillit brusquement du coin inférieur de l'écran et percuta le Kronos dans une gerbe de lumière.

- Que se... commença Jim en levant une main pour se protéger les yeux.

- Nous venons de tirer sur le vaisseau du chancelier, dit le Vulcain.

- Uhura, vérification immédiate! Chekov, essayez de savoir qui a fait ça!

- Salle des torpilles, Chekov à l'inter!

- Coup au but, dit Valeris.

- Confirmé, capitaine, ajouta Uhura.

Une seconde torpille apparut en bas de l'écran.

- Qui est en train de faire ça? cria Jim au moment où l'explosion de la torpille entourait le croiseur klingon d'une lumière aveuglante.

- La coque du Kronos est endommagée, dit Spock. Ils n'ont plus de gravité,

et leurs systèmes vitaux ne vont pas résister longtemps.

Il se redressa.

- Jim, ils n'ont même pas eu le temps de lever leurs boucliers.

* * * * *

Quelques minutes plus tôt, à bord du Kronos, le chancelier Gorkon, entouré par ses gardes du corps et ses conseillers, se trouvait au cœur d'une discussion à côté de laquelle les imprécations des humains, au cours du repas, eussent passé pour de courtoises plaisanteries..

Gorkon n'était pas troublé par le refus d'Azetbur. Elle n'avait pas promis de lui succéder, mais il la connaissait assez pour savoir qu'elle ne trahirait pas sa confiance. Si la situation se présentait, elle saurait y faire face.

Le chancelier se contentait d'écouter en silence. Cette stratégie lui avait enseigné bien des choses au cours des années. Les trois hommes qui s'affrontaient - les généraux Korrd, Kerla et Kramég - avaient la précieuse particularité de n'être jamais d'accord. Ainsi, Gorkon avait la certitude d'entendre trois points de vue diamétralement opposés sur chaque sujet.

Chang, en dépit de son efficacité, s'avérait un conseiller beaucoup moins utile. En fait, il était bien trop retors pour exprimer une opinion avant d'avoir senti d'où venait le vent. Par conséquent, Gorkon avait pris l'habitude de l'exclure de ces réunions. Quant à Azetbur, absente elle aussi, elle était bien trop loyale à son père pour s'opposer à ses avis.

Pour finir, Gorkon se méfiait suffisamment de Chang pour être ravi qu'il n'en sache pas trop.

Kerla, qui venait à peine d'arriver, était déjà dressé sur ses ergots comme un coq de combat.

- Comment pouvons-nous garder la tête haute après la manière dont les humains nous ont insultés ? Chancelier, n'avez-vous pas entendu les abominations que Kirk a laissé dire à ses subordonnés ? N'avez-vous pas entendu la remarque d'un enseigne, alors que nous entrions dans l'ascenseur ? Ils nous méprisent ! J'ai entendu leurs plaisanteries, mais ne vous ferai pas l'affront de les répéter ici ! Ils nous comparent à des singes, ces animaux stupides dont ils descendent ! Ils nous prennent pour des bêtes dépourvues de sentiment et d'intelligence.

- Asseyez-vous, tonna le général Korrd.

Gorkon le regarda en souriant intérieurement. Korrd était vieux, obèse et malade. Mais il n'avait rien perdu de sa stature intellectuelle. Plus étonnant encore pour un homme comme lui, acteur de tant de batailles, il se révélait capable de réfléchir en dépassant les limites de sa propre culture.

Peut-être, pensa le chancelier, était-ce justement parce qu'il avait vu

mourir tant de guerriers, y compris ses propres enfants, que le vieux général se battait à présent pour la paix ?

Kerla s'assit lentement. Il ne redoutait pas Korrd, mais refusait de manquer de respect à un aîné aussi glorieux.

- Mais Kerla a raison, général, dit Krameg.

Beaucoup plus jeune que Korrd, mais plus vieux et calme que Kerla, Krameg adoptait généralement des positions intermédiaires.

- Comment pouvons-nous parler de paix avec la Fédération quand les humains nous détestent ?

- Pas tous les humains, rectifia Korrd. Et la Fédération ne se limite pas à la Terre.

- Peut-être. Mais c'est elle qui en est le moteur. Si les humains ne jouent pas le jeu honnêtement, tout est perdu.

- Vous oubliez les Vulcains, lui rappela Korrd. Mais allons plus loin : notre vocabulaire ne compte-t-il pas des centaines de noms insultants pour les humains ? Les haïssons-nous moins qu'ils ne nous haïssent ? Est-il faux que nous les méprisons pour leurs faiblesses autant qu'ils nous méprisent pour nos forces ?

Il marqua une courte pause.

- Essayez de comprendre : ils détestent la guerre, et ne voient aucune gloire à mourir au combat. Par conséquent, ils ne se battent que lorsqu'ils doivent se défendre. Les Vulcains, eux, vont jusqu'à refuser de prendre les armes lorsqu'ils sont menacés. Pour la Fédération, les gens que nous avons tués sont des victimes, et nous des meurtriers !

- Mais ils nous traitent de menteurs ! cria Kerla, incapable de se contenir davantage. Leurs médias accusent notre gouvernement d'avoir organisé l'attaque de Kudao. A présent, ils refusent de croire que les pirates ont agi sans l'assentiment du Conseil. Chancelier, je me dois de dire ce que je pense.

Korrd regarda Gorkon avec une expression qui signifiait quelque chose comme : « Et que se croit-il en train de faire ? » Le chancelier comprit le message mais ne réagit pas.

- Je vous en supplie, continua Kerla. Oublier cette idée de traité de paix ! Nous devons nous rapprocher des Romuliens. Ensemble, nous pourrions mettre la Fédération à genoux.

- Les Romuliens ne disposent pas du quart des ressources de la Fédération, dit Korrd. Arrêtez de penser avec vos tripes, Kerla. Même alliés aux Romuliens, nous serions incapables de vaincre la Fédération. De plus, ils ne nous aiment pas beaucoup plus que les humains...

- Ils comprennent au moins ce qu'est l'honneur d'un guerrier, lui rétorqua Kerla. Certains d'entre nous semblent l'avoir oublié.

Le vieux Korrd le regarda intensément, puis haussa les épaules pour signifier ce qu'il pensait de l'insulte implicite.

Kerla se leva de nouveau et s'adressa à Gorkon;

- Chancelier, je suis persuadé qu'une alliance avec l'Empire Romulien nous permettra de vaincre la Fédération, puis de nous approprier ses richesses. Il est encore temps d'agir!

- Je vois, répondit Gorkon. Dites-moi, avez-vous parlé de cela avec le général Chang?

Kerla serra les poings.

- Je ne suis la marionnette de personne ! Il se mit au garde-à-vous.

- Avec votre permission...

Gorkon lui fit signe de disposer.

Kerla sortit à grandes enjambées.

Gorkon soupira lorsque la porte se referma derrière lui. Il avait confiance en Kerla, comme en tous ses autres conseillers, mais jusqu'à un certain point seulement. Le jeune général était un homme loyal, mais il pouvait se laisser persuader de trahir Gorkon si quelqu'un le convainquait que le salut de l'Empire était en jeu. Le chancelier était parfaitement conscient du mécontentement grandissant des chefs militaires. Plus le traité approchait, et plus la menace d'un putsch se précisait. C'était pour cela qu'il avait accru les mesures de sécurité le concernant et, surtout, relatives à Azetbur. Pourtant, il savait que ce n'était qu'une illusion. Un chef d'état qui ignore qu'il peut être aussi bien assassiné par son plus fidèle garde du corps que par un ennemi n'est rien d'autre qu'un imbécile !

Il se tourna pour chercher le regard de Korrd. Le vieux soldat laissa échapper un soupir qui semblait dire : « Ah, la jeunesse.. »

Krameg secoua la tête.

- Kerla est complètement fou.

- Il est encore jeune, dit Korrd comme pour l'excuser. Il pense que l'honneur d'un guerrier consiste à choisir entre le noir et le blanc. Je voyais le monde à travers le même filtre romantique, jadis.

- Kerla n'est pas seul, intervint Gorkon. D'autres pensent comme lui... Et leur pouvoir est immense...

Il n'en dit pas davantage, et ne mentionna pas les noms de ceux qu'il soupçonnait de comploter contre lui. Parler de ces choses en présence de Korrd et de Krameg ne lui posait aucun problème. Mais il doutait de la loyauté des gardes. L'un d'entre eux, au moins, était vraisemblablement un espion.

Korrd le regarda avec complicité. Il comprenait. Puis il ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Gorkon n'entendit jamais ses paroles. la pièce parut se mettre à tourner autour d'elle-même, les murs devinrent le sol. Gorkon fut emprisonnés dans un tourbillon où volaient des bras, des. jambes, des meubles.

La lumière crue de l'alerte rouge illumina la salle.

Le chancelier fut violemment projeté contre la paroi de la pièce. L'espace d'un instant, le vaisseau menaça de chavirer, puis se stabilisa avec un formidable craquement d'acier. Gorkon retomba à moitié sur le sol métallique et à moitié sur le pauvre général Korrd.

Il comprit ce qui s'était passé avant même que le vieux soldat n'ait parlé.

- On nous attaque ! hurla Korrd.

La deuxième torpille percuta le vaisseau à cet instant.

Le chancelier perdit de nouveau contact avec le sol. Mais, cette fois, au lieu d'aller cogner contre le mur, il resta suspendu dans les airs. Les gardes, les conseillers et les meubles flottaient tout autour de lui. Certains des gardes essayaient de rattraper leurs armes, qui virevoltaient autour d'eux.

- Générateur de gravité! cria quelqu'un derrière lui.

Maudit soit l'Entreprise ! hurla Krameg.

- Non, ce n'est pas l'Entreprise.., murmura Gorkon.

Il connaissait Spock et lui faisait davantage confiance qu'à la plupart des Klingons. D'instinct, il avait apprécié le capitaine Kirk. Cet humain avait de solides raisons de haïr mais, en dépit des absurdités proférées par Kerla, il comprenait ce qu'était l'honneur d'un guerrier. Nul doute qu'il savait accomplir son devoir en oubliant ses sentiments personnels.

Non, James Kirk n'était pas derrière cette félonie.

Des cris et le sifflement aigu de tirs de fuseurs se firent entendre derrière la porte de la salle de réunion.

Azetbur, pensa Gorkon avec angoisse. S'ils essayent de me tuer, ils attenteront aussi à sa vie. Je dois l'avertir...

Il tenta inutilement de se déplacer vers la porte. Ses conseillers et ses gardes, comprenant ce qui allait se passer, essayèrent d'approcher pour le protéger.

Le sifflement des fuseurs se faisait de plus en plus proche.

Gorkon battait désespérément l'air de ses bras pour atteindre l'intercom placé près de la porte. Même s'il ne pouvait pas sauver sa fille, il désirait plus que tout entendre une dernière fois sa voix..

Un cri horrible retentit. La porte s'ouvrit et un corps suivi d'une traînée de sang fut propulsé dans la salle. Un bras coupé, encore sanglant, se mit à voler sinistrement dans la pièce. Dans le tourbillon, il venait parfois percuter le corps de son ancien propriétaire avec un bruit mat.

Deux hommes en uniforme de Starfleet, bottes. Antigraivtiques aux pieds, firent irruption dans la salle. Ils levèrent leurs fuseurs, prêts à tirer.

A l'autre bout de la pièce, deux gardes avaient réussi à récupérer leurs armes et tentaient maladroitement de mettre les assaillants en joue.

Krameg avait réussi à atteindre l'intercom.

- Des officiers de l'Entreprise, essayent d'assassiner le chancelier. Je répète

: l'Entreprise, Kirk!

Non, voulut crier Gorkon. Pas l'Entreprise. Pas Kirk ! Quelqu'un d'autre est responsable!

Les hommes en uniforme de Starfleet ouvrirent le feu sur les gardes. Ils se servaient de fuseurs thermiques. Gorkon se souvint des ravages abominables que provoquaient ces armes et comprit que sa mort allait être atroce.

Du sang gicla sur lui et il ferma les yeux.

Azetbur, pensa-t-il intensément en invoquant son image. Azetbur, continue mon oeuvre, je t'en supplie...

Puis il ouvrit de nouveau les yeux et affronta calmement le regard de ses bourreaux. Il voulut leur dire que leur machination avait échoué : il avait compris qu'ils ne venaient pas de l'Entreprise!

Mais ils ne lui en laissèrent pas le temps. L'un des deux tira, et Gorkon eut l'impression que des griffes acérées lui déchiraient la poitrine.

Mais il ne leur offrit pas le plaisir de l'entendre crier.

Il laissa échapper un soupir, puis pensa à Azetbur avant de s'abandonner aux ténèbres.

CHAPITRE CINQ

A bord de l'Entreprise, Jim et ses officiers regardaient avec horreur l'écran principal. Chang, le visage distordu par la haine, hurlait des invectives à Kirk dans sa langue maternelle.

Puis l'image disparut.

Uhura fit pivoter son fauteuil en direction de Kirk

- Il dit que nous avons tiré sur eux. Il parle d'une « agression inqualifiable » et d'un « acte de guerre patent.. »

- Nous n'avons pas tiré, commença Jim.

- Ce n'est pas ce qu'indiquent nos banques de données, monsieur, l'interrompit Spock.

- Capitaine, cria Valeris, ils viennent vers nous !

- Visuel !

La Vulcaine appuya sur une touche. Sur l'écran, le Kronos était en train de virer lentement de bord pour se placer face à l'Entreprise.

Spock se pencha sur les senseurs.

- Confirmé ! Ils se préparent à tirer.

Chekov tourna la tête vers Jim.

- Nous levons les boucliers, capitaine ?

Kirk regarda l'écran. La situation était aberrante ! L'Entreprise ne pouvait pas avoir fait feu sur le Kronos - sauf s'il y avait des saboteurs à son bord.

Les mots de Kwan-mei Suarez lui revinrent brusquement à l'esprit : « *Je vous le répète : les tirs venaient de nulle part.* »

Mais Chang ne voudrait rien entendre. Il fallait faire quelque chose pour attirer l'attention des Klingons, et les convaincre que l'ordre de tirer ne venait pas du capitaine de l'Entreprise.

- Capitaine. Les boucliers ! dit Valeris d'une voix presque inquiète.

Kirk la regarda calmement.

- Uhura, dit-il en soutenant le regard de Valeris, signalez notre reddition au Kronos.

- Mais, capitaine..., commença Uhura.

- Nous nous rendons !

Nyota se résigna à obéir.

- Capitaine, avec les boucliers baissés, si les Klingons nous tirent dessus...
protesta Chekov.

Kirk l'ignora. Il se pencha vers l'intercom intégré à son accoudoir.

- Armement ! Avons-nous tiré ces torpilles ?

- Négatif, chef, répondit la voix de Scott. D'après l'inventaire, nos stocks sont toujours inchangés.

Jim se sentit à peine soulagé. Bien sûr, il était heureux d'apprendre que son vaisseau n'était pas responsable de l'attaque. Mais comment en convaincre Chang ?

- Les banques de données confirment pourtant que nous avons tiré deux torpilles, capitaine.

- Scotty, désactivez toutes nos armes.

- Capitaine, si... commença l'ingénieur.

- Désactivez l'armement ! Torpilles et fuseurs. Vous m'entendez, monsieur Scott ?

- Bien, chef...

Kirk coupa la communication.

Allez, Chang ! pensa-t-il. Tirez vite, que tout soit fini, ou appelez-moi !

Rien ne se passa.

- Capitaine, il semble ne pas vouloir tirer, dit Spock.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit, et McCoy, sa trousse à la main, en sortit comme un diable de sa boîte.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- J'aimerais le savoir. Uhura, du nouveau ?

- J'ai du mal à établir le contact, capitaine. J'ai entendu des bruits d'explosion, et des tirs de fuseurs.

- Je me téléporte à bord du Kronos. Spock, remplacez-moi.

Le Vulcain vint se camper devant l'ascenseur.

- C'est moi qui vous ai mis dans cette situation, Jim. Je dois y aller !

- Non. Il faut les persuader que je n'ai pas donné l'ordre de tirer. Votre venue ne leur prouverait rien.

Spock parut hésiter.

- Mais il vous appartiendra de me sortir de là si ça tourne mal ! Je refuse de déclencher une bataille rangée à la veille de la paix universelle. Le Vulcain s'écarta. Jim crut voir un éclair de gratitude dans ses yeux. A sa grande surprise, Spock lui posa brièvement une main sur l'épaule.

- Vous avez peut-être raison, capitaine. Kirk le regarda, légèrement surpris de le voir rendre si vite les armes.

- Je viens aussi, dit McCoy. Ils auront besoin d'un médecin.

Jim ne protesta pas.

- Uhura, annoncez-leur notre arrivée, et dites-leur que nous n'avons pas

d'armes.

* * * * *

Sur le Kronos, le général Chang quitta la passerelle et se fraya péniblement un chemin jusqu'à la salle de réunion au travers des débris et des cadavres qui flottaient dans l'air.

Il avait été terriblement tenté de tirer sur l'Entreprise, mais s'était retenu. Mais la vue de ces cadavres - parmi lesquels se trouvaient des officiers qu'il connaissait depuis des années l'obligeait à serrer les dents pour ne pas hurler. Un jour, Jim Kirk payerait pour tout cela !

Mais pas maintenant. Il n'aurait pas été honorable de tirer sur un vaisseau hissant le drapeau blanc.

Il s'arrima à une cloison brisée, juste devant la porte de la salle de réunion. La scène qu'il découvrit était aussi atroce que tous les Kudao de l'histoire. Des têtes sans corps, des membres arrachés, des torses déchirés... Dans cet océan de mort, le silence n'était brisé que par les gémissements sporadiques des blessés.

Mais il ne broncha pas. Un guerrier devait accepter sans faillir les conséquences d'une bataille. Pour celle-ci, se promit-il cependant, Kirk devrait un jour payer de sa vie.

Au milieu de ce cauchemar, le corps du chancelier Gorkon flottait dans un bain de sang. Le général s'aperçut qu'il vivait encore. Il l'appela, puis il balaya l'air de son bras libre pour essayer de l'attraper. Des soldats s'approchèrent pour l'aider. Mais toutes leurs tentatives échouèrent.

Il eut soudain le sentiment qu'une main géante le plaquait au sol avec une force inouïe. Il se dressa sur ses genoux, puis rentra la tête dans les épaules pour se protéger des objets et des corps qui tombaient de toute part.

La gravité était revenue sur le Kronos.

* * * * *

Un peu plus tôt, Azetbur avait crié de frustration en déchirant l'air de ses ongles.

Ses efforts ne servaient à rien. Elle flottait à quelques centimètres du plafond, incapable de rétablir son équilibre ou de choisir une direction.

Dehors, des monstres étaient en train d'assassiner son père. Elle entendait les cris qui montaient de la scène du carnage. Bientôt, les tueurs viendraient la trouver...

L'idée ne l'effrayait pas. Elle ne lui communiquait ni colère ni affolement. Mais elle aurait voulu être libre de ses mouvements pour rejoindre son père et

mourir avec lui. Et, s'il n'était pas encore mort, elle désirait plus que tout lui dire qu'elle avait toujours eu l'intention de prendre sa succession comme il le souhaitait.

Elle savait depuis toujours, même lorsqu'elle était blottie dans ses bras, que les promesses de Kerla n'avaient aucun sens. Comment aurait-il pu protéger Gorkon, alors qu'ils étaient tous réduits à l'impuissance ? Ce qui se passait n'avait rien à voir avec un attentat classique contre lequel Kerla eût pu, peut-être, se révéler efficace.

Non ! C'était une attaque massive menée par un vaisseau hostile. Peut-être un Oiseau de Proie romulien, guettant l'Entreprise et le Kronos derrière son bouclier d'invisibilité. Les choses s'étaient passées si vite ! Le capitaine romulien avait largement eu l'occasion de désactiver son bouclier, de tirer sur les deux vaisseaux, et de fuir sans que personne ne le remarque, laissant ainsi l'Empire Klingon et la Fédération s'accuser mutuellement.

Ou le capitaine Kirk était-il assez aveuglé par la haine et le chagrin pour tirer sur le Kronos sans provocation ?

Impossible ?

C'est certainement ce qu'aurait dit son père.

Mais n'était-il pas trop confiant ?

Azetbur se méfiait de Kirk, mais elle s'était attendue à plus de sang-froid de sa part. Une stratégie aussi grossière ne lui ressemblait pas.

L'apesanteur cessa brutalement, et la jeune femme tomba sur le sol comme une pierre. Elle se releva d'un bond, ignora les multiples objets qui tombaient sur elle, et se précipita hors de sa cabine.

Son garde du corps n'était plus là. Azetbur courut dans le couloir et le découvrit quelques mètres plus loin. Le malheureux n'avait plus qu'une plaie carbonisée à la place du torse. Son sang avait éclaboussé les murs et le plafond.

Azetbur ne s'autorisa aucune réaction, et ne ralentit même pas sa marche. Elle avança dans les couloirs jonchés de cadavres méconnaissables, en poussant du pied les membres déchiquetés qui lui barraient le passage.

Elle arriva enfin devant la salle de réunion. Debout dans l'encadrement de la porte, elle découvrit un carnage qui dépassait ses pires cauchemars. Deux soldats se tenaient debout au milieu des cadavres et des débris. Lorsqu'ils virent Azetbur, ils s'écartèrent pour lui laisser apercevoir Chang et Kerla, penchés sur la forme inanimée de Gorkon.

La jeune femme courut jusqu'à son père. Elle ne parvint pas à localiser ses blessures, mais vit qu'il était couvert de sang et inconscient. Sa poitrine se soulevait faiblement.

Les deux généraux s'écartèrent pour lui permettre de prendre son père dans ses bras. Elle leva la tête vers eux. Le visage de Chang était distordu par la

haine. Les yeux de Kerla lançaient des éclairs.

- Où est donc notre médecin ? demanda-t-elle.

- Mort, répondit Chang. Et l'infirmerie est détruite. Nous essayons de trouver de l'aide, mais aucun des survivants n'a de connaissances médicales...

Gorkon remua un bras et gémit faiblement. Azetbur le berça tendrement.

- Père, je prendrai votre succession, je le jure ! Je ferai tout ce que vous voudrez... Mais ne mourez pas!

L'intercom sonna. Chang répondit puis se pencha pour parler à l'oreille d'Azetbur.

- Kirk se téléporte à bord. Il dit que l'Entreprise n'est pas responsable, et nous offre son aide. Il amène un médecin.

- L'Entreprise n'a pas été touchée ? Et il prétend n'y être pour rien ?

- Il ment, dit Chang. Personne ne se méfiait de l'Entreprise, parce qu'une escorte ne vous tire généralement pas dessus ! Mais il n'y avait pas d'autre vaisseau dans le quadrant. De plus, l'analyse de la trajectoire des torpilles est sans équivoque: l'Entreprise les a tirées !

Kerla se releva d'un bond.

- Que Kirk vienne à bord, rugit-il. Je m'occuperai de lui !

- Non, dit Azetbur. Ils ont un médecin. Laissons-le d'abord prendre soin de mon père. Ensuite, nous nous occuperons de ces monstres.

Chang et Kerla hésitèrent un instant. Puis Chang hocha la tête en signe d'assentiment.

- Je serai de retour très vite, promit Kerla avant de quitter la salle.

Gorkon gémit mais ses yeux ne s'ouvrirent pas. Azetbur le serra plus fort et sentit du sang couler le long de ses bras.

- Pourquoi ? murmura-t-elle. Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée ? Pourquoi sa vie et pas la mienne ?

Chang détourna la tête.

* * * * *

Dans la salle de téléportation faiblement éclairée du Kronos, Jim leva lentement les bras pour montrer qu'il n'était pas armé. Les gardes tenaient leurs fuseurs si près de sa tête qu'il pouvait voir qu'ils étaient réglés sur la puissance maximale.

Par conséquent, ni lui, ni McCoy ne bougèrent lorsqu'on les fouilla.

Kerla entra, une expression de mépris sur le visage.

- Avez-vous perdu l'esprit ? demanda-t-il. D'abord une attaque en traître, puis une mission d'assistance ?

- Je vous donne ma parole que j'ignore ce qui est arrivé. Je n'ai jamais

donné l'ordre de tirer, dit Jim

- Nous sommes là pour vous aider, ajouta McCoy en regardant sa trousse, qu'un garde était en train d'inspecter d'un air soupçonneux.

- Avez-vous des pertes ? demanda Jim.

Kerla fit mine de répondre, puis se ravisa et les regarda avec fureur.

- Suivez-moi, leur ordonna-t-il sèchement.

Accompagné de deux gardes, il guida le capitaine et le médecin dans les couloirs. Jim découvrit le massacre avec des yeux horrifiés. Les parois, le sol, le plafond étaient couverts de sang et de lambeaux de chair. Les cadavres, hâtivement alignés contre les parois, étaient pour la plupart atrocement mutilés.

Kerla se retourna pour observer la réaction des deux humains.

- Mais qu'est-ce... ? demanda Jim, incapable d'en croire ses yeux. Comment est-ce arrivé ?

Le général ne répondit pas et pressa le pas. L'estomac à la dérive, Jim le suivit en évitant de piétiner les corps. Derrière lui, McCoy se penchait parfois sur un corps pour l'examiner avec son tricotage dans l'espoir, toujours déçu, qu'il y ait au moins un survivant.

Kerla les fit entrer dans la salle de réunion dévastée. McCoy et Kirk pâlirent en découvrant le carnage.

Au centre de la pièce, Chang et Azetbur étaient agenouillés près du chancelier. Azetbur le serrait dans ses bras, et son plastron était couvert de sang. Elle regarda silencieusement Kerla et les deux humains.

- Chancelier Gorkon ! cria McCoy en se précipitant. Jim, il est encore vivant !

Deux gardes interceptèrent fermement le médecin.

Chang se leva.

- Mon Dieu ! dit Jim, que s'est-il passé ici ?

- Vous avez détruit notre champ gravitationnel avec, vos torpilles, et deux de vos hommes se sont téléportés à bord avec des bottes antigravitationnelles pour nous égorger comme des agneaux !

Chang s'interrompit et désigna les cadavres d'un geste sec de la main.

- Comment osez-vous feindre l'ignorance ? Il y a des dizaines de témoins !

Kirk détourna les yeux.

- Jim ! cria McCoy. Jim, dites à ces deux malabars de me lâcher !

- Il est médecin, Chang ! Laissez-le porter secours...

- Comment pourrais-je vous faire confiance... commença Chang.

McCoy parvint à crier plus fort que lui.

- N'avez-vous pas de chirurgien à bord ?

- Nous en avons un, jusqu'à cette infamie !

- Alors, pour l'amour du ciel, laissez-moi soigner le chancelier !

Chang baissa les yeux sur la reconstitution vivante de la piété que

composaient Azetbur et Gorkon Puis il fit signe aux gardes de lâcher le médecin.

McCoy bondit près de Gorkon, et s'agenouilla.

- Je vais avoir besoin de lumière ! Quelqu'un peut-il remettre cette table sur ses pieds et m'aider à y étendre le chancelier ?

Les gardes renversèrent la table, puis soulevèrent délicatement Gorkon. Jim s'approcha et s'efforça de ne pas blêmir en découvrant ses blessures. Il semblait impossible qu'il soit toujours vivant les rayons des fuseurs lui avaient littéralement ouvert la poitrine et l'abdomen.

Surveillé de près par le général Chang, McCoy examina le chancelier avec son tricordeur, puis sortit un stimulateur sonique et commença à soigner ses plaies. Gorkon s'agita en gémissant.

- Tenez-le, dit le médecin.

Sa voix était assurée, mais ses mains tremblaient imperceptiblement.

Kirk se pencha et maintint aussi délicatement qu'il le put les bras du chancelier agonisant. Ses doigts furent aussitôt couverts de sang. Devoir escorter des Klingons ne lui avait souri à aucun moment, mais il n'avait pas de ressentiment, contre Gorkon. En fait, il s'aperçut qu'il l'avait immédiatement apprécié et respecté, et qu'il croyait à sa sincérité depuis la première minute. Gorkon avait eu la clairvoyance de dépasser les traditions guerrières de son peuple pour rêver à la paix. S'il mourait maintenant, tout serait à refaire...

- Mon Dieu, murmura McCoy, ce malheureux s'est presque vidé de son sang.

Kirk examina le visage du Klingon. Sa peau devenait de plus en plus cendreuse.

- Bones, pouvez-vous...

- Jim, je ne connais même pas son anatomie!

Le médecin passa une seconde fois le stimulateur sur le torse du chancelier. Puis il regarda Kirk en secouant la tête.

- Ses blessures ne se referment pas.

Gorkon gémit et s'agita. Ses mains agrippèrent les poignets de Jim.

- Vous êtes en train de le tuer ! cria Kerla.

Chang s'approcha du médecin.

Jim lui fit signe de reculer.

- Non! Laissez-nous une chance de le sauver !

Gorkon gémit à nouveau, puis se tut. Ses mains lâchèrent les poignets de

Jim.

- Chancelier Gorkon ! cria McCoy. M'entendez-vous ? Chancelier !

Le vieil homme ne réagit pas.

- Père ! hurla Azetbur.

McCoy ouvrit le col du chancelier avec des mains tremblantes.

- Bones... ? dit Jim.

Il avait le sentiment de regarder mourir la dernière chance de paix de la

galaxie.

- Bon sang ! Il fait une sorte d'arrêt cardiaque! Repars, bon Dieu ! Repars!
McCoy frappait de toutes ses forces sur la poitrine du vieil homme.

Le chancelier ouvrit les yeux et regarda Jim.

- Etes-vous... sauf... capitaine? demanda-t-il faiblement.

Kirk entendit sa propre voix dire à Spock

« *Laissez-les mourir !* »

Non ! pensa-t-il. *Faites que les choses ne finissent pas comme cela !*

Les yeux de Gorkon se voilèrent. Sa bouche s'ouvrit.

Kirk lança un regard alarmé à McCoy. Le médecin regardait le voyant rouge de son tricordeur avec incrédulité.

- Je l'ai perdu, Jim, dit-il d'une voix bouleversée. Kirk s'avança vers lui, et essaya de le tirer loin de la table. Azetbur posa la tête sur la poitrine de son père.

Chang regarda les deux humains avec une amère expression de triomphe.

- En vertu de l'Article cent quatre-vingt-quatre de votre droit intergalactique, je vous mets tous les deux en état d'arrestation. Vous êtes inculpés de l'assassinat du chancelier du Conseil Supérieur Klingon.

Il fit un signe aux gardes.

- Il a tenté de le sauver ! s'écria Jim, furieux non pour lui-même mais pour le médecin, qui n'acceptait jamais facilement de perdre un patient, même dans des circonstances désespérées.

Chang aboya un ordre aux gardes.

- Get !

Le capitaine était trop accablé pour penser à résister aux Klingons qui le saisirent sans douceur.

* * * * *

Azetbur berçait le cadavre de son père comme s'il se fût agi d'un enfant.

Au cours de sa vie, Gorkon avait été assez avisé pour n'accorder sa confiance qu'à des êtres triés sur le volet: sa défunte épouse, sa fille, le général Korrd. Il n'avait commis qu'une seule erreur: se fier à Kirk. Mais cela avait suffi à le perdre ! Azetbur ne comprenait pas pourquoi le capitaine avait ordonné l'assassinat de son père. Mais comprendre ne l'intéressait plus. Tout ce qu'elle savait, c'est que Gorkon avait quitté ce monde en ignorant qu'elle avait décidé de prendre sa succession et de mener sa mission de paix à son terme. Même dans la mort, son visage portait les stigmates de l'épuisement et de l'inquiétude. Azetbur lui caressa doucement les joues...

Puis elle sursauta lorsque les mains de Kerla se posèrent sur les tempes du cadavre.

Chang s'approcha et commença à relever délicatement les paupières du mort avec ies pouces.

Un chant guttural monta de la gorge de Kerla.

- Non ! cria Azetbur.

Elle repoussa les mains des deux hommes. Leurs intentions étaient claires : ils voulaient offrir à son père le rituel funèbre des guerriers. Le chant devait annoncer son arrivée à ceux qui peuplaient déjà le royaume des morts.

Kerla et Chang la regardèrent avec étonnement.

- Non ! répéta-t-elle. Mon père recherchait la paix, il n'était pas un guerrier. Je sais ce qu'il désirait. Il était venu pour briser les traditions, non pour les renforcer.

Kerla fit un mouvement plein de fureur, comme s'il avait l'intention d'ignorer son avis et de continuer la cérémonie. Mais Chang le tira en arrière.

- Qu'il en soit fait selon sa volonté, dit-il doucement.

Il s'écarta de la table et fit signe à Kerla de l'imiter.

Le plus jeune des deux Klingons recula.

Puis les deux hommes sortirent pour laisser Azethur ouvrir tendrement les portes de l'éternité à son père.

CHAPITRE SIX

Les officiers supérieurs de l'Entreprise étaient réunis sur la passerelle pour écouter Uhura.

– Ils viennent d'être arrêtés pour l'assassinat du chancelier Gorkon, annonça-t-elle.

Spock ne réagit pas ouvertement, mais quelque chose qui ressemblait à du chagrin emplit son âme. Le sort de ses amis n'en était pas la seule cause. La mort du chancelier touchait énormément le Vulcain, autant pour des raisons personnelles que pour l'avenir de la galaxie. Avec Gorkon à la tête du Conseil, la paix semblait une éventualité raisonnable. Sans lui, tout était probablement perdu.

Il se demanda pourquoi l'univers résistait avec autant de constance aux changements favorables, en particulier dans le domaine de la politique ? Et pourquoi ceux qui donnaient l'impulsion indispensable étaient inmanquablement assassinés ou chassés du pouvoir avant que leur rêve ne se réalise ?

– Monsieur Spock, cria Chekov, nous devons faire quelque chose !

Les autres - Uhura, Spock, Valeris - se tournèrent également vers lui.

Il les regarda calmement. La tournure des événements ne l'étonnait qu'à moitié. Il savait depuis le début que Kirk et McCoy risquaient d'être arrêtés par les Klingons. Mais Jim avait eu raison : lui seul pouvait convaincre Chang qu'il n'avait pas donné l'ordre de tirer sur le Kronos. S'il était resté sur l'Entreprise, les Klingons auraient certainement fini par ouvrir le feu.

Oui, le capitaine avait eu mille fois raison d'y aller en personne ! Pourtant, Spock ne pouvait chasser entièrement le sentiment de culpabilité très humain qu'il éprouvait à présent.

Après tout, qui avait embarqué Jim de force dans cette aventure ?

Et qui avait promis de le tirer d'embaras si les choses se passaient mal ?

- Je prends le commandement de ce vaisseau à 0230 exactement, dit-il.

Uhura, veuillez en informer le quartier général de Starfleet. Expliquez leur ce qui s'est passé, et demandez des instructions.

- Oui, monsieur, répondit Nyota.

Spock tourna la tête et s'aperçut que Valeris le regardait fixement.

- Mais, capitaine Spock, nous ne pouvons pas permettre qu'ils soient conduits sur la planète mère des Klingons, protesta-t-elle.

Il la dévisagea en se demandant si elle avait conscience de la teneur émotionnelle déplacée de son intervention.

La réponse était apparemment positive, puisqu'elle s'empessa de rectifier le tir.

- Il est logique de supposer que le docteur et le capitaine sont innocents, n'est-ce pas? D'après ce que vous savez d'eux...

- Je crois en effet qu'il s'agit d'une hypothèse rationnelle, lieutenant. Mais les Klingons ne fréquentent pas James Kirk et Leonard McCoy depuis aussi longtemps que moi. Par conséquent, il leur manque les prémisses indispensables à la formulation d'une théorie identique à la nôtre.

Spock reprit son souffle. C'était la première fois depuis des années qu'il pouvait s'offrir une tirade typiquement vulcain sans entendre McCoy hurler: « Arrêtez votre charabia, Spock ! » Mais il n'en éprouva aucun plaisir.

- Mais, capitaine, savoir qu'ils sont innocents ne nous oblige-t-il pas à intervenir?

- Que suggérez-vous, lieutenant ? Ouvrir le feu ne nous les ramènera pas, et un conflit armé est exactement ce que voulait éviter le capitaine. D'autre part, il nous est impossible de les téléporter à bord, puisque le Kronos a levé ses boucliers

- Essayons au moins de savoir où on les conduits proposa Scott. J'ai...

- Je me suis déjà occupé de cette question, monsieur Scott. Nous serons en mesure de suivre leur mouvements.

Tous le regardèrent avec étonnement.

- Comment avez-vous... ? commença Valeris.

- Le temps est précieux, lieutenant, l'interrompis Spock. Nous devons de toute urgence reconstitué ce qui s'est produit ici cette nuit. Selon nos banques de données, l'Enterprise a tiré deux torpilles.

- Jamais de la vie ! explosa Scott.

- Monsieur Scott, vous dépassez les limites. Veuillez m'accompagner dans la soute des torpilles.

Le Vulcain avança vers l'ascenseur.

- Et si nous ne réussissons pas à reconstituer les événements ? demanda Chekov. Que se passe-t-il ?

Spock haussa les épaules. Il aurait préféré ne pas avoir à répondre à cette question.

- Dans ce cas, monsieur Chekov, nous devons nous fier à la compétence des diplomates.

Il fut soulagé que Pavel ne cherche pas à savoir ce qu'il pensait de

l'efficacité de cette option.

Dans le bureau du président de la Fédération, l'ambassadeur Sarek était assis près de son « collègue » romulien. Tous deux écoutaient poliment le réquisitoire de Kamarag contre Leonard McCoy et James Kirk.

Par une triste ironie du sort, le discours de l'ambassadeur klingon était le plus logique et le mieux argumenté qu'il avait jamais tenu. Sarek connaissait Kirk. Il avait mêlé son esprit au sien, et senti la loyauté et l'admiration qu'il éprouvait pour son fils, Spock de Vulcain. Par le passé, il lui avait même confié la plus dangereuse des tâches : sauver Spock de Genesis et le ramener sur Vulcain pour que son esprit et son corps soient de nouveau réunis.

Kirk n'avait pas échoué.

L'ambassadeur vulcain ne doutait pas davantage de McCoy. Il n'avait jamais mêlé son esprit à celui du médecin, mais le fait que Spock lui ait confié son katra quelques instants avant de mourir suffisait à le placer au-dessus de tout soupçon.

Bien entendu, Sarek avait partagé les pensées de Kirk avant qu'il apprenne la mort de David des mains d'un Klingon, et bien avant que Carol Marcus ne fût blessée sur Themis. Mais cela ne changeait pas grand-chose. Même le cœur brisé, l'homme qui avait sauvé son fils ne pouvait pas être devenu un meurtrier.

Si Sarek avait dû établir une liste des trois humains qu'il trouvait le plus digne de confiance, elle eût été composée du nom d'Amanda, son épouse, et de ceux du capitaine James T. Kirk et du docteur Leonard H. McCoy.

Par conséquent, les allégations de Kamarag lui semblaient pure fantaisie. Que Kirk ait ordonné une attaque surprise sur le Kronos afin d'endommager le système gravitationnel, puis envoyé deux ses hommes assassiner le chancelier était une hypothèse absurde.

En premier lieu, parce qu'il était bien trop intelligent pour imaginer un attentat en laissant autant de preuves contre lui. En second, parce que cette manière d'agir ne correspondait pas à son caractère.

- Le chancelier Gorkon est mort, dit Kamarag. Son vaisseau a été attaqué sans raison alors qu'il voyageait pour vous rencontrer, sous la bannière d'une mission de paix.

Le Klingon s'adressait directement au président de la Fédération, qui soupira et se massa le front comme pour essayer de prévenir l'arrivée d'une migraine. Ra-ghoratrei était un Efrosien à la peau pâle et aux cheveux blancs. Pour l'heure, il ployait sous des soucis dont le moindre n'était pas d'essayer d'empêcher la guerre.

- Le capitaine Kirk a été légalement arrêté pour ce crime, continua Kamarag sur un ton étonnamment raisonnable. Puis-je vous rappeler que le docteur McCoy et lui se sont rendus sur le Kronos de leur plein gré ? Aucun de ces faits ne peut être contesté, monsieur le président.

- J'ordonnerai une enquête serrée, promis Ra-ghoratrei. Soyez certain que nous coopérerons sans réserve avec toutes vos institutions. En attendant...

- En attendant, le coupa Kamarag, nous espérons que la Fédération se conformera au droit intergalactique, qu'elle tient tant à coeur. Le capitaine Kirk et le docteur McCoy répondront de l'assassinat du chancelier devant une cour de justice klingonne!

- Il n'en est pas question, répondit le président. Ambassadeur Sarek, existe-t-il un moyen de demander l'extradition de ces hommes?

- Ils sont coupables ! cria Kamarag. Selon les lois interstellaires...

- JE NE VOIS PAS ENIEURCUPABILITÉ, RÉPONDIT SAREK SANS SE SOUCIER DE LA TIRADE DU KLINGON. LES PREUVES PRÉSENTÉES PAR L'ACCUSATION DEMEURENT INDIRECTES.

- Indirectes ! explosa Kamarag. L'Entreprise a tiré sur le Kronos. Deux membres de l'équipage ont massacré des douzaines d'innocents et froidement exécuté le chancelier. Ces actes sont tout simplement une basse vengeance des incidents de Kudao et Themis. Et n'oublions pas David et Carol Marcus! Oui, Kirk a manigance cette boucherie! Nous aurions dû savoir que la paix serait impossible tant qu'il vivrait.

- L'Enterprise semble avoir fait feu sur le Kronos, rectifia calmement Sarek. Et deux individus vêtus d'uniformes de Starfleet ont assassiné des innocents. Dites-moi, ambassadeur, quelqu'un a-t-il - déclaré avoir entendu Kirk ordonner ces meurtres?

- Monsieur le président, tonna Kamarag, notre estimé collègue fait preuve de partialité dans cette affaire. Peu m'importe qu'il la dissimule derrière la logique vulcaine. Nous savons tous que son fils est le second de Kirk!

- Ainsi que l'émissaire spécial de la Fédération qui a ouvert les négociations de paix avec votre Conseil, dit Sarek. Monsieur le président, il est indéniable que j'ai une part de responsabilité dans cette affaire. Mais je me vois obligé de confirmer l'interprétation juridique de mon estimé collègue. L'arrestation de Kirk et de McCoy est légale, et la justice klingonne est en droit de statuer sur leur cas.

Ra-ghoratrei le regarda d'un air mécontent. Sarek avait conscience que ce n'était pas ce qu'il espérait entendre de sa bouche. Mais il s'agissait de la vérité. La Fédération se devait d'obéir à ses propres lois. Les preuves, même indirectes, suffisaient à justifier un procès.

Il ne mentionna pas qu'il existait des manières moins légales de récupérer les deux hommes. De telles méthodes n'étaient pas du pouvoir de Ra-ghoratrei. Mais elles ne dépassaient pas nécessairement celui de certains officiers de Starfleet, comptaient dans leur rang un Vulcain très proche de Sarek.

Sans trop d'espoir, le président se tourna vers l'ambassadeur romulien.

- Quelle est la position du gouvernement romulien, ambassadeur Nanclus?
- En l'absence d'instructions spécifiques, je ne peux qu'approuver mes collègues.
- Mais vous ne pouvez raisonnablement croire à la culpabilité de Kirk, dit le président sans cacher son exaspération.
- Monsieur le président, je ne sais plus que croire...
- J'attends une réponse, monsieur, insista Kamarag.

Ra-ghoratrei ferma les yeux pendant un long moment.

- Ma fonction ne me place pas au-dessus des lois, soupira-t-il.

Satisfait, Kamarag se leva, salua, et partit. L'intercom sonna.

- Monsieur le président, des officiers de Starfleet désirent vous rencontrer. Ils arrivent directement de San Francisco.

- Je vais les recevoir.

Trois officiers entrèrent dans la pièce. Sarek reconnut deux d'entre eux, le vice-amiral William Smilie et l'amiral Cartwright. Le troisième était un jeune lieutenant qu'il n'avait jamais vu. Les trois hommes saluèrent les diplomates puis s'adressèrent à Ra-ghoratrei.

- Monsieur le président, dit Cartwright.

Le président les salua d'un signe de tête.

- Amiral Cartwright. Bill. Lieutenant.

Cartwright attaqua bille en tête.

- Monsieur le président, nous ne pouvons laisser kidnapper des citoyens de la Fédération

- J'ai bien peur que cette discussion soit close, amiral. En l'attente d'un rapport complet, je suis contraint d'observer la loi.

Smilie et Cartwright échangèrent un rapide regard. Puis Cartwright signifia au lieutenant que son tour de prendre la parole était venu.

- Monsieur le président, dit-il, depuis que le terrorisme menace la Fédération, nos services de contre-espionnage étudient tous les cas de prise d'otages possibles. Des plans d'urgence ont été mis au point. Je vous garantis que nous sommes en mesure de libérer James Kirk et Leonard McCoy dans les vingt-quatre heures, et ce avec un taux de pertes humaines et matérielles des plus acceptables. Notre technologie...

- Et si votre intervention précipite la guerre? le coupa violemment Ra-ghoratrei.

Le lieutenant bomba fièrement le torse.

- Dans ce cas, monsieur, l'Empire prendra une fantastique raclée!

Le président fut effaré par l'enthousiasme du jeune soldat.

- Monsieur le président, surenchérit Nanclus, ils sont vulnérables. Le moment ne pourrait être mieux choisi.

Ra-ghoratrei chercha le regard de Sarek comme pour lui demander :

« Pensez-vous également qu'il soit raisonnable de risquer une guerre? »

Sarek baissa les yeux. Un Vulcain devait contrôler constamment ses émotions. Pourtant, la tentation d'exprimer son dégoût était grande. Il connaissait assez les otages pour savoir qu'ils auraient préféré mourir plutôt qu'être la cause d'une guerre.

– Plus nous attendons, et plus il sera difficile de les récupérer, monsieur, insista Cartwright.

– Je garderai cette idée à l'esprit, amiral. En attendant, ce sera tout.

Cartwright tourna les talons, mais Smilie ne broncha pas.

– Monsieur?

Le président le regarda.

– Ces deux hommes ont littéralement sauvé la Terre, et je suis certain que vous ne l'avez pas oublié.

Sarek savait qu'il faisait référence à la mystérieuse sonde spatiale qui avait perturbé l'équilibre météorologique de la planète et l'aurait transformée en un caillou désert si Kirk et son équipage n'étaient pas intervenus.

– Je ne l'ai pas oublié ! répondit Ra-ghoratrei. Mais je redoute qu'ils n'aient à la sauver une seconde fois... En acceptant d'être jugés!

Il leur fit signe de disposer. Smilie hésita une demi-seconde puis se retourna et suivit Cartwright. Ra-ghoratrei se massa de nouveau les tempes avant de s'adresser à Sarek.

– Je veux voir les officiers de l'Entreprise dans mon bureau demain matin ! dit-il.

Sarek tressaillit légèrement. Il doutait fort que ces hommes et ces femmes aient la moindre intention de retourner sur Terre en ce moment. Mais il jugea peu avisé d'en faire part au président.

– Ils sont toujours dans l'espace, monsieur le président. Non loin de la Zone neutre klingonne...

Dans ce cas, dites à votre fils d'être de retour avant la fin de la semaine ! Je ne veux pas que l'Entreprise s'implique davantage dans cette affaire.

– Bien entendu, monsieur le président, répondit Sarek.

Mais il n'ajouta pas que son statut d'ambassadeur, pas plus que son autorité paternelle, ne lui conférait aucun droit sur l'officier de Starfleet nommé Spock. En dépit de sa migraine, le président s'en rendrait vite compte, et l'ordre de revenir sur Terre serait transmis directement par Starfleet Command.

Même ainsi, il était tout à fait certain que son fils refuserait d'obéir.

* * * * *

QUELQUES HEURES APRÈS LA MORT DE SON PÈRE, AZETBUR REÇUT LE GÉNÉRAL CHANG DANS SA CABINE. LE CORPS DE GORKON AVAIT ÉTÉ INCINÉRÉ UN PEU PLUS TÔT, SANS

PROTOCOLE NI CÉRÉMONIE. DANS L'EMPIRE, LA VIE ÉTAIT TROP COURTE, ET LES RESSOURCES TROP RARES, POUR FAIRE GRAND CAS DES MORTS.

Le général s'inclina devant la jeune femme avec un formalisme exagéré. Ma Dame Azetbur, dit-il.

Elle nota qu'il utilisait l'archaïque formule de politesse qui indiquait davantage l'affection que le respect. Sans doute entendait-il lui rappeler qu'il était un ami de longue date de son père.

Azetbur supposait depuis toujours que son inimitié pour Chang était réciproque. Mais, dans le brouillard de son chagrin, la courtoisie à l'ancienne mode du général lui parut étrangement touchante.

Bien joué, Chang ! pensa-t-elle en se ressaisissant. *Vous êtes sans nul doute un guerrier, mais la diplomatie ne vous est pas étrangère !*

IL INSPECTA LA PIÈCE ET FRONÇA LES SOURCILS.

– N'avez-vous pas de garde?

– Le mien a été tué, répondit Azetbur. Ceux de mon père sont morts, ou gravement blessés. Je vois peu d'intérêt à tenter d'empêcher l'inévitable, général. Si Kirk avait voulu me tuer, ce serait déjà fait.

SA VOIX SE CHARGEA D'UNE NUANCE DE DÉFI.

- Pourquoi êtes-vous venu ? Des problèmes avec les prisonniers ?

- Non, ma Dame, ils ont été... mis hors d'état de nuire. Je venais vous informer qu'il est temps de parler avec la Fédération.

Il se tut. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, son visage exprimait une certaine hésitation.

- Et pour vous demander de prendre des précautions, Il n'est pas sage de négliger votre sécurité. Peut-être vous est-elle indifférente pour l'heure, mais je vous supplie de penser à l'Empire. Si vous mourez, qui continuera l'oeuvre de votre père?

- Pourquoi pas vous, général?

Elle n'avait pas pu s'empêcher de prononcer ces mots avec une certaine ironie. Mais Chang feignit de n'avoir rien remarqué.

- Je suis un soldat. J'étais le conseiller de votre, père, et son ami. Mais nous avons rarement le même avis.

Il sourit mélancoliquement.

- Nous savons tous les deux que je ne suis pas taillé pour lui succéder. J'en sais davantage sur la mort que sur la vie.., et notre peuple doit apprendre à survivre. Vous n'avez plus rien à craindre de Kirk, mais les ennemis ne vous manquent pas, même sur ce vaisseau...

- Qui ? demanda Azetbur.

Il la regarda droit dans les yeux.

- Kerla.

Elle le dévisagea avec horreur, incapable de croire ce qu'il venait de dire. Chang profita de l'ouverture et se mit à parler très vite.

- Je dois vous parler à cœur ouvert, parce que les danger est grand, ma Dame.

- Je ne vous crois pas, gémit Azetbur.

Mais les pensées se bousculaient dans sa tête.

Son soupirant ne s'était plus montré depuis la mort de son père. Jusque-là, elle pensait qu'il l'avait laissée seule par délicatesse...

Mais elle se demandait depuis toujours quel obscur motif avait pu faire de Kerla, guerrier parmi les guerriers, un fidèle partisan de son père ? Et puis, pourquoi la courtisait-il ? Par amour, ou par goût du pouvoir ? Avait-il aidé les assassins - et peut-être même organisé l'attentat - pour devenir l'époux de la future chancelière ?

Etait-il le complice de Kirk ? Ou celui-ci lui avait-il épargné la peine de tuer Gorkon de ses propres mains ?

Quelles preuves avez-vous ? demanda-t-elle sèchement au général.

- Aucune, reconnut-il. Simplement des soupçons. Et un instinct né d'une longue familiarité avec la trahison. Je ne vous demande pas de me croire, ni d'entreprendre quelque action contre Kerla, mais uniquement de prendre les précautions nécessaires. Et de n'avoir confiance en personne... Pour ma part, j'ai fait ce qu'il fallait pour assurer votre sécurité, et je jure sur la mémoire de votre père que vous arriverez vivante à la conférence. Je le jure également sur ma vie !

Il s'inclina une nouvelle fois.

- Permettez-moi d'être votre garde du corps jusqu'à ce que vous franchissiez la porte de la salle de conférence...

Il fit volte-face et sortit avant qu'elle ne puisse répondre.

Azetbur attendit que la porte soit refermée pour se prendre la tête entre les mains.

* * * * *

Après le départ de Spock et de l'ingénieur Scott, Valeris reprit son poste à la station de pilotage et commença à réfléchir aux sentiments ambigus que lui inspirait la situation. Techniquement, les Klingons avaient le droit de retenir Kirk et McCoy prisonniers. Mais elle savait qu'il devait exister des moyens de contourner, la juridiction intergalactique.

Elle se sentait confuse d'avoir exprimé si ouvertement ses émotions quelques minutes plus tôt. Pourtant, elle n'avait pas eu l'intention de suggérer l'engagement du vaisseau dans une bataille, ni même de proposer une solution spécifique. Elle, entendait seulement affirmer qu'il fallait faire quelque chose.

La réaction de Spock, comme toujours, avait été coulée dans le bronze de la logique. A ce moment précis, il aurait été impossible de secourir le capitaine et le médecin sans déclencher une guerre. Un Vulcain, naturellement, ne pouvait même pas envisager de prendre un tel risque.

Spock avait mal interprété la pensée de Valeris. Mais il avait remarqué à juste titre ses débordements émotionnels, et elle ne pouvait pas y repenser sans se sentir honteuse. Il lui semblait qu' elle venait, une fois de plus, de décevoir la seule personne qu' elle aurait voulu rendre fière.

Elle fit pivoter son fauteuil pour suivre du regard le commandeur Chekov, qui se dirigeait vers la station des communications, où Uhura était en d'écouter attentivement un message. Malgré la distance, elle pouvait entendre les sons qui provenaient de l'écouteur de Nyota. Le volume inhabituel de la communication contraignait l'humaine à plisser les paupières. Son attitude irradiait la colère, la déception, et, surtout, l'indignation !

Visiblement, ce qu' elle écoutait - probablement les derniers ordres de Starfleet - ne lui faisait aucun plaisir.

Elle connaissait le capitaine depuis peu de temps, et ne savait pas grand-chose de lui en dehors de la légende. Mais elle admirait énormément son officier en second. L'humain devait être quelqu'un hors du commun pour que Spock lui ait accordé une amitié si profonde. Et il devait avoir inspiré une loyauté extraordinaire à des officiers comme Chekov ou Uhura pour qu' ils renoncent à des promotions flatteuses afin de continuer à servir sous ses ordres.

Uhura posa finalement son écouteur et prit la parole d' une voix calme qui contrastait étrangement avec la fureur qui brillait dans ses yeux.

- Nous devons nous présenter au rapport immédiatement.
- Mais nous ne pouvons pas abandonner le capitaine Kirk et le docteur McCoy ! s'exclama Chekov.

Valeris se leva et s'approcha d'eux.

- Bien sûr que non... commença Uhura.

Elle se tut en apercevant Valeris. Chekov se retourna, une question dans les yeux.

Valeris retint son souffle. Une nouvelle fois, elle se sentit déchirée entre deux choix contradictoires. En tant que Vulcaine, elle désirait suivre le chemin le plus logique, qui passait par le respect le plus strict du règlement. Mais elle voulait aussi sauver Kirk et McCoy à n'importe quel prix!

Elle soupçonnait Spock de connaître le même dilemme. Mais ses responsabilités de capitaine en titre de l'Entreprise le contraindraient sans nul doute à obéir aux ordres. Sauf...

Sauf si l'équipage s'unissait pour lui fournir un moyen de contourner les instructions de Starfleet sans y désobéir.

- Il y a quatre cents ans de cela, dit-elle, sur la planète Terre, les ouvriers

qui pensaient leur gagne-pain menacé par la mécanisation jetèrent leurs souliers de bois, qu'on appelait des sabots, dans les machines pour les empêcher de fonctionner. Le mot « sabotage » vient de là..

Elle n'eut pas besoin d'explicitier davantage sa pensée. Uhura la remercia du regard, puis parla avec son professionnalisme coutumier.

- Nous sommes victimes d'une panne, monsieur Chekov. Les systèmes de secours sont également touchés.

- Excellent ! dit Chekov avec un grand sourire. Enfin, je voulais dire Quel malheur! Qui va l'annoncer au capitaine Spock?

- Pourquoi pas une de ses compatriotes ? proposa Uhura.

Les deux officiers dévisagèrent Valeris.

Elle eut soudainement envie de sourire. Ces humains lui plaisaient. Leur loyauté et leur aptitude à improviser dans les moments de crise la fascinaient. Au fond, elle se sentait beaucoup plus à l'aise avec eux qu'avec les Vulcains. Sans doute était-ce l'une des raisons qui l'avaient poussée à demander une affectation sur l'Entreprise plutôt que sur un vaisseau exclusivement vulcain. Les standards humains étaient beaucoup moins rigides. En regard de leur comportement hautement émotionnel et irrationnel, Valeris pouvait passer pour une incarnation parfaite de la logique. Et les Terriens n'étaient pas capables de détecter d'éventuelles pertes de contrôle.

Il lui était déjà venu à l'esprit que Spock avait peut-être choisi de servir sur l'Entreprise pour la même raison. Mais la jeune Vulcaine ne sourit pas à ses nouveaux complices. Tout au contraire, elle garda un visage impassible et se dirigea dignement vers l'ascenseur pour aller annoncer la « catastrophe » au capitaine.

Au moment où la porte se referma, elle surprit les regards éberlués que lui lançaient Pavel et Nyota.

* * * * *

A la demande de Ra-ghoratrei, Sarek ne quitta pas son bureau et l'écouta patiemment consulter conseillers.

Le docteur Thelma, un xénopsychologue andorien spécialiste de la culture klingonne, pointait poliment ses antennes bleues vers le Vulcain.

Comme l'a fait remarquer l'ambassadeur Sarek, les Klingons sont parfaitement capables d'utiliser la logique lorsqu'elle sert leurs intérêts. Je suis obligé d'être d'accord avec Kamarag : les poursuites contre Kirk et McCoy sont légales. Et si nous intervenons, cela provoquera probablement la guerre.

Ra-ghoratrei hocha la tête. Ses yeux pâles s'étrécirent sous ses longs sourcils blancs.

- Donc, votre avis est: pas d'intervention !

Thelma marqua sa surprise.

- Bien au contraire ! Je me contentais de présenter le scénario le plus plausible. J'ai dit provoquera probablement une guerre « Mais ce n'est pas certain. En revanche, si nous ne réagissons pas, les Klingons y verront un signe de faiblesse, et nous nous trouverons dans une position désavantageuse lors de la négociation du traité de paix. Franchement, je pense que les risques d'une opération commando sont acceptables. En ce moment, les Klingons seraient fous de nous déclarer la guerre. Toutes les chances sont contre eux, et ils le savent.

Ra-ghoratrei se massa de nouveau le front. Au rythme où allaient les choses, sa migraine ne risquait pas de s'arranger !

Sarek ferma les yeux et se souvint des paroles de Nanclus : « *Ils sont vulnérables. Le moment ne pourrait être mieux choisi...* »

Les relations entre l'Empire Romulien et l'Empire Klingon s'étaient récemment dégradées. Les échanges commerciaux en souffraient naturellement beaucoup. De fait, les Romuliens n'avaient rien à gagner, et tout à craindre, d'une alliance entre les Klingons et la Fédération. Sarek ne doutait pas que leur gouvernement ferait tout ce qui était en son pouvoir pour inciter la Fédération à entrer en guerre.

Sarek s'était attendu aux propos belliqueux de Nanclus. Les entendre de la bouche de Smilie et de Cartwright ne l'avait pas davantage étonné. Mais à présent, tandis que des conseillers civils de la Fédération les reprenaient en chœur, il commençait à comprendre à quel point la galaxie se trouvait au bord du gouffre.

Ce fut au tour d'Henry Mulwray de prendre la parole. Sarek ne le connaissait pas, mais il en avait beaucoup entendu parler. Ce Terrien d'âge mûr était le principal fournisseur d'armes défensives de Starfleet. Mais des rumeurs prétendaient qu'il avait amassé une partie de sa fortune en vendant ses services à des clients extérieurs à la Fédération. Sa présence ne pouvait s'expliquer que par une raison : offrir des garanties industrielles au président.

- Nous vous soutiendrons totalement, dit-il d'une voix tragique. Mes usines peuvent passer à la production d'armes offensives en moins d'une semaine.

Ra-ghoratrei évita de croiser le regard de l'homme d'affaires.

- Merci, Henry, répondit-il d'une voix glaciale. Pour l'instant, nous cherchons des solutions diplomatiques.

- Bien sûr, le rassura Mulwray. Personne ne veut la guerre.

Ra-ghoratrei leva une main impatiente. Sarek comprit qu'il était temps d'intervenir.

- Si je puis me permettre, monsieur le président...

L'Efrosien lui fit signe de poursuivre.

- Le plus important est de préserver le processus de paix. Si le nouveau

chancelier partage les idées de Gorkon, peut-être pourrions-nous ajouter une annexe dans le traité... Un article qui garantira que ces deux hommes ne seront pas exécutés. Puis...

Le sifflement de l'intercom l'interrompit.

- Monsieur le président, le nouveau chancelier klingon désire vous parler.

Ra-ghoratrei leva les yeux sur le grand écran placé en face de lui. Les autres l'imitèrent.

L'image d'Azetbur apparut.

Voilà qui est curieux ! pensa Sarek.

Le docteur Thelma poussa un petit soupir de surprise.

Les traditions klingonnes excluaient les femmes du pouvoir depuis des siècles. Azetbur devait être une candidate exceptionnellement qualifiée... ou bénéficier de protecteurs puissants.

Sarek reprit un peu espoir. Il avait rencontré Azetbur, et la savait entièrement acquise à la cause de son père. Le spectre de la guerre s'effaça un peu de sa conscience. Peut-être y avait-il encore une chance !

- Monsieur le président, je viens d'être nommée au poste de chancelier par le Conseil, dit-elle sans se soucier de la surprise de ses interlocuteurs.

Ra-ghoratrei s'était déjà ressaisi, et il afficha une expression de sympathie.

- Madame, veuillez accepter mes sincères condoléances pour le deuil qui vous frappe. Soyez assurée que cet horrible forfait ne restera pas...

- Monsieur le président, venons-en au fait, voulez-vous !

La jeune femme avait parlé avec une telle autorité que le président, Sarek et les conseillers en restèrent sans voix. Sa volonté d'exclure les problèmes privés de la discussion était patente. Sarek constata qu'elle s'était glissée dans le rôle de son père avec une remarquable aisance. Il avait même reconnu certaines intonations de la voix de Gorkon dans son discours.

- Vous souhaitez que cette conférence ait lieu, continua-t-elle, et tel était le désir de mon père. Je m'y rendrai dans une semaine. Vous comprendrez qu'il me faut ce délai pour étudier soigneusement ses dossiers. Mais je pose une condition : les prisonniers ne seront pas extradés, et vous ne tenterez aucune action militaire pour les sauver.

Azetbur marqua une pause pour donner davantage de poids à ce qu'elle s'apprêtait à dire.

- Toute action de ce type serait considérée comme un acte de guerre !

Ra-ghoratrei s'était senti rassuré par le début de son discours, mais la fin lui glaça les sangs. Néanmoins il répliqua avec une grande cordialité.

- J'attends avec impatience de vous rencontrer, madame. J'espère que vous apprécierez d'être mon hôte sur Terre.

– Après les derniers événements, dit durement Azetbur, vous comprendrez aisément que je préfère que la réunion se déroule ailleurs. Par souci de sécurité, il vaut mieux tenir ce lieu secret pour l'instant. Je vous communiquerai bientôt mon choix.

– Comme il vous plaira, madame, répondit le président.

L'image de la jeune femme disparut de l'écran. Ra-ghoratrei se tourna vers ses conseillers.

– Je ferai tout ce qu'il faut pour éviter une guerre, dit-il en regardant plus spécialement Sarek. Même si cela doit coûter la vie des amis de votre fils.

CHAPITRE SEPT

Azetbur se détourna de l'écran et jeta un regard circulaire sur ses conseillers.

Parmi eux, seuls Chang et Kerla avaient également rempli ce rôle auprès de Gorkon. Mais, pour l'heure, la jeune femme ne leur faisait aucune confiance.

Elle eût donné cher pour que Korrd soit présent. Hélas, son état ne s'était guère amélioré. A cause de son grand âge, les blessures que lui avaient infligées les assassins de Gorkon seraient longues à guérir.

Elle dévisagea Kerla, à la recherche d'un indice de trahison. En public, le général continuait à la traiter avec un formalisme excessif. La prochaine fois qu'ils seraient seuls, redeviendrait-il un amoureux transi ? Pouvait-il changer de masque à volonté, comme tous les traîtres ?

Kerla déplia une carte, et la posa sur la table, juste devant Azetbur. Chang se tenait debout, légèrement à l'écart, et n'avait pas encore dit un mot.

Comme un prédateur, pensa Azetbur, toujours silencieux, mais toujours à l'affût. Elle se jura de prendre ses paroles à la lettre.

« Je vous demande de n'avoir confiance en personne. »

Et surtout pas en vous, Chang !

– Attaquons-les maintenant ! dit Kerla. C'est le moment ou jamais !

Elle se pencha pour étudier la carte stellaire couverte de mouvements de troupes imaginaires.

– Attaquons ! dit le général Khmarr. Ou nous deviendrons des esclaves.

Il est encore plus jeune que Kerla, pensa Azetbur, et tout autant avide de bataille.

– Nous pourrions prendre par la force tout ce qu'ils nous proposent de partager, ajouta le général Grokh.

Et celui-ci, se dit Azetbur, s'il est un peu moins jeune, ne saurait être qualifié d'homme mûr.

Les esprits les plus expérimentés et sages de l'Empire avaient péri au cours de l'attaque. Parmi les conseillers survivants, Chang était le plus compétent, le plus aguerri. Logiquement, elle eût dû se reposer avant tout sur lui. Mais elle se souvenait des réticences de Gorkon, et les partageait.

Si je dois me défier de Chang et de Kerla, pensa-t-elle amèrement, il ne

me reste aucune aide à attendre du Conseil. Il faudra compter sur mon propre jugement, et ne jamais oublier celui de mon père.

Mais pourquoi ses assassins m'ont-ils épargnée ?

Elle revint au moment présent et répondit à Grokh.

– Vous semblez ne pas comprendre notre situation, général... La guerre est... absurde. Et nous sommes menacés de disparition.

– Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux, cria Kerla.

– Ce n'est pas ce que voulait mon père, et...

– Ce qu'il voulait lui a coûté la vie, l'interrompit Chang d'une voix douce, mais amère.

Azetbur repensa à l'instant où la vie avait déserté le corps de son père. Elle revit son visage cendré, sa poitrine déchiquetée, ses mains ensanglantées...

Certains prétendaient que Kirk avait le cœur d'un Klingon, et, toute réflexion faite, c'était peut-être vrai. Un Klingon cherchant à venger la mort d'un de ses proches - un fils, un conjoint n'aurait jamais confié la tâche à des exécutants.

Kirk était venu à bord du Kronos pour s'assurer de la mort de Gorkon. Il lui importait peu de devoir payer cette satisfaction de sa vie, et de celle d'un ami.

Afin de boucler le cercle, Azetbur se chargerait elle-même du destin de Kirk. Mais elle le ferait de manière à ne pas gâcher les efforts que son père avait produits pendant tant d'années.

Elle regarda Chang dans les yeux.

- Kirk doit avoir un procès équitable;

- La justice klingonne fera son devoir, dit-il avec un demi-sourire.

- Non Kirk et McCoy doivent être jugés selon le droit intergalactique.

Les trois jeunes généraux voulurent protester, mais elle les ignora.

- Vous représenterez l'accusation, général Chang.

L'œil valide du général brilla de cruauté.

- La Fédération payera cher pour ses crimes, promit-il.

- Non ! Pas la Fédération ! Le processus de paix doit aller de l'avant.

La voix d'Azetbur monta d'un ton.

- Kirk ! Kirk payera pour la mort de mon père !

Chang s'inclina respectueusement.

- Ce sera un plaisir, ma Dame.

* * * * *

Dans la soute des torpilles, Spock examinait un écran qui le faisait douter de ses sens pour la première fois de sa vie.

A côté de lui, l'ingénieur Scott dissimulait à grand-peine sa jubilation.

- C'est exactement ce que je vous disais, monsieur Spock ! Il ne nous manque aucune torpille ! :

- Pourtant, les banques de données confirment que nous avons tiré, dit le Vulcain.

Cependant, s'il ne manquait aucune torpille, avec quoi l'Entreprise avait-elle ouvert le feu sur le Kronos ? Spock avait été témoin de l'attaque, sur l'écran principal. Apparemment, le vaisseau de la Fédération était bien l'agresseur.

Mais pouvait-on se fier aux apparences ?

- L'ordinateur nous ment peut-être, monsieur Scott.

L'ingénieur sursauta.

- Un ordinateur ne peut pas mentir !

Spock s'amusa intérieurement de l'indignation de Scotty. Après tant d'années à entendre les expressions imagées des humains, il lui arrivait parfois de se laisser aller à les imiter. Au vu de la détresse de l'ingénieur, peut-être n'était-ce pas une si bonne idée.

- Exact, monsieur Scott. Par conséquent, nous allons devoir recompter les torpilles manuellement.

- Mais ça peut prendre des heures !

- Nous ne sommes pas pressés, monsieur Scott.

Il faudrait également plusieurs heures aux Klingons pour conduire le capitaine sur les lieux du procès, et bien d'autres pour en arriver à la sentence. Et Spock ne voyait pas d'autre façon d'agir...

- Et si elles sont toutes à leur place ? demanda Scott.

- Cela voudra dire que quelqu'un s'est introduit dans nos banques de données, et les manipule à sa guise...

Il s'agissait de la possibilité la plus logique. Mais ses implications pouvaient être terribles. Le « quelqu'un » en question appartenait nécessairement à l'équipage !

Bien entendu, l'idée de suspecter Jim ne traversa même pas l'esprit du Vulcain.

Les officiers tournèrent la tête pour accueillir Valeris.

- Capitaine Spock, dit-elle, la fille de Gorkon vient d'être nommée chancelière. La nouvelle est toute fraîche.

Scott se racla la gorge et secoua la tête.

- Je suis sûr que cette garce klingonne a commandité la mort de Gorkon.

Spock tressaillit, surpris par la profondeur de la haine qui faisait trembler la voix de l'ingénieur. Le souvenir de son entretien avec Jim, après le briefing du vice-amiral Smilie, lui revint à l'esprit.

- Son propre père ?

– C'est une vieille histoire, monsieur, dit calmement Valeris.

Spock l'interrogea du regard.

– L'accession au pouvoir par le biais du parricide a été pratiquée pendant des siècles dans l'Empire Klingon.

– Comme elle l'était jadis sur la Terre, lui rappela Spock. Et dans l'Empire Romulien. Qu'elle ait été pratiquée ne prouve en aucune façon qu'Azetbur...

– Ils n'accordent pas la même valeur à la vie que nous, Spock, le coupa Scott. Vous le savez aussi bien que moi. Croyez-moi elle n'a certainement pas pleuré une seule larme !

Spock éprouva une sorte de frustration qui menaçait de l'entraîner sur les rives du découragement. Comment pourraient-ils sauver le capitaine sans provoquer une guerre, puis essayer d'établir des relations pacifiques avec les Klingons, si les meilleurs officiers de Starfleet adoptaient de telles attitudes ?

– Cela ne prouve rien, monsieur Scott... Dois-je vous rappeler que les Klingons sont dépourvus de glandes lacrymales ?

Il se tourna vers Valeris avant que l'ingénieur n'ait pu répondre.

– Avons-nous eu une réponse de Starfleet, lieutenant ?

– Oui, monsieur... Spock remarqua son hésitation et l'étudia attentivement.

– Et... ?

Valeris soutint son regard.

– Le commandeur Uhura se trouve confrontée à des difficultés techniques, monsieur.

– Comme c'est curieux, dit doucement Spock.

Il s'était préparé à diriger seul l'Entreprise, et à libérer ses subordonnés de toute obligation de lui obéir. Mais il commençait à comprendre que l'équipage insisterait pour participer à la mission de secours, et serait par conséquent aussi coupable que lui.

Uhura, semblait-il, avait trouvé une astuce qui leur éviterait peut-être la cour martiale.

– Très bien, dit-il à Valeris. Au cours des vingt-quatre prochaines heures, nous considérerons que cette conversation n'a jamais eu lieu.

– Un mensonge ?

Elle avait prononcé ce mot sans la moindre nuance de désapprobation.

– Une omission, la corrigea Spock. Après ce laps de temps nous

Scott avait écouté leur dialogue avec une angoisse croissante. Brusquement, il ne put plus se contenir.

– Dans vingt-quatre heures, nous n'aurons pas la moindre idée d'où sera le capitaine !

- Je sais précisément où il se trouvera, dit Spock
L'ingénieur en resta bouche bée.
- Par tous les saints, Spock, où ?

* * * * *

Tandis que le Kronos Un volait vers la planète natale d'Azetbur, et vers le procès de James Kirk, la jeune femme étudiait les notes de son père pour préparer la conférence.

Elle s'était installée dans la cabine de Gorkon sur l'insistance de Chang. Les quartiers du chancelier étaient mieux équipés sur le plan de la sécurité, et plus faciles à défendre par les soldats. Azetbur avait redouté que ce déménagement ne ravive son chagrin. Au contraire, être entourée des objets personnels de Gorkon lui apportait un étrange réconfort. Actuellement, elle était assise dans le fauteuil qu'il occupait la dernière fois qu'elle lui avait parlé. Le front plissé par la concentration, elle examinait l'écran de l'ordinateur avec une certaine surprise.

Ses notes se révélaient très incomplètes. Apparemment, l'essentiel de sa stratégie de négociation était resté inscrit dans son esprit. Azetbur se souvenait de tout ce qu'il lui avait dit en privé, ou devant d'autres membres du Conseil, mais comprit qu'il avait toujours évité de livrer les clés de ses raisonnements

Il ne faisait donc aucune confiance à l'institution qu'il dirigeait !

Et je dois suivre le même chemin, pensa-t-elle tristement.

Elle avait pourtant cru en Kerla, et continuait de l'aimer. Mais les insinuations de Chang avaient semé le doute dans son esprit. Non, elle ne devait se fier à personne, et surtout pas au général borgne qui s'occupait pourtant de sa sécurité.

Ces derniers jours, l'humeur d'Azetbur oscillait entre deux extrêmes: le désir de vivre et d'achever l'oeuvre de son père, et celui de s'abandonner à la résignation en acceptant que tout soit perdu... Elle doutait fortement de vivre assez longtemps pour signer un traité de paix avec la Fédération. Mais peut-être aurait-elle le temps d'assister au procès de Kirk ? Pour l'heure, cette pensée suffisait à sa satisfaction.

Mais, contrairement à Gorkon, elle ne disposait d'aucun successeur potentiel digne de confiance. Azetbur ferma les yeux pour se reposer un instant, puis les rouvrit lorsque l'ordinateur lui signala un appel. Elle appuya sur une touche, et le visage de Katris, un des soldats qui gardaient sa porte, remplaça les documents qu'elle était en train de lire.

- Ma très honorable Dale, dit-il, le général Kerla désire s'entretenir en privé avec vous. Acceptez-vous de le recevoir ?

– Laissez-le entrer.

Katris inclina respectueusement la tête. L'écran scintilla, puis afficha le rapport que les deux gardes du corps voyaient également: Kerla ne portait aucune autre arme que le fuseur qu'il venait de leur remettre.

Mais Azetbur l'eût laissé entrer même s'il avait dissimulé tout un arsenal. Elle était résignée à mourir depuis l'attentat contre son père. De plus, leur conversation allait être enregistrée par trois systèmes de surveillance indépendants les uns des autres. Si Kerla attentait à sa vie, il serait emprisonné puis exécuté dans l'heure suivante.

Elle ne se leva pas pour l'accueillir. Elle savait exactement pourquoi il venait la voir après avoir respecté quelque temps son deuil. Les choses se raient plus faciles pour eux si elle se montrait d'entrée directe et cruelle.

A l'instant où la porte se referma derrière lui, Kerla abandonna son masque de formalisme. Il se précipita vers elle, s'agenouilla, et lui prit la main.

Elle ne résista pas, mais resta de marbre pendant qu'il lui embrassait la paume. Son bras était inerte, et elle s'efforçait de le regarder sans tendresse ni chaleur. Mais ce n'était pas facile. Le général était fort, et passionné. Elle brûlait d'envie de blottir sa tête contre son épaule, et de sentir ses longs cheveux lui caresser les joues.

Il semblait ne pas avoir remarqué sa froideur.

– Zeta, marions-nous cette nuit. Plus rien ne peut nous en empêcher.

Plus rien ? Parce que mon père est mort ?

Il tenta de l'attirer vers lui, mais elle résista en s'enfonçant davantage dans son fauteuil.

– Que se passe-t-il, Zeta ? N'ai-je pas respecté ton deuil assez longtemps ? Dans ce cas, je t'en demande pardon.

Elle se contraignit à rester indifférente.

– Les choses ont changé entre nous, général Kerla.

Il lui lâcha le poignet, et retira lentement sa main. Elle vit la rage qui brillait dans ses yeux, et devina les efforts qu'il produisait pour la contenir.

– Je ne comprends pas, dit-il.

– Etiez-vous loyal à mon père ? demanda-t-elle abruptement.

La question les surprit tous les deux. Azetbur avait prévu de rompre sans explication.

Imbécile ! Se dit-elle. *Si les soupçons de Chang sont justifiés, tu viens de précipiter ta propre exécution.*

Cette fois, Kerla ne parvint pas à ravalier l'insulte faite à son honneur. Azetbur le dévisagea froidement : s'il jouait un rôle, son talent égalait celui des plus grands acteurs de l'Empire.

– Qu'insinuez-vous, madame ? Que j'ai trahi Gorkon ? Que je suis

responsable de sa mort ?

Il se leva d'un bond.

– Je n'étais pas toujours d'accord avec votre père. Mais je lui avais juré fidélité ! Je n'ai aucune raison de confirmer ce serment devant vous ! Ma parole est...

– Vous n'avez prêté aucun serment de loyauté envers moi, le coupa-t-elle. Cette remarque eut raison de sa colère. Il se pencha pour la regarder droit dans les yeux.

– Je serai heureux de vous jurer obéissance, madame. Mais je pensais que vous teniez ma loyauté pour acquise.

– L'est-elle vraiment? demanda-t-elle doucement. Elle s'attendait à une nouvelle explosion de fureur, mais il n'en fut rien. Il la regarda intensément, et s'agenouilla de nouveau, une main sur le bras du fauteuil de Gorkon.

– La mort de votre père vous bouleverse, dit-il tendrement. Je n'ai pas entendu vos paroles accusatrices, parce que je sais que vous ne les pensez pas. Mais nous en resterons là pour le moment. Après la conférence, lorsque vous serez redevenue vous-même, nous reparlerons de notre avenir.

Il avança une main vers elle.

– Non, dit-elle en le repoussant. Nous ne parlerons plus de ce sujet, ni plus tard ni jamais, même si je dois survivre. Et je vous interdis de revenir dans ma cabine, sauf pour des motifs officiels.

– Azetbur...

Elle appuya sur la touche qui lui permettait d'appeler ses gardes. Kerla se releva comme si un serpent l'avait mordu.

– Vous ne me faites pas confiance, lui souffla-t-il. Un jour viendra où vous regretterez de m'avoir rejeté.

Elle se concentra de nouveau sur l'écran et le laissa sortir sans un regard.

* * * * *

McCoy se tenait près de Kirk au centre de l'immense tribunal et il avait peur.

Non que les Klingons les aient maltraités ! Au contraire, ils s'étaient occupés d'eux avec des égards auxquels il ne s'attendait pas. Jim et lui avaient été placés dans une cellule confortable, équipée de vraies couchettes, et on leur avait même donné de la nourriture décente - selon les standards klingons, évidemment !

Le médecin, quant à lui, l'avait trouvée plutôt difficile à avaler...

Azetbur restait fidèle à la politique à visage humain de son père, se dit McCoy en s'étonnant de la curieuse évolution sémantique de l'adjectif « humain ». La seule ombre au tableau était l'absence de possibilité de se raser et de se

doucher

Et le docteur avait de bonnes raisons de transpirer !

Les Klingons étaient beaucoup trop gentils pour ne pas leur préparer une mauvaise surprise !

Probablement ce procès ! Le tribunal ressemblait à un curieux mélange entre une cathédrale et un cirque : une arène entourée de gradins circulaires taillés dans la roche nue.

Au centre de l'arène, une sorte d'enclos qui arrivait jusqu'à la poitrine du médecin tenait lieu de box des accusés. Le « box » était violemment éclairé par des projecteurs, et la pénombre régnait dans le reste de la caverne. McCoy écarquilla les yeux et distingua les caméras suspendues aux murs de pierre.

Ainsi, comprit-il, la galaxie entière allait assister à leur débâcle. Cette idée le rendit encore plus nerveux. Puis il se calma un peu en pensant que Spock et les autres officiers de l'Entreprise regarderaient peut-être aussi.

Il était en train de scruter les gradins, juste au-dessus d'eux, lorsque la chancelière Azetbur, majestueuse et irréallement belle, fit son entrée. McCoy ne l'avait plus vue depuis la nuit de la mort de son père, où elle était assommée de chagrin. Qu'elle assiste au procès lui redonna espoir.

Azetbur, comme Gorkon, était une personne raisonnable, intelligente et capable de compassion. Il était impossible qu'elle crût à la culpabilité de Jim...

Le public commença à murmurer... Puis le murmure devint peu à peu une sorte de chant barbare de plus en plus fort et rythmé.

- Kirk ! Kirk ! Kirk ! Kirk !

Le docteur sentit ses genoux se dérober sous lui. Jim, lui, ne bougeait pas d'un millimètre, Il n'avait pratiquement pas desserré les dents depuis leur arrestation. Le médecin savait que la mort du chancelier l'avait profondément touché. Jim pleurait à la fois l'être pensant nommé Gorkon et le dernier espoir de paix qu'il avait incarné. Plus profondément, devinait McCoy, il souffrait de savoir que la haine qui le possédait depuis la mort de David et le raid sur Themis ressemblait comme une goutte d'eau à celle qui avait motivé les assassins.

Le médecin n'avait pas été beaucoup plus bavard que le capitaine. Il avait admiré et respecté Gorkon autant que tous les êtres vivants qu'il avait connus, mais il était mort parce que le docteur Leonard H. McCoy, officier médical de Starfleet, n'avait jamais reçu de cours d'anatomie klingonne. Bien sûr, il aurait pu l'apprendre de son propre chef, mais le temps lui avait toujours manqué. Et puis, en théorie, les vaisseaux de Starfleet qui ne quittaient pas l'espace de la Fédération n'étaient pas censés rencontrer des Klingons.

En théorie !

Ou tout cela reposait-il sur un a priori si moche que nous ne pouvions le regarder en face ? se demanda McCoy. *Quelque chose comme : « Une vie*

klingonne ne mérite pas d'être sauvée... »

La foule chantait a présent si fort qu'il ne put plus continuer à penser. L'avocat de la défense - un Klingon aux larges épaules - entra dans l'arène. Leur première et seule rencontre avait été trop courte pour que le médecin se souvienne de son nom. Il se rappelait simplement avoir été surpris de découvrir que ce sympathique garçon semblait sincèrement décidé à aider ses clients. Cependant, il leur avait laissé peu d'espoir d'un verdict favorable.

L'avocat leur tendit deux appareils à l'aspect bizarre. McCoy en prit un, et suivit avec quelque inquiétude les explications du jeune Klingon.

Jim se pencha pour hurler dans l'oreille du médecin.

- Ce sont des traducteurs, Bones !

Le médecin hochait la tête.

Le général Chang sortit brusquement de l'ombre.

Le public se calma instantanément.

Des accusés, un accusateur et un défenseur, pensa McCoy. Mais où sont le juge et le jury ?

Le général Chang commença à parler d'une voix qui trahissait sa satisfaction. McCoy aurait parié son uniforme qu'il attendait ce moment depuis longtemps. Il plaça l'appareil de traduction contre son oreille et écouta.

- L'accusation démontrera que l'Entreprise a tiré sur le Kronos Un sans provocation. Le capitaine Kirk a endormi la méfiance du chancelier et de ses conseillers en les invitant à dîner à bord du vaisseau, le même soir à 1930.

Il tendit un bras accusateur vers Kirk.

- Niez-vous ces faits, accusé ?

- Kirk! Kirk! psalmodia la foule.

McCoy entendit un bruit de métal frappant de la pierre et se retourna à temps pour apercevoir en un éclair la silhouette du juge.

La foule se calma instantanément.

- Le prisonnier doit répondre, ordonna le juge.

Sa main droite portait un gant clouté auquel était attachée une boule métallique qui lui servait de maillet.

- Je ne nie pas avoir invité le chancelier à dîner, dit Jim.

- Etiez-vous ivre lors de cette soirée ? demanda Chang.

- Quoi? s'indigna Kirk.

- N'est-il pas vrai que vous avez fait servir de la bière romulienne, une boisson interdite dans la Fédération à cause de ses effets néfastes?

- Il y avait bien de la bière, admit Jim.

McCoy baissa les yeux et secoua la tête.

Pourquoi notre avocat reste-t-il silencieux ? Se demanda-t-il. Ce procès est une foutue parodie.

* * * * *

– Ce procès est une foutue parodie, déclara le vice-amiral Smilie au président Ra-ghoratrei.

Smilie ne désirait pas la guerre, mais il connaissait depuis longtemps Kirk et McCoy, deux des meilleurs officiers de Starfleet. Ils avaient brillamment servi la Fédération, et se trouvaient à trois mois de la retraite. Le traitement qu'ils subissaient était une honte.

Si je pouvais seulement persuader Ra-ghoratrei de nous laisser tenter une mission de secours, pensa-t-il. Une fois Kirk et McCoy en sécurité, les diplomates pourraient toujours s'arranger pour recoller les morceaux !

L'amiral était certain que la situation des Klingons était trop désespérée pour qu'ils entrent en guerre. Il lança un regard aigu à Sarek, qu'il jugeait responsable de la mollesse de Ra-ghoratrei.

L'ambassadeur vulcain ne réagit pas. Et le président, les yeux rivés sur l'écran, ne releva même pas la remarque du militaire.

Smilie soupira et reporta son attention sur le procès.

* * * * *

Chang continuait à interroger le capitaine Kirk.

– Et vous maintenez toujours que l'Entreprise n'a pas tiré sur le Kronos ? Mais pour qui nous prenez-vous ? Allons, capitaine, les enregistrements montrent clairement qu'il n'y avait pas d'autre vaisseau dans le secteur.

– Il n'y avait effectivement pas d'autre vaisseau dans le secteur, confirma Jim.

Bon sang, Jim, eut envie de lui crier McCoy, essayez-vous de nous faire condamner à mort ?

– Avez-vous consulté les banques de données de l'Entreprise après l'attaque sur le Kronos ?

– Oui, je les ai vérifiées, dit Jim.

– Et que vous ont-elles appris ?

– Que nous avons tiré deux torpilles à photons... Mais...

La fin de sa réponse fut couverte par les hurlements de la foule. Chang lui adressa un sourire haineux.

– Je n'ai plus de question... pour l'instant.

Le juge joua du maillet pour demander le silence.

L'angoisse de McCoy se mua en fureur lorsqu'il vit arriver le premier témoin. L'homme était un des gardes personnels du chancelier. Il lui manquait le bras droit. Naturellement, le bras aurait pu être retrouvé - ou même reconstitué par

une technique de clonage - et greffé à son propriétaire. Dans le pire des cas, il existait des prothèses absolument fantastiques. Mais l'accusation avait choisi ce malheureux pour en appeler à la pitié de la foule.

A moins que le garde n'ait préféré, comme Chang avec son oeil, se passer des services de la médecine pour arborer sa mutilation comme une preuve de courage ?

L'avocat de la défense s'approcha du témoin.

– Dites-nous ce que vous avez vu la nuit où le chancelier Gorkon fut assassiné.

– Nous avons été attaqués par l'Entreprise, puis...

– Monsieur le juge, je demande que cette remarque soit rayée des minutes du procès. Le témoin suppose que le Kronos a été attaqué par l'Entreprise, mais il n'a aucune connaissance directe de ce fait.

– Objection rejetée !

L'avocat haussa les épaules et reprit son interrogatoire.

– Continuez, je vous prie...

– Après l'attaque, dit le garde, nous avons perdu notre champ gravitationnel. Je me suis retrouvé en apesanteur, incapable d'agir. C'est alors que deux soldats de Starfleet se sont avancés vers nous.

– Peut-être avaient-ils simplement revêtu des uniformes de Starfleet... commença l'avocat.

– Cette remarque est purement spéculative, tonna Chang. Je demande qu'il n'en soit pas tenu compte.

– Objection retenue, dit le juge. Colonel Worf, nous nous intéressons aux faits, pas aux théories.

Colonel Worf ? Un drôle de nom pour un Klingon, pensa McCoy. Pas étonnant que je ne l'aie pas retenu !

Le colonel ravala sa frustration et passa à la question suivante.

– Avez-vous vu leurs visages ? Pourriez-vous les identifier si vous les rencontriez ?

– Non... Mais je suis sûr qu'il s'agissait d'humains.

Worf hochait sceptiquement la tête.

– Si vous n'avez pas vu leurs visages, comment pouvez-vous affirmer qu'ils étaient humains ?

Soyez b éni, colonel Worf, pensa le médecin. Vous essayez ! Vous essayez vraiment !

– J'étais... Je n'ai... pas pu les regarder attentivement... Voilà ce que je voulais dire ! Mais j'affirme qu'ils étaient humains.

– Mmoui...

Worf tourna le dos au témoin comme s'il ne savait plus quoi dire. Puis il fit

volte-face, et contre-attaqua brutalement.

– Puisque le champ gravitationnel ne fonctionnait pas, comment ces hommes pouvaient-ils marcher?

– Il semble qu'ils portaient des bottes antigravifiques.

Un murmure monta dans la foule. Le colonel Worf parut regretter d'avoir posé cette question.

– Le témoin est à vous, dit-il à Chang.

Le général s'approcha.

- Ont-ils tiré sur vous?

– Oui. Puis ils se sont rués dans la salle de réunion du chancelier. Nous avons entendu d'autres tirs de fuseurs. Puis ils sont repartis par là d'où ils venaient.

– C'est-à-dire la salle de téléportation, n'est-ce pas?

– Oui, monsieur.

– Merci. Vous pouvez vous retirer.

Le garde disparut dans l'obscurité.

– Docteur McCoy, reprit Chang, auriez-vous l'obligeance de me dire quelle est votre situation actuelle, j'entends sur le plan médical ? McCoy frémit en entendant prononcer son nom, mais il fit bravement face à Chang et feignit d'avoir mal compris la question. Il n'y avait aucune raison de mâcher le travail du Klingon!

– Oh, à part une pointe d'arthrite, je dirais qu'elle est plutôt bonne.

Jim eut du mal à ne pas sourire.

Chang ne trouva pas la réplique amusante. Il regarda silencieusement le médecin, qui craqua le premier.

– Je suis l'officier médical de l'USS-Entreprise depuis vingt-sept ans. La quille est pour dans trois mois.

Chang fronça les sourcils.

– La... quille ?

– La retraite, si vous préférez.

– Ah ! Docteur, je crois que vous avez consommé une généreuse quantité de bière romulienne, cette nuit-là ?

– Objection ! cria Worf avec tant de force que McCoy en sursauta.

– Retenue, concéda le juge à la surprise générale.

– Nous avons tous bu, dit McCoy. Mais ça ne veut pas dire que...

Le juge l'interrompit.

– Général Chang, venez-en au fait, ou abandonnez ce sujet !

Chang accepta la remontrance avec grâce. Puis il repartit à l'attaque.

– Docteur, le chancelier Gorkon était-il en vie lorsque vous l'avez examiné

?

– A peine, répondit le médecin en baissant la voix.

Ce souvenir le déprimait toujours autant.

– Vous est-il arrivé de sauver des patients aussi gravement atteints que lui, docteur ?

Pendant un instant, la colère, la culpabilité et le chagrin empêchèrent le médecin de répondre.

– Je n'avais pas...

Il hésita, honteux de ce qu'il allait dire.

– Je ne connaissais pas l'anatomie klingonne... Comprenez-vous ? Je n'étais pas médicalement qualifié pour le sauver !

Les mots de McCoy résonnèrent longtemps dans la grande salle.

– Vous dites être proche de la retraite... Puis-je savoir s'il est habituel que vos mains tremblent ?

– Objection ! hurla Worf.

McCoy releva la tête et regarda Chang avec une haine non dissimulée. Une douzaine d'obscènes épithètes racistes concernant les Klingons lui revinrent à l'esprit, et il eut envie de les lancer toutes en même temps à la tête de l'immonde général.

Jim lui posa une main rassurante sur l'épaule.

– Objection rejetée, dit le juge.

– J'étais nerveux, avoua McCoy, résolu à ne pas prononcer des horreurs qui, dans son esprit, ne s'appliquaient ni à Azetbur ni à son défunt père.

– Non, vous étiez incompetent ! hurla Chang en se penchant vers le médecin.

Jim fit un pas en avant pour protéger son vieil ami.

– La cour, continua Chang, devra décider si c'était délibéré, ou une conséquence malheureuse de l'âge et de l'ivrognerie.

– J'ai essayé de le sauver ! Je voulais le sauver à tout prix, bon sang ! Il était le dernier espoir de paix de l'univers !

Il regarda dans la direction d'Azetbur, en espérant qu'elle comprendrait qu'il disait la vérité.

– La propre fille du chancelier pourra certifier que les mains du docteur tremblaient ! tonna Chang.

McCoy baissa piteusement la tête.

Le général recula et désigna Jim d'un geste théâtral.

– Et maintenant, venons-en au grand architecte de cette tragique affaire, le capitaine James Tiberius Kirk ! Que dit votre auteur favori, capitaine : « Asseyons-nous sur le sol, et racontons de tristes histoires sur la mort des rois » ?

Racontez-nous votre histoire, Kirk ! Dites-nous comment vous avez enfin vengé la mort de votre fils !

Jim pâlit sous la lumière crue.

– Ce n'est pas vrai !

- Ne mentez pas, capitaine ! Que ce soit sur l'ordre de la Fédération, ou sous l'effet des brumes de l'alcool, vous et vos complices avez attaqué le Kronos et froidement assassiné le chancelier Gorkon. Ensuite, vous et le docteur McCoy vous êtes téléportés à bord pour contrôler le travail !

– Objection ! protesta Worf. La culpabilité du capitaine Kirk n'est pas démontrée. L'objet de ce procès est d'établir la preuve de la responsabilité ou de l'innocence des accusés. Il est indigne d'un procureur de...

– Objection retenue, dit le juge d'une voix lasse, comme s'il avait hâte que tout soit terminé.

– Si la cour le permet, intervint Chang, je verse au dossier cet extrait du journal personnel du capitaine Kirk.

Chang fit un signe de la main à quelqu'un qui se tenait à l'autre bout de la salle.

La voix de Jim emplit le tribunal.

« Je n'ai jamais fait confiance aux Klingons, et ne leur ferai jamais confiance. Je commence à croire que McCoy a raison : je ne leur pardonnerai jamais la mort de mon fils ! »

Un tumulte, épouvantable éclata dans la salle. Le juge utilisa plusieurs fois son « maillet » pour ramener l'ordre. McCoy se tourna vers Jim, toujours immobile et impassible. Mais il remarqua la lueur d'incrédulité qui brillait dans ses yeux.

Ce n'est pas possible. pensa-t-il, cet enregistrement est truqué !

Il chercha le regard de Kirk pour se rassurer.

Mais Jim tourna délibérément la tête.

– Est-ce bien vos paroles ? demanda Chang.

– Oui... murmura Jim.

McCoy le regarda avec horreur.

– Est-ce votre voix ?

– Oui.

– Parlez plus fort, insista Chang. Nous vous entendons à peine.

Jim se redressa.

- Ce sont **mes** paroles, et c'est bien **ma** voix !

McCoy ferma les yeux et abandonna tout espoir.

* * * * *

Sur la passerelle de l'Excelsior, le capitaine Sulu regardait la retransmission du procès.

Une heure plus tôt, Hikaru ne savait rien des circonstances de la mort du chancelier Gorkon.

Mais l'innocence de Kirk ne faisait aucun doute à ses yeux. Et l'audition de

ce terrible enregistrement n'avait en rien modifié son opinion. A n'en pas douter, la Fédération, Starfleet, et même les Klingons, ne pouvaient pas sérieusement croire le capitaine Kirk capable d'une telle infamie.

La colère de Sulu augmentait régulièrement depuis le début de la transmission. Il n'avait plus rencontré les officiers de l'Entreprise depuis des années. Revoir le capitaine Kirk et le docteur McCoy dans de telles circonstances lui brisait le coeur.

Pourtant, il avait bien failli éclater de rire lorsque McCoy avait sciemment mal répondu à la question sur sa situation médicale !

Voilà comment étaient ses amis ! Courageux, loyaux, et prêts à rire de tout de peur d'avoir à en pleurer...

Il était évident que les Klingons n'avaient aucune intention de leur offrir un procès équitable. La Fédération et Starfleet, d'autre part, semblaient décidés à s'en laver les mains. Pour éviter une guerre, les politiciens et les chefs militaires allaient froidement sacrifier deux innocents.

Sulu ne voulait pas la guerre. Mais il savait que les véritables assassins de Gorkon la recherchaient.. Si le sacrifice de McCoy et de Kirk calmait les choses, ils feraient tout ce qu'ils pourraient pour remettre le feu aux poudres.

Et deux des meilleurs officiers de la flotte seraient morts en vain...

Hikaru prit une décision qui, c'était certain, risquait de lui coûter sa carrière dans Starfleet. Mais ce ne serait pas la première fois qu'il accepterait ce risque pour voler au secours d'un certain capitaine et de son équipage...

– Communications ? dit-il en faisant pivoter son fauteuil.

– Capitaine ? répondit Janice Rand.

– Envoyez un message au capitaine Spock

« Sommes prêts à vous assister. Capitaine Sulu. USS Excelsior. » Indiquez nos coordonnées. Et utilisez une fréquence de sécurité.

Janice hésita un instant.

– Est-ce bien sage, capitaine ? Je veux dire, étant donné leur situation...

Le regard de Sulu la força au silence. Il était inutile qu'il en dise davantage. Bien des années auparavant, Janice avait servi à bord de l'Entreprise sous les ordres du capitaine Kirk.

– J'envoie le message immédiatement, monsieur. Et je suis de tout coeur avec vous...

Sulu hocha la tête et se retourna vers l'écran.

* * * * *

A bord de l'Entreprise, Uhura cessa un instant de s'intéresser au procès pour décoder la communication qu'elle venait de recevoir. Le message du capitaine Sulu lui réchauffa le coeur.

– Monsieur Spock, le capitaine de l'Excelsior nous communique sa position et vous assure de son entière coopération. -

Le Vulcain ne détourna pas les yeux de l'écran.

– Il se place dans une position des plus délicates, murmura-t-il.

Certainement pas pire que celle dans laquelle je suis sûre que vous vous placerez bientôt, capitaine Spock ! pensa Nyota en levant de nouveau les yeux sur l'écran.

* * * * *

Le colonel Worf tendit de nouveau le bras en direction du juge.

- Objection, votre honneur! Les idées politiques de mon client n'ont pas à être jugées ici !

Emotionnellement vidé par l'interrogatoire de Chang, Jim écouta cette intervention avec un soudain détachement.

La mort de Gorkon le tourmentait sans cesse. En comparaison, le procès et la sentence qui suivrait n'avaient aucune importance. Mais deux choses étaient essentielles : que les assassins de Gorkon soient traduits en justice, et que le processus de paix continue. Jim n'avait aucun moyen de lutter pour atteindre ces objectifs. Mais il savait que Spock trouverait une manière de les réaliser tous les deux.

La diffusion publique de son journal l'avait tout d'abord anéanti sur un plan émotionnel. A présent, elle l'inquiétait pour un tout autre motif.

Les Klingons ne pouvaient pas être entrés en possession de cet enregistrement sans la complicité d'un espion placé à bord de l'Entreprise. Un espion qui, naturellement, se trouvait toujours à bord. Le seul espoir de le neutraliser était que Spock soit déjà arrivé à la même conclusion...

Il sortit de ses pensées et s'aperçut que McCoy portait maintenant sur le visage les symptômes du désespoir.

Jim sentit son coeur s'emplier de pitié pour le vieux médecin. En même temps, il se demanda comment Leonard avait pu croire un instant qu'ils avaient une chance de s'en sortir. Et pourquoi il avait été frustré et scandalisé par l'honnêteté certes accablante - de ses réponses.

Mentir n'aurait servi à rien ! Rien de ce que faisaient les marionnettes présentes dans cette salle n'avait d'importance. A la fin de la représentation les juges allaient les déclarer coupables. Il l'avait compris avant même d'entendre l'extrait de son journal personnel.

Chang s'approcha du box des accusés.

Il tourne autour de nous comme un faucon prêt à tuer, se dit Jim. Ma tête sera le plus beau trophée de sa carrière.

– Bien au contraire, colonel Worf ! Les idées et les motivations du capitaine Kirk sont au coeur de ce procès... Le dossier de cet officier le dépeint comme opportuniste sans principes, obsédé par sa carrière, et qui n'a jamais hésité à bafouer l'autorité de ses supérieurs au nom de ses intérêts personnels. Savez-vous que notre « capitaine » Kirk fut autrefois amiral ? Et qu'il fut cassé pour avoir fait ce que bon lui semblait au mépris des règlements et des lois ?

Il s'approcha de Kirk et le défia du regard.

– Niez-vous avoir été dégradé pour ces motifs, capitaine ?

Jim ajusta le traducteur sur son oreille et hésita comme s'il n'avait pas compris la question. Chang s'approcha si près que Kirk sentit son souffle sur son visage.

– N'attendez pas la traduction, répondez tout de suite ! hurla-t-il.

– Ne répondez pas ! cria Worf. Votre honneur, cet épisode de la vie de mon client n'a rien, à voir avec l'assassinat du chancelier !

- Objection rejetée. Le prévenu doit répondre à la question du général Chang.

– Je ne peux pas le nier... dit Jim.

Le visage de Chang s'illumina.

- Vous avez bien été dégradé ?

– Oui...

McCoy grogna doucement.

– Pour insubordination ?

– J'ai effectivement désobéi aux ordres en une occasion...

– Obéissiez-vous, ou désobéissiez-vous, la nuit où vous avez organisé l'assassinat du chancelier ?

– Object... commença Worf.

– J'ignorais tout de cet attentat avant de me téléporter sur le Kronos ! cria Jim.

– Niez-vous que l'Entreprise ait tiré sur le vaisseau du chancelier ?

– Bien, je pense que...

– Niez-vous que vos hommes se soient téléportés sur le Kronos pour exécuter le chancelier ? Jim comprit où la logique du général le conduisait Chang était un Stratège brillant, et il ne servait à rien de résister, ou de polémiquer. Le piège fonctionnerait dans tous les cas.

– Je ne veux nier ou confirmer des actes dont je n'ai pas été témoin, général.

– Capitaine Kirk, savez-vous que, selon les lois de la Fédération, le capitaine d'un vaisseau est responsable de tous les actes de son équipage ? McCoy sursauta. Lui aussi venait de comprendre. Coupable ou pas, Jim devrait assumer la mort de Gorkon tant qu'il ne serait pas démontré que l'Entreprise n'avait pas tiré sur le Kronos..

- Je connais le règlement de Starfleet... confirma Kirk.
- Par conséquent, puisqu'il est prouvé que des membres de votre équipage ont tué le chancelier...

- Jim ! cria McCoy. Ne vous laissez pas faire C'est un piège infâme Votre honneur, comment pouvez-vous...

- Silence, prévenu McCoy, tonna le juge. Capitaine Kirk, répondez à la question sans circonvolution!

- Mon grade me rend responsable de la conduite des hommes et des femmes qui servent sous mes ordres, dit Jim.

Chang se tourna triomphalement vers le juge.

- Votre honneur, plaise au tribunal d'adopter mes conclusions !

McCoy se tourna vers le colonel Worf.

- A vous de plaider, mon ami ! dit-il avec un espoir que Jim trouva pathétique.

Le Klingon le regarda avec une expression désabusée.

- Selon les lois klingonnes, la défense et l'accusation présentent leurs arguments en même temps. Je n'ai plus rien à dire, docteur.

McCoy ouvrit la bouche pour parler. Mais il n'en eut pas le temps.

- Cette cour déclare les accusés coupables de meurtre avec préméditation, déclara le juge en écrasant son étrange gant sur la pierre.

Les spectateurs entonnèrent une mélodie composée d'un seul mot klingon dont Jim n'eut aucun mal à comprendre le sens.

La mort...

Il regarda Chang avec une haine sauvage.

- Capitaine James T. Kirk, docteur Leonard H. McCoy...

Les deux hommes se retournèrent vers le juge, toujours à demi caché dans l'obscurité.

- ... avez-vous quelque chose à ajouter avant d'entendre la sentence?

Jim et Leonard échangèrent un regard.

- Nous sommes victimes d'une machination, dit le médecin.

Le colonel Worf vint se placer devant eux et s'adressa au juge d'une voix tremblante d'énervement.

Jim le regarda avec surprise. Le Klingon semblait sincèrement indigné de la manière dont on venait de traiter ses clients.

- J'aimerais qu'il soit noté dans les minutes que les preuves présentées contre les défenseurs sont toutes indirectes. Je prie la cour d'en tenir compte lorsqu'elle décidera de leur peine.

- La cour prend note de l'avis du colonel Worf.

Le juge marqua une pause. Jim fit le vide dans son esprit. Il n'avait aucun doute sur la décision de la cour.

Ce serait la mort.

Pour lui, cela n'avait plus d'importance.

Mais pour McCoy...

Il tourna la tête vers le médecin, et lui lança un regard qui tendait à la fois à le rassurer et à s'excuser de l'avoir entraîné dans cette aventure.

McCoy haussa les épaules, s'éclaircit la gorge, et regarda le juge.

- Dans l'intérêt des pourparlers de paix à venir, la cour ne condamnera pas James Kirk et Leonard McCoy à la peine de mort.

Le médecin dut s'appuyer contre le box. Jim lutta pour ne pas perdre l'équilibre. La foule commença à rugir, puis se tut pour entendre la suite.

- Par conséquent, les accusés vont être conduits sur-le-champ dans les mines de dilithium de l'astéroïde pénitentiaire Rura Penthe, où ils resteront jusqu'à la fin naturelle de leurs existences. J'ajoute que toute demande de recours en grâce ou de liberté conditionnelle sera irrévocablement déboutée par les autorités klingonnes.

CHAPITRE HUIT

Sur la passerelle de l'Entreprise, Spock et les autres officiers regardèrent leurs deux amis quitter le tribunal sous bonne garde.

- Rura Penthe ! s'exclama Uhura.

- Connu dans toute la galaxie comme le cimetière des condamnés, souffla Chekov.

A côté de lui, Valeris s'efforça de ne pas trahir ses émotions. Mais la lueur qui brillait dans ses yeux démentait son calme apparent.

- Autant les tuer tout de suite, et tourner la page... marmonna Scott.

Spock continua de regarder l'écran en silence. Il lui était impossible de mesurer les émotions qu'il avait ressenties en regardant le procès. Après tant d'années passées auprès des humains, il avait appris à accepter les deux parties de son héritage. Ses sentiments, aujourd'hui, ne l'effrayaient plus. A présent, il était même capable de donner raison au docteur McCoy de l'avoir un jour accusé de vouloir être: « Plus Vulcain que les Vulcains. » De fait, le Spock de jadis avait parfois poussé un peu loin son désir d'équanimité.

Mais il demeurerait pourtant acquis à la logique. Jouer son rôle de Vulcain était beaucoup plus confortable, et il ne voyait aucun intérêt à changer de politique. Bien que certaines émotions, judicieusement exploitées, pussent rendre la vie plus agréable, aucune ne devait pouvoir la contrôler.

Par conséquent, il luttait pour réprimer celles qui agressaient à présent son cerveau : la colère, le désespoir, et, plus fort que tout, un sentiment de culpabilité totalement irrationnel.

Totalement irrationnel ? se demanda-t-il. Vraiment?

C'était lui qui avait engagé l'Entreprise et son capitaine dans cette mission. Jusqu'à un certain point, il était effectivement coupable de manipulation. Mais ses motivations n'avaient absolument rien d'illogique. L'Entreprise, en particulier sous le commandement de James Kirk, restait l'escorte la plus sûre qu'il eût pu choisir pour le chancelier klingon. Que Jim ait ainsi la possibilité de rencontrer Gorkon et d'apprendre que tous les Klingons ne ressemblaient pas à Kruge constituait une sorte de bonus. Si tout s'était bien passé, le capitaine et le chancelier auraient bénéficié de ce hasard bienvenu.

Mais les circonstances en avaient décidé autrement.

A l'heure présente, les vrais conspirateurs conservaient les mains libres alors que Kirk et McCoy se retrouvaient en prison. La vie d'Azetbur et les chances de paix étaient plus en danger que jamais.

Spock se sentait également coupable de ne pas s'être téléporté sur le Kronos. Bien entendu, il connaissait tous les arguments logiques qui militaient contre cette impression : si Kirk n'y était pas allé, les Klingons auraient tout simplement détruit l'Entreprise. Le coup de poker du capitaine avait sauvé le vaisseau et, indirectement, la conférence de paix.

Néanmoins, Spock ne pouvait se libérer de la conviction qu'il aurait dû se trouver dans le box des accusés à la place de Jim.

Sur le moment, apprendre que ses deux amis échapperaient à la peine de mort l'avait rassuré.

Il s'attendait depuis le début à ce qu'ils subissent la peine capitale. Pourtant, une petite voix intérieure, celle qu'il avait presque réduite au silence durant ses trois années de Kolinahr, jusqu'à ce qu'elle lui ordonne de revenir sur l'Entreprise pour affronter Viger, et qu'il écoutait attentivement depuis, lui avait soufflé qu'il existait toujours un peu d'espoir.

Mais son soulagement s'était immédiatement mué en angoisse. Rura Penthe, la colonie pénitentiaire la plus impitoyable de l'Empire Klingon, était devenue une sinistre légende dans la galaxie. La remarque de l'ingénieur Scott, pour une fois, valait de l'or, une exécution rapide eût été mille fois préférable. Personne ne survivait à un séjour, court ou prolongé, sur Rura Penthe. La mort était inévitable.

Spock n'avait aucune intention de permettre que l'inévitable se produise. Pour ce faire, il n'hésiterait pas un instant à désobéir aux ordres et à violer le règlement de Starfleet. Il devait quelque chose à Jim et à Leonard depuis plus de dix ans. Le moment était venu de payer sa dette et de démontrer qu'il existait bien « quelque chose qui allait au-delà de la discipline du service ».

Il se tourna vers Valeris.

- Revoyons de nouveau l'enregistrement de l'attaque, lieutenant.

Elle leva les yeux vers lui. Seul un Vulcain pouvait remarquer son angoisse. Elle constata que Spock n'avait pas manqué de la détecter, et baissa la tête.

Le Vulcain la regarda manipuler sa console avec une pointe de compassion. Il aurait aimé la rassurer, mais ses paroles n'eussent été que du vent. Tout indiquait que le capitaine et le médecin seraient morts avant que quiconque n'ait eu le temps de leur porter secours.

Au moment où l'image du Kronos Un apparut sur l'écran, Spock porta une main à son front, puis la baissa rapidement avant que quiconque n'ait pu s'en apercevoir.

Un Vulcain ne se massait pas les tempes, même quand il sentait poindre une

migraine.

La torpille jaillit du coin inférieur droit de l'écran et fila vers le vaisseau klingon.

- C'est bien l'Entreprise qui a tiré, gémit Chekov. Spock n'en était pas si sûr. Sur l'écran, la seconde torpille venait de percuter le Kronos

- C'est impossible ! cria Scott. Nous avons recompté les torpilles manuellement, capitaine Spock.

Valeris fit pivoter son fauteuil pour faire face à celui du capitaine.

- Monsieur... N'est-il pas logique de considérer toutes les possibilités? Il ne m'est pas facile de le dire, mais nous nous sommes tous rendu compte que les sentiments du capitaine Kirk envers les Klingons... Enfin, depuis la mort de son fils...

Scott se retourna vivement et lui lança un regard désapprobateur. Chekov et Uhura l'imitèrent. Seul Spock demeurait impassible.

- Je voulais simplement dire que c'est une possibilité.

Spock la fixa pendant quelques instants.

- Repassez-nous la scène, lieutenant, dit-il enfin. L'écran montra de nouveau le Kronos immobile dans l'espace. Un éclair apparut dans le coin droit de l'écran.

- Arrêt sur image, ordonna le Vulcain.

Il étudia longuement l'image fixe. Depuis le début, ils avaient tous émis la même hypothèse, étayée par des preuves visuelles incontestables. La trajectoire de la torpille laissait indéniablement penser qu'elle provenait de l'Entreprise. Cependant...

Une image s'imposa à son esprit, celle de Jim Kirk, le visage distordu par la colère, après le briefing de San Francisco : *« J'ai parlé avec l'une des survivantes de Themis. Elle m'a dit qu'ils n'avaient pas eu le temps de réagir, ni même d'apercevoir les vaisseaux klingons. Les fuseurs semblaient tirer de nulle part. »*

- Un de mes ancêtres soutenait que ce qui reste lorsque l'on élimine l'impossible doit être la vérité - aussi improbable fût-elle!

- Que voulez-vous dire exactement, monsieur Spock? demanda Uhura avec une certaine exaspération.

- Simplement ceci : puisque nous n'avons pas pu tirer ces torpilles, quelqu'un d'autre l'a fait. Valeris leva les sourcils.

- Les Klingons ne se sont pas tirés dessus eux-mêmes ! intervint Scott. Et il n'y avait aucun vaisseau dans le secteur !

- C'est exact. Mais nous avons enregistré un énorme flux de radiations neutroniques.

- Mais il ne venait pas de nous ! protesta l'ingénieur.

– Précisément monsieur Scott, dit Spock. Guidé par le rasoir d'Occam et - aussi difficile fût-il de l'admettre - par une certaine intuition, le Vulcain étau arrivé à la conclusion la plus simple et logique possible. Naturellement, elle se révélait trop incroyable pour que ses collègues l'acceptent d'une autre manière qu'en y arrivant eux-mêmes.

– Je ne comprends pas, dit Chekov. Un flux de radiation de cette importance ne pouvait être produit que par un vaisseau...

- Le Kronos Un ? proposa Uhura.

- Trop éloigné ! répondît Spock. La source de radiation devait être très proche de nous... Peut-être même juste au-dessous de nous.

– Si un autre vaisseau s'était trouvé sous l'Entreprise, les Klingons l'auraient vu !

– En êtes-vous certain, monsieur Scott ?

Les humains le dévisagèrent sans comprendre, mais Valeris ne fut pas longue à additionner un et un.

– Un Oiseau de Proie ? demanda-t-elle doucement.

– Un Oiseau de proie, confirma Spock.

– Invisible? dit Chekov sur un ton incrédule.

– Un Oiseau de Proie ne peut pas tirer lorsqu'il est invisible, rappela Scott.

– Dans des circonstances normales, monsieur Scott, je serais d'accord avec vous. Habituellement le bouclier d'invisibilité draine trop de puissance pour autoriser l'utilisation simultanée de l'armement. Cependant, les circonstances ne sont pas normales l'Oiseau de Proie dont nous parlons peut tirer en étant invisible.

Scott pâlit.

– Monsieur Spock, vous êtes en train de nous parler d'un nouvel engin de destruction terrifiant !

– Exactement, ingénieur...

– Nous devons informer Star... commença Valeris.

Scott l'interrompit sans ménagement.

– Les informer de quoi, bon sang? De l'existence d'une nouvelle arme invisible? Ils vont nous traiter de crétins délirants ! Ou ils diront que nous cherchons à disculper le capitaine en racontant n'importe quoi.

Spock approuva du chef.

– Et ils n'auraient pas tort. Nous n'avons aucune évidence... Mais seulement une théorie qui semble adaptée aux faits.

– En supposant que vous ayez raison, monsieur Spock, demanda Uhura, pourquoi auraient-ils tiré sur leur chancelier ?

Spock éluda la question. Non parce qu'il se trouvait à court d'argument, mais parce qu'il espérait que ses soupçons ne se vérifieraient pas.

- Je veux que ce vaisseau soit fouillé de la proue à la poupe. Lieutenant

Valeris, je vous charge de superviser cette mission. Vous commencerez par la salle de téléportation...

La jeune Vulcaine se leva.

- A vos ordres, capitaine.

- Je ne comprends pas, dit Chekov. S'il y avait vraiment un vaisseau sous l'Entreprise, c'est probablement de là que les assassins sont partis.

- Vous oubliez un détail, monsieur Chekov, lui répliqua Spock. Les banques de données disent que nous avons tiré. Si c'est exact, les assassins sont cachés parmi nous. Si c'est faux, la personne qui les a sabotés est toujours à bord. Dans tous les cas, ce que nous cherchons est ici.

- Mais que cherchons-nous, capitaine ? s'exclama Pavel.

Spock se tourna vers Valeris, certain qu'elle avait déjà compris. A l'Académie, ses notes de « *déduction logique* » suscitaient la jalousie de ses camarades.

Valeris se campa fièrement au garde-à-vous.

- Deux paires de bottes antigravifiques, capitaine !

* * * * *

Trois soleils fantomatiques éclairaient faiblement le ciel de Rura Penthe. Le docteur McCoy souffla un nuage de vapeur blanche. Le vent glacial lui piquait les yeux. Mais ses larmes gelaient avant d'atteindre ses joues.

Le médecin n'aurait jamais pensé que le corps humain soit capable de résister à de telles températures - en tout cas, pas le sien ! Au début, cette constatation l'avait presque réjoui. Mourir de froid semblait un sort plus agréable qu'être réduit en bouillie par les gardiens. Il lui suffirait de s'allonger dans la neige, de s'endormir, et tout serait fini. Une fin rapide et sans douleur.

Mais il s'était ravisé après avoir passé quelques minutes dans le froid. Ses mains et ses pieds lui faisaient horriblement mal, et la douleur menaçait de s'étendre à tout son corps. Les lourdes chaînes qu'il portait aux chevilles n'arrangeaient rien.

Douleur, angoisse, lente destruction de l'esprit. Non, mourir de froid n'était décidément pas une façon d'en finir avec la vie.

Le médecin luttait pour conserver l'équilibre sur la neige glacée. Ses chaînes cliquetaient en cadence tandis qu'il ajustait son pas sur celui de quatorze autres prisonniers. Autour d'eux marchaient cinq gardiens klingons accompagnés de chiens aux regards féroces.

La scène lui paraissait surréaliste. Ce type de cruauté appartenait à une époque mille fois révolue.

Nous savions déjà qu'ils lisent Shakespeare pensa-t-il. *Mais quelque chose me dit qu'ils aiment aussi Alexandre Dumas.*

Il écarquilla les yeux pour voir au loin, mais ne découvrit aucune destination possible. La neige s'étendait à perte de vue.

J'ai compris, ils attendent simplement que nous tombions raides morts !

Il essaya de s'emmitoufler dans le manteau de fourrure miteux que les gardiens lui avaient remis à son arrivée. Tout espoir que Spock vienne à leur secours s'était évanoui depuis longtemps. Son humeur oscillait entre l'apathie et la rage. Tout à fait irrationnellement, sa colère était dirigée contre Jim, qui marchait devant lui, et n'avait pas dit un mot depuis leur arrivée.

En y repensant, Leonard s'aperçut que lui-même n'avait pas desserré les dents.

Bon sang, pensa-t-il, je refuse de finir mes jours dans un endroit où il fait trop froid pour parler !

Il faillit s'écrouler sur Jim lorsque le gardien de tête fit signe au groupe de s'arrêter. Le Klingon appuya sur un instrument accroché à sa ceinture et un sifflement aigu s'éleva.

La neige s'écarta pour révéler une grande trappe. La trappe s'ouvrit, et un nouveau gardien klingon, sembla sortir de sous la terre. Il posa une sorte de caisse sur le sol.

Un second Klingon, lui aussi accompagné d'un chien à la mâchoire impressionnante, sortit par la trappe. A la manière dont il monta sur la caisse pour observer le petit groupe de prisonniers, McCoy estima qu'il s'agissait du commandant du camp. Il paraissait beaucoup plus résistant au froid que les nouveaux arrivants, mais sûrement pas plus heureux d'être là.

- Vous voilà au bagne de Rura Penthe, grognât-il. Regardez bien autour de vous : pas de clôture, pas de mirador, pas d'enceinte électrifiée. Il n'y en a pas besoin... Seul un champ de force interdit la téléportation. Votre nouveau monde se trouve sous le sol.

Il siffla trois notes très courtes.

Deux gardiens sortirent par la trappe en tirant un prisonnier humain dépourvu de manteau.

- Non ! Non ! hurlait-le malheureux.

- La seule punition, ici, est d'être exilé à la surface sans vêtement de protection. Vous allez vite comprendre pourquoi...

Les gardiens jetèrent le prisonnier sur la glace. Il cria une dernière fois, et s'immobilisa, saisi par le froid.

McCoy détourna la tête.

Le commandant affichait une expression d'ennui profond, comme s'il avait vu cette scène des centaines de fois.

- Sous terre, personne ne peut s'échapper. Travaillez bien, et vous serez

bien traités. Travaillez mal, et vous mourrez...

Il descendit de la caisse, qui fut immédiatement récupérée par l'un des gardiens, et repassa par la trappe. Les prisonniers furent poussés à sa suite.

Le médecin était heureux d'arriver enfin à un endroit plus hospitalier. Mais il tourna quand même la tête pour jeter un dernier coup d'oeil dehors.

C'est la dernière fois que tu vois le ciel, mon vieux Leonard !

Non loin de la trappe, le cadavre gelé du détenu puni achevait de disparaître sous la neige...

* * * * *

Le bagne de Rura Penthe était un vaste labyrinthe souterrain qui donnait sur un enclos semé de cabanes. McCoy grimaca : l'endroit était protégé du vent, mais il y faisait presque aussi froid que dehors. De plus, les gardiens, à sa grande déception, ne semblaient pas avoir l'intention de les débarrasser de leurs chaînes.

Les prisonniers étaient libres d'aller et venir dans l'enclos. Mais le médecin, après avoir jeté un coup d'oeil sur les autres détenus, n'était plus trop sûr qu'il s'agisse d'une bonne chose. Tous étaient bâtis comme des armoires à glace, et prêts à s'entre-tuer pour un rien.

Dès qu'ils sauraient que le légendaire Jim Kirk venait d'arriver...

McCoy jeta un regard oblique aux gardiens qui se tenaient non loin d'eux, puis s'approcha de Kirk.

- Jim, essayons de trouver un endroit où nous pourrions éviter les ennuis.

Le capitaine jeta un coup d'oeil sur la foule hostile et hocha la tête. Puis il indiqua le mur extérieur au médecin. Celui-ci, les jambes à la torture, se mit en route en maugréant.

- Jim, dit-il dès qu'ils furent relativement isolés; je devrais peut-être vous supplier d'être prudent et de ne surtout pas tenter de vous évader. Mais je n'en ai aucune envie. Se faire tuer est sans doute la meilleure façon d'en finir avec tout ça.

Kirk le regarda avec une expression presque moqueuse.

- Nous allons nous tenir tranquilles jusqu'à l'arrivée de Spock, Bones.

Le médecin laissa éclater la frustration que l'épuisement, le froid et la faim attisaient en lui depuis des heures.

- Pourquoi jouez-vous toujours le rôle du boy-scout optimiste, Jim ? A votre âge ! Spock ne sait pas où est Rura Penthe. Personne ne le sait ! Et même si notre génie aux oreilles pointues parvenait à l'apprendre, il lui serait impossible d'arriver jusqu'ici. Nous sommes en plein Empire Klingon, bon sang !

- Spock nous trouvera, dit Jim d'une voix définitive.

- Il trouvera nos cadavres ! Et encore...

Il s'interrompit brusquement lorsqu'une ombre géante les recouvrit.

L'énorme créature qui leur cachait la lumière ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu auparavant. Son corps était recouvert d'écailles d'argent, et des excroissances osseuses semblables à des cornes, reliaient ses tempes à son menton. Le côté gauche de son visage portait des zébrures rouges qui pouvaient être d'anciennes cicatrices ou une caractéristique physique parfaitement banale pour son espèce.

Comme le docteur le craignait, la nouvelle de l'arrivée de Jim avait fait son petit effet.

La créature se pencha vers le capitaine et grogna quelque chose qui ressemblait à : « *Quog wok na puhnat !* »

Ce qui ne voulait certainement pas dire « Comment allez-vous ? »

Jim leva une main apaisante.

- Je suis désolé, mais nos traducteurs universels nous ont été confisqués, dit-il.

L'être avança et marmonna des paroles totalement incompréhensibles.

Jim sourit.

- Désolé, mais...

Sa réaction sembla offenser la créature.

- *Ragnit ascru unto pram moreoscue shondik !*

- Jim, j'ai l'impression que quelque chose ne lui plaît pas, bredouilla McCoy en essayant de prendre la tangente.

- *Quog wok na puhnat !* répéta la créature.

Puis, pour montrer qu'elle ne plaisantait pas, elle souleva Jim de terre d'une seule main.

- Si ce coin est à vous, dit Jim, nous partirons avec plaisir.

L'être le souleva un peu plus haut. McCoy envisagea de voler à son secours pendant une bonne seconde, puis regarda aux alentours pour trouver de l'aide.

- Il veut que vous prêtiez allégeance à la Confrérie des Aliens, dit une voix curieusement douce. McCoy se retourna. La nouvelle venue était humanoïde, femme jusqu'au bout des ongles, et redoutablement belle.

- C'est comme si c'était fait... bredouilla Jim. Distrayant par l'arrivée de la jeune femme, la créature lui serra le cou un peu moins fort, et il put de nouveau respirer.

- Il veut aussi votre manteau...

- Pas question, dit Jim. Je suis sûr qu'il ne lui irait pas !

La jeune femme n'esquissa même pas un sourire. Mais elle prononça quelques mots dans le langage guttural de l'être couvert d'écailles.

Sans grand plaisir, il reposa Kirk sur le sol.

– *Fendo pomsky !* dit la femme aux yeux d'or.

L'être fit un geste d'assentiment et s'éloigna

Jim regarda enfin sa bienfaitrice et l'examina avec une satisfaction visible.

– Merci, dit-il.

– Qu'est-ce que la « Confrérie des Aliens » ? de-. manda McCoy.

– L'association des prisonniers non klingons, répondit-elle en portant un petit objet malodorant à ses lèvres.

Une cigarette roulée à la main, pensa McCoy. *Totalement illégale dans la Fédération.*

– Je m'appelle Martia.

Elle tendit sa cigarette au médecin. McCoy repoussa sa main.

– Allez-y, ça vous réchauffera, insista-t-elle. Vous êtes bien Kirk et McCoy ?

Jim prit la cigarette et inhala la fumée. Une expression d'agréable surprise se peignit sur son visage. Le médecin lui retira la cigarette des doigts et aspira une énorme bouffée. Une sensation de chaleur intense se diffusa dans tout son corps. Il toussa et rendit l'objet à sa propriétaire.

– Comment le savez-vous ? demanda Jim.

– Nous n'avons pas beaucoup d'assassins de chancelier ici...

– Nous n'avons pas tué Gorkon ! dit Jim.

Martia les regarda d'un air faussement innocent.

– Bien sûr que non ! D'ailleurs, aucun d'entre nous n'est coupable de ce qu'on lui reproche, c'est bien connu...

Elle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne d'autre n'écoutait.

– Quoi qu'il en soit, vos têtes sont mises à prix.

– Ça colle avec le reste... dit McCoy.

- On nous manipule depuis le début, ajouta Jim.

Martia s'approcha de son oreille.

- Quelqu'un de haut placé veut vous mettre définitivement à l'écart.

- Je ne vois pas comment nous pourrions être davantage à l'écart ! soupira McCoy.

- Ils se débrouilleront pour que ça ait l'air d'un accident, murmura Martia. La chose est assez fréquente, ici.

McCoy trembla de nouveau, mais pas de froid. Martia s'en aperçut et lui tendit sa cigarette. Le médecin la prit avec gratitude et tenta de ne pas tousser lorsque la fumée pénétra dans ses poumons.

– Pourquoi êtes-vous là, si ce n'est pas indiscret ? demanda-t-il.

Un large sourire dévoila ses dents parfaitement blanches. McCoy était littéralement fasciné par ses yeux. Il avait remarqué que Jim n'y était pas indifférent non plus.

– Votre question ne me dérange pas, répondit Martia. Je faisais du marché noir. Il s'agit d'une forme de commerce ancienne et respectée dans l'Empire. A condition de ne pas se faire attraper !

- Combien de temps vous reste-t-il à tirer? demanda Jim.

Elle sourit tristement.

- Ne le savez-vous donc pas ? Personne ne repart jamais de Rura Penthe !

* * * * *

Kwan-mei Suarez sourit au moment où Carol Marcus ouvrit enfin les yeux. En fait, elle n'était pas vraiment d'humeur à sourire. Le réveil de Carol lui faisait à la fois plaisir et peur.

Elle avait tant de choses à lui dire

Deux jours plus tôt, Kwan-mei avait aidé Jackson à faire ses premiers pas dans les couloirs de l'hôpital, et il ne s'en était pas si mal sorti. La jeune femme avait alors retrouvé sa joie de vivre. Jackson récupérait peu à peu, et le médecin leur avait dit le matin même que le traitement de Carol était un succès.

Puis ils avaient entendu l'annonce de la mort du chancelier Gorkon sur un des écrans de l'hôpital. La nouvelle datait déjà de vingt-quatre heures. La base stellaire se trouvait si loin de tout...

Jackson et elle n'avaient pas pu s'empêcher de regarder le reportage jusqu'au bout. Leur réaction initiale, horreur et pitié, avait été rapidement remplacée par une froide constatation : le chancelier de l'Empire était mort ! Mais n'y avait-il pas une certaine justice en cela ? Son sort était-il pire que celui des victimes de Kudao et de Themis ?

En tout cas, il ne pouvait pas être aussi atroce que celui de Sohlar !

Sur l'écran, la photo du chancelier Gorkon avait été remplacée par les scènes les plus atroces du massacre de Kudao, et quelques images des ruines de Themis. Kwan-mei s'était alors surprise à espérer que Gorkon soit mort lentement, en se vidant de son sang, et sans jamais perdre conscience.

Puis elle avait détourné les yeux, accablée par la honte.

Mais la nouvelle de l'arrestation de Jim Kirk l'avait forcée à regarder de nouveau. Son amie Carol lui avait raconté comment était mort David. Elle savait également que Kirk était, son père. L'accusation, pour elle qui avait si souvent entendu parler du capitaine, sonna comme une absurdité.

Puis était venue l'ignoble retransmission du procès, qu'ils avaient suivie dans la chambre de Jackson...

Carol gémit et toucha doucement son front, effleurant les magnifiques cheveux blonds et gris que Suarez lui avait coiffés une heure plutôt. Kwan-mei se pencha, heureuse de savoir que les médecins, dans la pièce à côté, continuaient de surveiller attentivement les réactions de leur patiente.

Elle essaya de se rappeler si elle avait déjà vu Carol aussi pâle. Sa peau ressemblait encore tellement à de l'ivoire...

Puis elle se rendit compte que le docteur Marcus avait toujours eu l'air fatiguée et surmenée.

– Comment vous sentez-vous, mon amie?

Carol essaya de s'asseoir. Suarez appuya sur une touche. qui releva silencieusement la tête du lit.

– Que m'est-il arrivé?

Kwan prit une grande inspiration. Mais Carol ferma les yeux et parla avant elle.

– Le bâtiment... Tout le bâtiment s'est...

Elle rouvrit les yeux.

– Nous ne sommes plus sur Themis, n'est-ce pas ?

– Non. Vous avez été blessée à la tête. Dans le coma pendant plusieurs jours... De quoi vous souvenez-vous ?

– Les murs... dit Carol en abandonnant sa tête contre l'oreiller. Les murs s'écroulaient sur nous... Tout le bâtiment s'écroulait... Je crois que vous avez couru à la fenêtre...?

– La station a été attaquée.

– Les Klingons, souffla Carol d'une voix haineuse.

– Oui. Leur gouvernement nie, bien entendu Mais personne n'est dupe...

– Et les autres? l'interrompit Carol. Jackson ? Sohlar ?

Suarez sentit sa gorge se serrer.

– Jackson va bien. il a eu la colonne vertébrale brisée en plusieurs endroits, mais il marche de nouveau depuis ces deux derniers jours. Quant à moi, je m'en suis tirée sans une égratignure. Incroyable, n'est-ce pas?

Carol n'entra pas dans son jeu. Kwan comprit qu'elle ne s'en tirerait pas en mentant par omission.

- Je suis désolée. Nous avons perdu Sohlar.

Carol détourna la tête, et regarda un long moment en direction de la fenêtre.

– Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle enfin en se retournant de nouveau vers Suarez.

- Brutalement, mentit Kwan-mei. il n'a pas eu le temps de s'en rendre compte...

Elle prit la main de Carol et la laissa pleurer en paix pendant quelques instants. Avoir menti au sujet de la mort de Sohlar ne lui pesait pas sur la conscience. Elle s'était trouvée seule avec lui tout au long de son agonie, et n'en avait même pas parlé à Jackson. Ainsi, Carol n'aurait jamais la possibilité de connaître la vérité.

Mais il en allait tout autrement des nouvelles concernant le capitaine lui-même.

Suarez devait lui dire la vérité, plutôt que l'exposer à l'apprendre par hasard.

- Quelqu'un a-t-il contacté Jim? demanda Carol.

Le coeur de Kwan-mei se mit à battre plus fort.

Si elle ne disait rien à Carol maintenant, un médecin ou une infirmière pouvait trahir la vérité à n'importe quel moment...

Pourtant, les mots n'arrivaient pas à sortir de sa gorge.

- Il est venu vous voir. Il tenait à tout prix à rester, mais il a été convoqué d'urgence au quartier général.

- La délicatesse habituelle de Starfleet, dit amèrement Carol. Pauvre Jim... Peut-être avait-ce un rapport avec Themis ?

Pensez-vous que nous aurons la guerre?

- Je n'en sais rien, lui répondit honnêtement ! Suarez. Je n'en sais vraiment rien...

CHAPITRE DIX

Tandis qu'il attendait impassiblement dans la cabine de l'enseigne Dax en compagnie d'Uhura, de Valeris et de Chekov, Spock savait qu'ils étaient encore loin d'avoir trouvé la solution. En effet, il aurait été aberrant, de la part de l'assassin, de cacher les preuves de son crime dans sa propre armoire.

L'enseigne Dax était sans doute aussi innocent que Jim et McCoy. Pourtant, Valeris semblait ne pas l'avoir compris. Son attitude, lorsqu'elle lui avait annoncé la découverte de la paire de bottes, trahissait un sentiment de triomphe on ne peut plus prématuré.

Peut-être pensait-elle simplement, comme Spock, que l'interrogatoire de Dax allait les conduire vers d'autres preuves. Mais l'énigme de la mort de Gorkon restait forte loin de sa résolution.

L'enseigne Dax entra dans la pièce, et Spock comprit immédiatement qu'il n'avait rien d'un meurtrier. Les autres officiers s'en aperçurent peut-être aussi, mais ils ne firent pas de commentaire, et étudièrent le suspect en silence.

Le visage de l'enseigne zeosien reflétait un mélange de curiosité et d'appréhension. Il se mit au garde-à-vous et regarda le capitaine Spock avec de grands yeux innocents.

- Vous êtes le technicien Dax?

Le Zeosien approuva, non du chef, mais des épaules, parce que sa colonne vertébrale ne lui permettait pas d'incliner la tête.

- Oui, capitaine. Que se passe-t-il?

- Peut-être connaissez-vous un ancien conte de fées russe intitulé Cendrillon, dit Chekov d'une voix glaciale. Si la pantoufle est à votre taille, vous risquez d'avoir quelques problèmes.

Si Spock avait été entièrement humain, il aurait eu beaucoup de mal à ne pas rire en entendant cette remarque.

Jim, lui, aurait ri, pensa-t-il. Et le docteur McCoy se serait à moitié étouffe...

Dax fronça les sourcils, puis regarda dubitativement ses pieds.

Tous suivirent son regard. Les pieds de l'enseigne, comme ceux de tous les Zeosiens, étaient larges et palmés, et tout à fait incapables de se loger dans les

bottes en question.

Chekov grogna dans sa barbe.

Spock évita de regarder Valeris, mais il crut deviner qu'elle luttait pour dissimuler sa déception.

- Nous avons découvert une paire de bottes antigravifiques dans votre armoire, dit Spock. Avez-vous la moindre idée de la façon dont elle y est arrivée ?

- Absolument aucune, monsieur. S'agit-il des bottes qui ont servi à...

- Nous le saurons lorsqu'elles auront été examinées, l'interrompit Spock. Si vous apprenez quoi que ce soit de nouveau sur la raison de leur présence dans votre armoire, informez-moi immédiatement. Ce sera tout, enseigne. Vous pouvez disposer.

Le Vulcain se retourna vers les autres officiers. Chekov et Uhura affichaient clairement leur déception. Valeris semblait impassible, mais son sentiment d'échec était presque palpable.

- Il nous reste encore du temps, déclara Spock. Ces bottes nous apporteront peut-être un indice essentiel. Et je suis sûr que nous trouverons bientôt les uniformes. Reprenez les recherches, lieutenant Valeris.

- Bien, monsieur !

En la regardant sortir, Spock devina qu'elle avait, comme les autres, perdu tout espoir de sauver Kirk et McCoy.

Exactement comme il était sur le point de le faire...

* * * * *

Dans le petit matin glacial de Rura Penthe, Jim Kirk sortit de la cabane en frissonnant. Il avait passé une nuit épouvantable. Le froid, la douleur, et l'épuisement nerveux l'avaient empêché de dormir correctement, et l'image de Carol ne s'était jamais effacée de son esprit. Se reverraient-ils un jour vivants ? Seraient-ils de nouveau heureux ?

Mais le capitaine avait également eu le temps de réfléchir à la promesse de Martia. Il ne lui faisait pas confiance, et ne croyait pas qu'elle les conduirait vraiment hors du champ de force. En fait, tout cela ressemblait terriblement à un piège. Mais, s'il refusait son offre, McCoy et lui finiraient, taillés en pièces par les prisonniers, ou morts d'épuisement au fond d'une mine.

Et, même s'ils arrivaient entiers à la surface, que deviendraient-ils si Spock ne les retrouvait pas à temps ? Ou si l'Entreprise était détruit en chemin par les Klingons ?

Jim croisa les bras et se frotta les épaules pour les réchauffer. Il était vital de ne penser qu'à un problème à la fois. Près de lui, McCoy levait difficilement ses jambes alourdies par les chaînes. Son visage était presque entièrement

dissimulé derrière un miteux cache-nez en fourrure, mais ce que Jim pouvait en apercevoir l'inquiétait au plus haut point. Les yeux hagards et le teint affreusement pâle de son ami emportèrent la décision.

Il fallait s'évader aujourd'hui... de peur que ce ne soit jamais.

- Hé, Jim, attendez-moi ! cria le médecin. Peut-être pouvez-vous sprinter avec ces trucs aux chevilles, niais pas moi !

Jim se dressa sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la tête des prisonniers qui faisaient la queue devant eux.

- C'est bien le Puits 7, Bones, murmura-t-il. Elle devrait nous attendre.

McCoy vint prendre place derrière Jim et ils avancèrent lentement jusqu'au vieil ascenseur. Puis, ce fut enfin leur tour d'entrer.

McCoy regarda nerveusement autour de lui. Jim comprit qu'il cherchait à repérer Martia. Mais, pour l'instant, les deux humains n'étaient entourés que de colosses à l'air peu amène qui ne leur accordaient aucune attention.

Puis le capitaine remarqua que l'un des prisonniers - une espèce de singe hideux aux cheveux orange - les dévisageait avec une insistance inquiétante.

- Je crois que nous nous sommes fait avoir, lui souffla McCoy.

Jim hocha imperceptiblement la tête.

Le colosse aux cheveux orange fit un pas de côté vers lui et il se prépara à combattre.

- Détrompez-vous, docteur, dit le géant avec la voir de... Martia !

Jim écarquilla les yeux. La créature regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'écoutait, puis parla de nouveau avec la voix de la jeune femme.

- Descendez au premier niveau, et suivez l'équipe dans la galerie.

Une expression étrange passa sur le visage de l'être.

- Vous comprenez, ils n'acceptent pas les femmes, ici!

Jim en resta bouche bée jusqu'à ce que l'ascenseur s'immobilise et que les portes s'ouvrent. Le grand mineur - Martia - inclina la tête pour leur indiquer de le suivre. Jim se mit en route.

- Quelle sorte de créature est-ce ? demanda McCoy en l'attrapant fermement par le bras. Quand je pense que l'autre nuit vous étiez si...

- Ne m'en parlez surtout pas ! le coupa sèchement Jim.

- Ils suivirent les autres dans la galerie obscure. Le froid devenait de plus en plus intense, comme s'il émanait des parois gelées qui luisaient faiblement à la lueur des lampes. Un des gardiens klingons s'approcha de Jim et lui tendit un foret et un casque équipé d'une lampe à huile. Puis il lui fit signe d'avancer vers le fond de la galerie. Le capitaine observa quelques instants le mineur qui travaillait à ses côtés, et commença à imiter ses mouvements: creuser la roche, dégager les cristaux de dilithium, puis les placer dans le wagonnet. Non loin de là, Martia - ou le grand singe qui prétendait l'être - était déjà en plein travail.

- Bon sang, s'exclama McCoy, vous rendez-vous compte, Jim, de la fortune que représente tout ce dilithium ?

L'arrivée d'un gardien l'encouragea à se concentrer sur son ouvrage.

Le travail était beaucoup moins pénible que le froid et, au moins, permettait-il de se réchauffer. Jim se frayait un passage dans le roc avec son foret, puis dégagait délicatement le dilithium qui y était enchâssé. L'astuce consistait à empêcher les cristaux de lui blesser les mains en laissant le foret éliminer la plus grande partie de la roche qui les retenait prisonniers.

A côté de lui, McCoy était en train de s'évertuer à extraire un cristal en se servant de ses mains. Jim voulut aller l'aider, mais il fut promptement repoussé par un gardien. Il contint sa fureur, et attendit que le Klingon s'éloigne. Puis il vint montrer à McCoy la bonne manière d'utiliser le foret.

Le médecin le remercia du regard et réussit à dégager son cristal sans difficulté. Jim se remit à travailler en gardant un oeil sur la créature qui parlait avec la voix de Martia. Ça n'avait pas l'air d'un coup monté, mais, pour l'instant, la présence des gardiens interdisait toute tentative d'évasion.

Jim tourna légèrement la tête et vit le prisonnier qui travaillait près de lui dissimuler quelques éclats de dilithium sous son manteau.

L'instant d'après, le rayon d'un fuseau déchira la pénombre, et aveugla le capitaine. Lorsque sa vision redevint nette, le voleur avait disparu, et McCoy regardait avec horreur l'espace vide qu'il occupait quelques instants auparavant.

Avec des gestes délibérément théâtraux, et en louchant sur les gardiens, le médecin posa son cristal sur la pile qui commençait à déborder du wagonnet.

Jim se remit au travail.

Les heures passèrent lentement. Les deux Terriens ne sentaient plus les muscles de leurs corps, et la fatigue leur faisait tourner la tête. En dépit du froid, Jim s'aperçut qu'il transpirait à grosses gouttes. La monotonie du labeur l'avait plongé dans une sorte d'état second où son esprit, curieusement, fonctionnait comme s'il était détaché de son corps.

Il repensa à la mort de Gorkon.

L'Entreprise avait-elle vraiment tiré les deux torpilles ?

Répondre par l'affirmative était terrifiant. Répondre par la négative ne valait guère mieux. Quoi qu'il en fût, et d'où que provienne l'attaque, il y avait nécessairement des traîtres à bord de son vaisseau.

Et ils y étaient toujours. Mais Spock le savait-il ?

L'être simiesque apparut soudainement dans son champ de vision. Il se retourna et vit que les gardiens s'étaient assis pour déjeuner.

Ils tournaient le dos aux prisonniers...

Jim regarda de nouveau la créature et il faillit crier de surprise. Sous ses yeux éberlués, l'être était en train de se transformer en une petite fille

terrienne. Tandis qu'il écarquillait les yeux, elle se libéra sans effort de ses chaînes et lui sourit.

McCoy, qui venait de découvrir la scène, ne put s'empêcher de lui son plus beau sourire de grand-père.

- Suivez-moi, murmura-t-elle.

Puis elle posa son foret et s'enfonça dans les profondeurs de la mine. Kirk et McCoy jetèrent un regard derrière eux pour s'assurer que les gardiens ne s'étaient aperçus de rien. Rassurés, ils la suivirent.

La frêle jeune fille se glissa gracieusement dans un étroit passage ménagé dans la roche gelée. Jim hésita un instant. Un adulte, qui plus est porteur de chaînes, pouvait-il en faire de même ?

La jeune Martia fit un geste impatient. Jim lança un regard sceptique à McCoy, puis rentra le ventre et avança bravement. La manoeuvre lui parut durer une éternité, mais il parvint à passer. Encouragé, McCoy se contorsionna à son tour comme un jeune homme.

Le passage donnait sur un tunnel un peu plus large. Jim recommença à marcher en luttant contre le poids de plus en plus lourd à traîner des chaînes. Derrière lui, le médecin souffrait à chaque pas.

Le capitaine tenta de distinguer la silhouette de la petite fille, et découvrit qu'elle s'était de nouveau transformée en singe aux cheveux orange. Il aurait mille fois préféré qu'elle soit restée une enfant, ou ait repris l'apparence de Martia. Mais il comprenait parfaitement que le colosse était mieux armé pour supporter les conditions qui les attendaient à l'extérieur. Et pour triompher s'il devait affronter les deux humains...

Dans le lointain, les gardiens klingons se mirent à crier. Le cliquetis métallique des chaînes se fit plus fort lorsque Jim et Leonard accélérèrent le pas.

Le tunnel donnait sur l'entrée d'une mine abandonnée. La créature escalada le monticule de glace qui obstruait à demi le passage et sauta dans la neige. Les deux Terriens l'imitèrent avec beaucoup moins de souplesse.

Le froid mortel qui régnait à la surface coupa le souffle de Jim. L'air glacial lui brûlait le visage, les yeux, les poumons. Il vacilla, et pensa avec terreur à ce que devait éprouver McCoy.

Mais le médecin suivait tant bien que mal. Jim se remit à marcher. Rester immobile dans le froid revenait à se suicider. La créature les guida jusqu'à une rivière gelée. Elle commença à avancer sur la glace en tendant les bras pour conserver son équilibre. Jim fit de même, mais glissa lourdement. Finalement, il résolut d'avancer en rampant à demi.

Sous ses pieds, la glace craqua sinistrement sous le poids de son corps et des chaînes.

Inquiet, il se retourna, prêt à rattraper McCoy si la glace céda.

Le visage du pauvre Leonard était à présent exsangue. Jim l'attrapa par l'épaule et le traîna jusqu'à ce qu'ils aient traversé la rivière. Puis il dut l'aider à escalader les berges pentues.

Le capitaine ne sentait plus ses pieds et ses mains, et ses oreilles le faisaient atrocement souffrir. Il comprit qu'il ne résisterait plus très longtemps...

La créature s'était arrêtée et scrutait l'horizon.

Jim profita avec soulagement de ces quelques secondes de répit. Ses jambes semblaient peser des tonnes, et une douce fatigue envahissait sa poitrine.

Il se releva aussitôt. Quelques minutes de relâchement, et il lui serait impossible de continuer...

McCoy essaya à son tour de se relever, mais n'y parvint pas.

- Jim, je n'en peux plus.

Kirk se pencha sur lui et lui massa les jambes et les bras pour rétablir la circulation sanguine. Mais le désespoir le gagnait. Ils n'y arriveraient jamais ! McCoy allait s'évanouir, et lui-même parvenait de plus en plus difficilement à respirer.

- Nous ne sommes plus très loin de la lisière du champ de force, annonça triomphalement la voix de Martia.

Jim regarda au loin, où s'étendait l'impitoyable désert de glace qui menaçait de devenir leur sépulture.

Sauf si Spock arrivait à temps...

- Bones, nous y sommes presque ! Il faut tenir !

Il se retourna et regarda derrière lui.

Pas question de rebrousser chemin ! De plus, même s'il l'avait voulu, McCoy ne survivrait pas au voyage.

Mais il avait une chance, si minime fût-elle, de ne pas mourir avant l'arrivée de Spock.

S'il devait arriver...

- Bones, nous devons bouger ! Vous m'entendez, bouger !

Le médecin se leva au prix d'un effort surhumain.

* * * * *

L'Entreprise attendait toujours à la frontière de l'espace klingon.

Spock avait accompli sa méditation du soir et regardait pensivement danser la flamme de la bougie votive.

Il attendait un appel de la passerelle.

Lorsque les senseurs auraient retrouvé le capitaine et le docteur, il faudrait agir vite, et ne pas commettre la moindre erreur. Si les rumeurs que le Vulcain

avait entendues étaient vraies, le climat, à la surface de Rura Penthe, n'autorisait qu'une très brève survie. Jim et Leonard, s'ils parvenaient à s'échapper, n'auraient qu'une heure ou deux devant eux.

Mais Spock redoutait que l'appel ne vienne jamais, et que ses deux amis soient déjà morts. Et il avait déjà réfléchi à ce qu'il lui faudrait faire dans ce cas : son devoir serait de protéger la paix ténue qui existait toujours entre l'Empire et la Fédération !

Mais il savait que les conspirateurs qui avaient commandité la mort de Gorkon ne l'entendraient pas de cette oreille, et feraient leur possible pour saboter la conférence. Les vies d'Azetbur et de tous ceux qui y assisteraient - y compris Sarek - se trouvaient en grand danger. Le fait qu'il n'y ait pas encore eu d'attentat contre la nouvelle chancelière démontrait que la conspiration s'étendait bien au-delà des frontières de l'Empire Klingon.

Spock et ses officiers possédaient plusieurs pièces du puzzle - les bottes, les traces de sang klingon sur le plot du téléporteur - mais elles ne suffiraient pas à innocenter le capitaine.

Le Vulcain détestait l'idée que certains des conspirateurs se trouvent à bord de l'Entreprise.

Il souffrait de savoir que certains membres de Starfleet préféraient la tradition guerrière des Klingons à une vie paisible et harmonieuse.

Mais il soupira et repoussa ces idées dans son subconscient. Jusque-là, l'analyse logique ne l'avait conduit à aucune conclusion utile, et les années passées auprès des humains lui avaient appris la valeur de l'intuition et de l'inspiration. Jim lui avait enseigné à avoir confiance en ses instincts. Bien qu'ils ne pussent en aucun cas remplacer la déduction logique, ils venaient bien souvent à son secours.

Spock se leva et regarda sa cabine comme si c'était la dernière fois.

Il regrettait que sa vie à bord de l'Entreprise soit arrivée à son terme. Mais il ne redoutait pas d'avoir à se chercher une nouvelle place dans l'univers.

Bien des années auparavant, à la fin de la première mission de cinq ans, il avait été littéralement effrayé de devoir quitter le seul endroit vraiment adapté à son histoire personnelle et à ses talents. A présent, il savait que ce changement de vie serait un nouveau départ, une occasion de s'enrichir intellectuellement et de devenir meilleur. Il ne redoutait plus le jugement des autres son père, sa famille, les Vulcains. Et il était devenu assez fort pour trouver une nouvelle fois son propre chemin.

Valeris lui rappelait beaucoup le jeune Spock, désespéré par ses émotions, et acharné à les combattre. Mais le Spock d'aujourd'hui se trouvait dans la situation contraire : il ne craignait plus ses émotions, mais les appréciait, et désirait les utiliser - en les contrôlant - pour embellir sa vie.

Il aurait souhaité communiquer sa vision intérieure à la jeune femme par un autre moyen que les mots, et partager avec elle la totalité de son expérience. Mais il allait devoir quitter l'Entreprise au moment où elle y arrivait...

Son regard s'attarda sur le tableau de Chagall. Il avait commencé à collectionner les objets d'art terriens parce que leur contemplation l'aidait à mieux comprendre les valeurs et la symbolique des humains. Avec le temps, il s'était autorisé à les aimer pour eux-mêmes, et à se laisser fasciner par leur mystérieuse beauté.

Une étrange conviction - que Jim eût nommée intuition - naquit brusquement en lui. Il connaissait depuis toujours la solution du mystère de la mort de Gorkon! Mais il avait refusé d'accepter l'évidence, de voir ce qui lui crevait les yeux!

L'intercom sonna. Avant qu'il n'ait pu répondre, la voix excitée d'Uhura brisa le calme de sa cabine.

- Monsieur Spock, je les ai retrouvés !

* * * * *

En arrivant sur la passerelles Spock s'arrêta quelques instants auprès d'Uhura pour examiner l'écran lumineux qui indiquait la position de ses amis, puis il se dirigea vers la console scientifique pour calculer les coordonnées du système solaire où ils se trouvaient.

Le résultat fut plus que satisfaisant : Rura Penthe, bien que située loin à l'intérieur de l'Empire Klingon, pouvait être très rapidement atteinte par l'Entreprise.

- Ils sont à l'extérieur du champ de force... Monsieur Scott, moteurs à pleine puissance.

- Oui, oui, monsieur, répondit l'ingénieur en se précipitant vers l'ascenseur.

- Capitaine! s'exclama soudain Uhura.

- Oui, commander ?

- Le traducteur universel,.. Je venais de le programmer pour le klingon, mais il refuse de fonctionner Je n'obtiens que de la friture...

Spock se précipita vers la console des communications et ne fut pas long à établir un diagnostic.

Uhura et lui échangèrent un regard lourd de sous-entendus.

Sans le traducteur, le voyage au coeur de l'espace klingon risquait de tourner à la catastrophe. L'Entreprise pourrait essayer de faire la sourde oreille, mais cela ne l'empêcherait pas d'être détecté par les écoutes radio disséminées tout au long de la frontière klingonne. Il fallait absolument pouvoir répondre en klingon !

Les traîtres avaient encore frappé au bon endroit !

Spock se tourna vers Chekov.

- Monsieur Chekov, mettez le cap sur Rura Penthe.

- Monsieur Spock, répondit Pavel, nous allons nous enfoncer dans l'espace klingon. Si nous sommes découverts...

- Je sais, monsieur Chekov, mais nous n'avons pas le temps de réparer le traducteur ! Si, comme je le soupçonne, nos banques de données ont été vidées de toute information sur la langue klingonne, il faudra nous fier aux archives de la bibliothèque. Avec un petit tour de passe-passe linguistique - et un soupçon d'intrépidité - il nous reste une chance d'arriver avant que le capitaine et le docteur ne soient morts de froid.

* * * * *

Le poste frontière Mortagh Trois manquait de personnel, de matériel, et d'intérêt. En bref, il s'agissait d'une des pires affectations que l'on pouvait imaginer dans l' Empire.

Mais elle convenait parfaitement à l'ancien maître canonier Kesla. Son seul contact avec la bataille - des années plus tôt, un affrontement inutile entre son vaisseau, le Beria, et un navire romulien dont il n'avait jamais su le nom - s'était soldé par la mort du capitaine, de la plupart des membres de l'équipage, et de tous ses meilleurs amis. Kesla s'en était tiré avec de sévères blessures et l'envie urgente d'abandonner la noble existence de guerrier, même au prix de son honneur.

Bien entendu, il savait que son travail actuel était méprisé par les véritables Klingons. Et il n'ignorait pas que les ans avaient fait de lui la caricature vivante d'un soldat de poste frontière ivrogne, lâche et paresseux. Mais il s'en fichait. L'isolement et l'absence de responsabilité le ravissaient. Durant toutes les années passées sur Mortagh, lui et ses collègues n'avaient jamais aperçu le bout des nacelles d'un vaisseau de la Fédération, et il espérait que ce ne serait pas pour demain.

Les choses étaient naturellement bien différentes à la frontière romulienne, où les postes bénéficiaient d'équipements de détection redoutablement efficaces. Mais Mortagh Trois était presque en ruine, et personne ne s'en souciait. Kesla et ses collègues surveillaient l'espace avec des senseurs dépassés depuis cent ans, et ils n'avaient même pas d'écrans adaptés au repérage des vaisseaux. Quant à l'armement, il n'aurait pas été capable de détruire une mouche ! Le seul recours du poste, en cas de danger, eût été d'avertir l'Empire puis d'espérer que la patrouille frontalière réussisse à détruire le bon vaisseau. Par conséquent, les contrebandiers empruntaient volontiers cette route, et les sentinelles fermaient les yeux de bonne grâce.

Kesla n'aimait pas particulièrement l'ennui, mais il connaissait plus d'un

moyen de le diluer. Par exemple, l'excellente liqueur de Catullan qu'il avait consommée ce soir ! L'accès au marché noir constituait l'un des rares avantages d'une affectation frontalière. La liqueur de Catullan coulait à présent dans le sang de Kesla, et il se sentait délicieusement engourdi.

Il était d'ailleurs sur le point de s'endormir lorsque les senseurs émirent un sifflement aigu.

Il sursauta, se crut un court instant revenu sur le Beria prêt à combattre, puis baissa un oeil morne sur sa console.

Tiens, pensa-t-il, un vaisseau qui essaye de ne pas se faire remarquer ?

Le règlement interdisait formellement aux vaisseaux de l'Empire de passer les postes frontières sans contacter les sentinelles. Les contrebandiers étaient parfaitement au courant, et traversaient généralement au grand jour. De cette façon, ils évitaient au moins que l'alarme réveille en sursaut de pauvres soldats ! Ce contrebandier devait être tout nouveau dans le métier, ou avoir un capitaine particulièrement abruti.

Kesla bâilla, et se résigna à interrompre sa sieste quelques instants.

- Ici la sentinelle Kesla, du poste frontière Mortagh Trois, dit-il. Identifiez-vous !

Un long silence suivit. Si long, que le collègue de Kesla, un certain Genrah, vint s'asseoir auprès de lui pour étudier le phénomène. Kesla lui fit un peu de place sans rechigner. Une des règles non écrites de Mortagh Trois obligeait chaque sentinelle à faire profiter les autres de toutes les occasions de s'ennuyer un peu moins.

Kesla et Genrah regardèrent dubitativement la console.

La réponse arriva enfin.

- Nous suis le cargo... Ursva, de retour après six semaines. Terminé ! dit une voix féminine au milieu des parasites.

Kesla et Genrah se regardèrent avec surprise. Les contrebandières klingonnes étaient une espèce relativement rare. Mais, si celle-ci était klingonne, eux étaient les cousins germains du président de la Fédération !

- Quelle est votre destination ? demanda Kesla.

Il avait utilisé - mais correctement ! - le dialecte archaïque que la pauvre femme prenait probablement pour du klingon moderne. Et il n'avait pas été facile de se retenir d'éclater de rire ! Cette contrebandière venait probablement de Rigel, ou de Catullan, pensa Kesla en se remémorant la délicieuse liqueur. Mais si elle n'apprenait pas rapidement le protocole de la contrebande dans l'Empire Klingon, elle ne ferait pas long feu dans la profession.

- Nous est nourriture et matériel périmé, pour Rura Penthe. Terminé.

L'ineptie du mensonge déclencha l'hilarité des deux sentinelles. La contrebandière était si stupide que Kesla la prit en pitié. Il fit signe à Genrah de

la laisser passer. Si elle transportait de la liqueur, il lui souhaitait même bonne route et... bonne chance.

Car elle en aurait besoin !

Pour qu'elle n'ignore pas qu'il savait exactement qui elle était, et ce qu'elle faisait, il lui lança une dernière phrase qui, dans l'argot des contrebandiers, signifiait : « Que la chance t'aide à éviter les agents des douanes ! »

* * * * *

Uhura regardait fixement sa console. Les derniers mots du Klingon avaient échappé à tous les officiers de la passerelle, et elle n'avait su que répondre.

Près d'elle, Spock releva les yeux de l'antique dictionnaire en papier qu'il avait consulté durant la conversation. Les quelques dernières minutes avaient été angoissantes: sans l'extraordinaire capacité de Spock à assimiler rapidement l'étrange graphie du dictionnaire et à se rappeler parfaitement les quelques phrases en klingon qu'il avait entendues, l'Entreprise aurait probablement été réduite en poussière par les armes terrifiantes du poste frontière.

Quant à la dernière phrase, selon Spock, elle signifiait simplement : « Bonne route » ce qui, après tout, convenait à la situation.

Oui, pensa Uhura, mais pourquoi les rires ?

Elle leva les yeux vers le Vulcain pour savoir ce qu'elle devait faire.

- Sans doute une façon de se saluer, murmura-t-il doctement. Répondez de la même manière.

Nyota se retourna vers sa console et produisit la meilleure imitation de rire klingon dont elle était capable.

La sentinelle Kesla coupa la communication. Uhura attendit pendant quelques secondes, puis se détendit. Par le plus grand des miracles, l'Entreprise venait de recevoir l'autorisation de pénétrer dans l'Empire Klingon.

- Eh bien... soupira-t-elle.

- Était-ce si difficile ? demanda gentiment Spock derrière elle.

Elle se retourna pour le fusiller du regard.

* * * * *

Le docteur McCoy regarda les trois soleils de Rura Penthe qui luisaient faiblement dans le ciel nuageux et se dit qu'ils seraient sans doute la dernière chose que ses yeux auraient vue. Il se traînait derrière Jim et Martia comme un automate brisé. Actuellement, sa jambe droite, en se posant par terre, incitait toujours sa jambe gauche à se lever, mais ce curieux mouvement n'avait rien de perpétuel... bien au contraire !

Le gel s'était déjà rendu maître de ses pieds, de ses mains, de ses oreilles

et de son visage. Mais il s'en moquait. Il rêvait simplement de s'arrêter, de s'abandonner au froid, de se reposer enfin, même si c'était pour l'éternité. Spock et les autres seraient sûrement tristes de le perdre, mais, pour l'heure, il était beaucoup trop fatigué pour s'en soucier.

Parler lui semblait un effort au moins aussi dur que marcher. C'est pourquoi, jusque-là, il avait vacillé en silence derrière Jim.

Mais il n'en pouvait vraiment plus.

- Jim, murmura-t-il. Jim... Laissez-moi ici. Je suis fichu.

- Pas question, dit Kirk en essayant de parler d'une voix ferme.

Lui aussi était à bout de résistance.

- Spock ne viendra pas... Cette expédition est une folie. Et j'en ai assez ! Laissez-moi mourir ici, dans la neige...

- Regardez ça, Bones ! dit le capitaine en se tournant pour lui montrer un petit objet rouge collé dans le dos de son manteau.

McCoy regarda avec des yeux vides, comme s'il était trop fatigué pour pouvoir reconnaître ce qu'il voyait.

- C'est la capsule au viridium que Spock m'a placé sur l'épaule juste avant que nous nous téléportions sur le Kronos !

- Ce Vulcain est un petit génie... dit faiblement McCoy.

Il était trop épuisé pour sourire, mais encore assez lucide pour louer la rapidité de réaction du Vulcain. Une réserve de capsules au viridium était toujours disponible sur la passerelle pour les cas où l'urgence interdisait la pose d'un détecteur sous-cutané à l'infirmerie. Les capsules étaient naturellement moins élégantes et plus facilement repérables que les implants, mais d'une portée bien supérieure.

- Dès que nous serons sortis du champ de force, dit Jim, les senseurs avertiront Spock, et il se mettra en route.

- S'il nous cherche... gémit le médecin.

- Bien entendu qu'il nous cherche ! affirma Jim d'un ton légèrement plus dur. La créature simiesque s'approcha d'eux.

- Le champ de force s'arrête ici. Nous allons nous abriter contre la crête que je vois là-bas, dit-elle, toujours avec la voix de Martia.

L'espoir balaya d'un coup la fatigue et les douleurs de McCoy et il se remit à marcher. Lorsqu'ils atteignirent la crête, le ciel de Rura Penthe brillait déjà d'étoiles. La température avait encore baissé, mais le médecin se sentait capable de résister à tout. Grâce aux capsules au viridium, il ne doutait plus que Spock les retrouverait à temps. De plus, le danger de mourir de froid avait diminué parce que la crête les protégeait du vent, et que la créature (impossible de penser à elle en la nommant Martia) avait sorti une torche de son manteau et l'avait cassée en deux. Une flamme brillante avait tout d'abord jailli, puis s'était

transformée en un petit feu de camp.

Le médecin s'efforça d'ignorer la douleur qui traversa ses extrémités engourdis lorsqu'elles commencèrent à se réchauffer. Il se blottit aussi près que possible du feu et Jim vint s'asseoir près de lui.

- Maintenant que nous sommes au chaud, pourriez-vous nous expliquer votre petit tour de magie ?

La créature haussa les épaules.

- Je suis une caméloïde, docteur McCoy. Il paraît que nous faisons les meilleurs contrebandiers !

- J'ai entendu parler des caméloïdes, dit Jim. Mais je pensais que ces êtres capables de changer de forme n'étaient qu'un mythe.

La créature le gratifia d'un étrange sourire.

- Regardez de tous vos yeux, capitaine ! Sous le regard des deux humains, les formes du colosse simiesque se troublèrent lentement, comme de la cire en train de fondre, puis recomposèrent peu à peu le corps et le visage gracieux de Martia.

- Le processus exige beaucoup d'efforts, avoua-t-elle quand ce fut fini.

- Je n'en doute pas, dit McCoy. Arrêtez-moi si je me trompe, mais nous n'avons aucun moyen de savoir si cette apparence est vraiment vous ?

- J'ai fait de mon mieux pour adopter une forme agréable, dit-elle en lançant un regard enjôleur à Kirk.

Le teint du capitaine tourna au vert.

- Et maintenant que nous sommes hors du champ de force, c'est à vous de jouer, Kirk !

Jim sourit faiblement.

- Puisque vous le dites...

Il se leva lentement, s'étira, s'avança vers Martia et, vif comme l'éclair, lui assena un formidable crochet du droit.

Elle s'effondra sans un soupir.

- Vous êtes fou, Jim !

Le médecin se releva d'un bond en gesticulant et ne perçut qu'à peine la douleur que provoquaient de tels mouvements.

Bien sûr, lui-même n'avait qu'une confiance relative en Mania - ou qui qu'elle soit d'autre - mais de là à...

Elle gémit faiblement et porta une main à son menton. Le médecin vit que du sang - vert - coulait de sa bouche.

Jim baissa des yeux impitoyables sur sa victime.

- Elle n'a jamais eu besoin de nous pour s'évader, Bones ! D'ailleurs, qui lui a donné ces vêtements bien chauds ? Et ne me dites pas que ce genre de torche est fourni par la prison ! McCoy ne savait que répondre. Tandis que Jim parlait, Martia reprit lentement la forme du colosse simiesque. Le sang qui coulait de ses

lèvres passa de l'émeraude au saphir.

- Allons, Bones ! Réfléchissez : le feu lui permet d'indiquer notre position à ses amis !

Il recula et se prépara au combat.

La créature se releva.

- Demandez-lui donc ce qu'elle a eu en échange !

- Le pardon et la liberté.., répondit la caméloïde d'une voix de pierre. Contre vos vies !

McCoy gémit doucement et recula lorsque Jim et Martia commencèrent à avancer l'un vers l'autre. Le combat n'était pas égal le colosse faisait au moins deux têtes de plus que Jim, et ne portait plus de chaînes aux chevilles.

- Un accident ne suffisait pas ? dit Jim.

- Un accident pouvait expliquer un mort... Deux auraient été trop suspects.

Mais abattus en essayant de s'évader n'étonnera personne.

Kirk bondit le premier et immobilisa Mania dans une prise impeccable qui... ne servit à rien. La caméloïde venait de se transformer en une sorte de mâchoire géante. Un liquide visqueux sortit de cette gueule béante. Jim, pris au piège, ne put que se laisser entraîner et disparut derrière un monticule de neige. McCoy courut, se pencha, et découvrit une vision qui lui souleva l'estomac.

Martia était devenue une masse de tentacules noirs enroulée autour du cou de Jim, et qui menaçait de l'étrangler.

Lorsqu'il réussit enfin à se relever, elle se changea en une minuscule femme qui échappa aisément à ses mains, et passa en courant devant McCoy. Le médecin plongea avec tout ce qui lui restait d'énergie et réussit à attraper au vol une minuscule cheville. Mais, en retombant dans la neige, il sentit la cheville grandir dans sa main. Puis il leva les yeux et découvrit une réplique exacte de Jim.

- Surprise ! dit le faux Jim en lui balançant son pied dans la figure.

Le docteur retomba dans la neige et regarda les deux Kirk qui se faisaient face.

- Vos amis sont en retard ! cria le vrai Jim.

- Mais ils vont venir, répliqua le faux.

Ils bondirent tous les deux en même temps. McCoy ferma les yeux. Dans une sorte d'engourdissement ouaté, il entendit la voix de son ami.

- Quand je pense que je vous ai embrassée !

Puis celle de l'autre Kirk, au milieu d'un bourdonnement.

- C'était sûrement l'ambition de votre vie ! Le bourdonnement cessa, et le médecin sombra dans l'inconscience.

CHAPITRE ONZE

Seul dans le mess des officiers, l'ingénieur Scott se servit avec lassitude une deuxième tasse de café. Comme la plupart de ses collègues, il s'était porté volontaire pour doubler son service jusqu'à ce que le capitaine Spock ait obtenu les preuves qu'il lui fallait.

Il regarda de nouveau le plan lumineux de l'Entreprise qu'affichait son agenda électronique et cligna plusieurs fois des yeux pour éclaircir sa vision.

Il n'était plus tout jeune, et cela se sentait. Mais chacun des officiers « historiques » du vaisseau pouvait en dire autant. Si Spock jugeait le capitaine et le médecin capables de survivre aux horreurs de Rura Penthe, l'ingénieur pouvait bien payer son écot en sacrifiant quelques heures de sommeil.

Il se passa une main devant les yeux et soupira. Tout compte fait, Spock ressemblait beaucoup plus à James Kirk qu'il ne voulait l'admettre. Tous deux partageaient la même obstination, le même refus d'abandonner l'espoir lorsque tout semblait perdu.

Il regarda de nouveau la carte et, cette fois, ses vieux yeux acceptèrent de le laisser faire le point des zones du vaisseau déjà fouillées.

Il ne restait plus grand-chose. Les chances de retrouver les uniformes diminuaient de minute en minute. A vrai dire, elles étaient aussi ridiculement basses que celles de traverser l'Empire Klingon sans se faire réduire en miettes, ou de retrouver Kirk et McCoy vivants.

Scott passa un doigt dans le col de son uniforme et constata qu'il faisait anormalement chaud. Était-il devenu si vieux que de vulgaires recherches le faisaient transpirer comme un bagnard ? Ou était-ce autre chose ?

Il se tourna instinctivement vers un conduit d'aération pour se rafraîchir un peu.

Pas d'air. Le conduit était bouché.

Montgomery fronça les sourcils. Bien sûr, ce problème relevait des compétences du service d'entretien, mais son âme d'ingénieur l'incitait à agir ! De plus, il lui faudrait sans doute davantage de temps pour signaler la panne que pour la réparer.

Il retira la grille du conduit et écarquilla les yeux.

Quelque chose - apparemment de vieux chiffons avait été bourré dans le tuyau et obstruait totalement la circulation de l'air. Scott laissa libre cours à sa stupéfaction pendant une fraction de seconde. Puis il remarqua la couleur des « chiffons » rouge avec une pointe de violet.

Son coeur se mit à battre plus fort.

Il retira les uniformes et partit rejoindre Spock au sprint.

* * * * *

Jim s'était aperçu du coin de l'oeil que McCoy venait de s'évanouir. Il aurait aimé se précipiter pour l'aider, mais il lui était impossible de se dégager de la prise de son double. Ils luttèrent au corps à corps depuis un long moment, et l'humain sentait ses forces faiblir peu à peu.

- Ne serait-il pas temps de changer de peau? Dit-il dans un souffle.

La dernière métamorphose de Martia ne l'avait décontenancé qu'une seconde. A présent, il se rendait compte qu'il serait à son avantage qu'elle garde son apparence, en particulier si les Klingons arrivaient avant l'Entreprise...

- Je suis très bien comme ça... dit Martia avec la voix de Jim...

... qui se félicita du succès de sa petite opération de psychologie inversée. Marna utilisa tout le poids de son corps pour le déséquilibrer, et ils roulèrent sur le sol. Sur un fond de neige immaculée, Jim aperçut son propre visage distordu par la haine...

Une étrange sensation de chaleur humide sur sa nuque le força à tourner la tête, et il se retrouva nez à nez avec un immense chien aux mâchoires béantes.

Il se releva d'un bond, et fit face aux gardiens klingons, dirigés par le commandant en personne, qui avançaient vers lui l'arme au poing. La situation lui sembla désespérée - sauf s'il pouvait réagir sans laisser une chance à Martia.

Il jeta un regard à la caméloïde, et constata avec soulagement qu'elle n'avait toujours pas changé de forme.

- Qu'est-ce qui vous a retardés ? demanda-t-il au commandant.

- Tuez-le ! C'est lui ! hurla Martia.

Les gardiens les mirent en joue tous les deux. Mais personne n'osait tirer. Le commandant leva lui aussi son arme et la pointa vers le vrai capitaine.

- Pas moi, idiot ! Lui ! cria Kirk.

Le Klingon bougea légèrement la main et fit feu sur Marna, qui disparut avant d'avoir pu émettre un son. Jim essaya de réprimer l'horreur que lui inspirait cette vision. La caméloïde n'avait pas hésité à les conduire dans un piège mortel, mais le désespoir l'avait contrainte à se servir de n'importe qui pour échapper à l'enfer de Rura Penthe. Lui et McCoy étaient simplement arrivés au mauvais moment.

Le commandant regarda ironiquement les deux officiers.

- Et voilà ! dit-il. Plus de témoin ! Comme Jim le soupçonnait, le Klingon n'avait jamais eu l'intention d'honorer le marché passé avec la pauvre créature. Il pointa son arme sur McCoy.

- Drôlement astucieux, si vous voulez mon avis ! dit le médecin.

Il avait parlé sur le ton de la conversation de salon, mais Jim ne fut pas dupe. Son vieil ami en avait assez, et ne se souciait plus de ce qui allait arriver maintenant - pourvu que cela arrive vite ! Jim hocha la tête.

- Tués au cours d'une tentative d'évasion... Un vrai classique du genre !

- C'est ce qu'il voulait, concéda le Klingon dans un grognement.

A son intonation, Kirk comprit qu'il ne parlait pas de la caméloïde.

- Qui ? demanda-t-il en avançant d'un pas, les yeux rivés sur la main armée du commandant.

Il n'y avait aucun espoir. Même s'il parvenait à lui arracher le fuseur, un des douze gardiens qui les encerclaient tirerait immédiatement - d'abord sur lui, puis sur McCoy.

Mais, avant de mourir, il voulait savoir qui avait organisé leur fausse tentative d'évasion.

- Qui voulait notre mort ? insista-t-il.

Le sourire carnassier du commandant devint un mince rictus.

- J'ai entendu dire que les Terriens, jadis, accordaient un dernier souhait aux condamnés à mort. Les Klingons pratiquent toujours cette coutume. Par conséquent, vous allez mourir en entendant le nom de votre ennemi. Il s'appelle...

Les paroles du Klingon se perdirent dans le scintillement du rayon téléporteur.

- Espèces de crétins ! cria Jim en sentant le picotement familier annonciateur de la dématérialisation.

Le décor de Rura Penthe commença à trembler devant ses yeux... et les deux officiers se retrouvèrent dans la salle de téléportation de l'Entreprise !

Kirk éprouva une intense sensation de soulagement en apercevant les visages de ses amis Spock, Chekov, Uhura.

Pavel et le Vulcain s'avancèrent et leur tendirent d'épaisses couvertures. Jim en accepta une avec gratitude.

Puis sa colère éclata.

Il lui avait manqué deux secondes pour apprendre la vérité au sujet de la mort de Gorkon !

Deux secondes !

Dans son excitation, il oublia qu'il s'était trouvé, par la même occasion, à deux secondes de la désintégration.

- Bon sang de bon sang ! hurla-t-il à Spock et à Chekov. Vous ne pouviez pas attendre deux secondes de plus ?

Spock ne s'émouit absolument pas de la colère de son capitaine. Chekov, lui, réprima un sourire avant de se pencher pour libérer les chevilles de Kirk à l'aide d'un fuso-laser.

- Capitaine... ? demanda doucement Spock comme s'il ne pouvait pas encore croire que son ami était vraiment revenu.

- Bon dieu, Spock ! Le Klingon était sur le point de tout m'expliquer.

Chekov perdit toute contenance.

- Vous voulez y retourner, capitaine? demanda-t-il avec un large sourire.

- Il n'en est pas question ! cria McCoy. Jim, qu'est-ce qui vous prend de les enguirlander? Ces braves gens viennent de nous sauver !

Jim tenta de se calmer. Il devait naturellement une fière chandelle à ses amis, mais ces deux secondes perdues risquaient d'entraîner la galaxie dans la guerre.

Pourtant, il avait peut-être déjà découvert le fil rouge qui leur permettrait de remonter jusqu'à l'origine du mystère. S'ils pouvaient agir à temps...

- Spock, dit-il, nous devons savoir où se passera la conférence de paix. C'est la prochaine cible des conspirateurs...

- Je suis d'accord, capitaine. Mais comment...

- Suivez-moi ! le coupa Jim en prenant la direction de la passerelle.

* * * * *

Le général Chang s'assit voluptueusement dans le fauteuil de commandement du dernier bijou de la flotte klingonne : le Dakronh, un vaisseau unique, équipé des derniers raffinements de la technologie romulano-klingonne, et d'un nouveau dispositif qui lui permettait de tirer en restant invisible. Chang appréciait particulièrement cette dernière caractéristique. Grâce à elle, il avait pu éliminer les deux plus grands ennemis de l'Empire

D'abord Gorkon - puis James Kirk !

Enfin, théoriquement, James Kirk !

- Comment ça, évadés ? cria-t-il en direction de l'écran où s'affichait l'image du commandant de Rura Penthe.

- Ils ont été téléportés à bord d'un vaisseau de la Fédération, gémit le commandant.

Il ne doutait pas un instant de l'effet que ses mots auraient sur son avenir...

... extrêmement compromis, décida instantanément Chang.

- Mais je peux essayer de...

Le général coupa la communication d'un geste brusque. Il était en possession de toutes les informations utiles, et n'avait pas l'intention de perdre du temps à écouter ce misérable crétin plaider pour sa vie.

Puis il se tourna vers le général Grokh.

- Evadés ! rugit-il.

- Ça n'a aucune importance, lui assura Grokh. Kirk ne sait pas où aura lieu la conférence.

- En êtes-vous certain ? lui répliqua Chang. Voulez-vous courir un tel risque ?

Son oeil valide lançait des éclairs de colère tandis qu'il étudiait les réactions de Grokh. visage de l'autre général refléta ses hésitations, ses réflexions, le doute qui le gagnait.

- Bien sûr que non, Chang...

- Alors, vous savez ce qu'il nous reste à faire !

- Pilote, ordonna Grokh, nous changeons de cap Activez le bouclier d'invisibilité.

Le Dakwonh décrivit une large courbe, puis parut dans le vide stellaire.

* * * * *

Kirk, Spock et les autres se dirigeaient au pas de course vers l'ascenseur. La chaleur avait rendu toute son énergie à Kirk, et il était pressé d'agir. Quelque chose devait être fait pour que ne coule pas davantage de sang. Il fallait sauver Azetbur et tous les autres participants de la conférence.

- Les Klingons ont une nouvelle arme, dit Spock. Un Oiseau de Proie qui peut tirer sans redevenir visible. C'est lui qui a torpillé le vaisseau de Gorkon.

- C'était donc ça ! s'exclama Jim.

A n'en pas douter, l'écran principal avait été saboté pour laisser penser que les deux torpilles étaient parties de l'Entreprise.

- Mais ce n'est pas tout... reprit Spock. J'ai des raisons de croire que les meurtriers de Gorkon sont à bord.

Jim tourna la tête et étudia attentivement le visage du Vulcain. Mais il ne découvrit aucun indice indiquant que son second était arrivé aux mêmes conclusions que lui sur l'identité des coupables. Il se demanda comment diable lui apprendre une chose pareille !

- Ils sont la clé de toute la conspiration, Spock.... dit-il. La conférence de paix a-t-elle déjà commencé ?

- Personne ne le sait, répondit Chekov. Le lieu est tenu strictement secret. Jim soupira.

- Il faut toujours que quelque chose aille de travers !

L'ingénieur Scott, un uniforme roulé en boule dans les mains, remonta les rangs au sprint et vint se placer près de Jim.

- Capitaine ! cria-t-il sans même penser à sourire pour accueillir son supérieur. Monsieur Spock J'ai retrouvé les uniformes. Il y a des taches de sang klingon dessus. Ils appartiennent à...

Jim s'arrêta brusquement et tout le monde l'imita.

Devant eux, deux hommes d'équipage gisaient sur le sol.

McCoy s'agenouilla péniblement pour les examiner.

Scott semblait figé sur place.

- Mais ces uniformes... ces uniformes appartiennent à ces deux hommes !

Burke et Samno.

- Ils leur appartenaient, rectifia McCoy. On leur a tiré dessus avec un fusil réglé sur « assommer » pour ne pas déclencher l'alarme. Un coup à bout portant à la base du crâne... Déconnexion du système nerveux, suivie d'arythmie, et d'une mort rapide...

- La méthode la plus appropriée sur un vaisseau, confirma Spock.

- Première règle d'un assassinat : éliminer les assassins.

- Et nous revoilà à la case départ... gémit Scott.

Jim chercha de nouveau le regard de Spock et fut certain qu'il n'avait toujours pas compris.

- Puis-je vous parler, Spock ? En privé ?

Le Vulcain marqua sa surprise en inclinant la tête, mais suivit son capitaine et attendit, les mains derrière le dos.

A contrecœur, très délicatement, Jim lui révéla l'identité de l'assassin de Burke et de Samno.

* * * * *

Valeris était sur le point de s'assoupir près d'une console lorsque retentit un appel général.

- Attention, l'officier juridique est réclamé à l'infirmerie. Urgence code bleu. Je répète, l'officier juridique est réclamé à l'infirmerie pour enregistrer la déposition des suspects Burke et Samno. Urgence code bleu.

Les battements du cœur de la Vulcaine s'accéléraient. Elle s'efforça d'inhiber toute réaction émotionnelle parasite. Puis elle comprit qu'il ne lui restait qu'une chose à faire : abandonner les recherches et courir jusqu'à l'infirmerie.

Il n'y avait pas d'autre solution logique.

* * * * *

Dans l'obscurité de l'infirmerie, Spock était étendu sur un lit médical et écoutait le bruit régulier de sa respiration sans s'autoriser le luxe de penser. Si son esprit était occupé, il ne réagirait pas assez vite. Et, s'il ne réagissait pas assez vite, cela lui coûterait sûrement la vie.

De plus, les révélations de Jim l'avaient assommé, et il n'éprouvait aucune envie de céder à l'auto-apitoiement.

La porte de l'infirmierie s'ouvrit. Spock resta immobile, et écouta intensément. Quelqu'un approchait à pas de loup.

Une silhouette se dessina dans la pénombre. Le Vulcain tendit ses muscles. Le bruit des pas lui indiqua que le tueur avait choisi de commencer par lui. Il sentit une main se poser sur le drap qui le recouvrait jusqu'au menton.

Une lumière crue illumina soudain la pièce.

Spock releva la tête et planta son regard dans celui de Valeris.

Il aurait dû savoir depuis le début ! Elle était même venue dans sa cabine pour essayer de le gagner à sa cause!

« Monsieur, je suis justement venue pour parler des choses qui finissent. Je m'adresse à vous en sachant que nos esprits se ressemblent. Admettez, vous que les affaires de la Fédération atteignent un tournant décisif ? »

Les yeux de sa pupille s'écarquillèrent de surprise et de terreur. Elle sursauta, ouvrit la bouche, puis parvint à retrouver un semblant de contenance.

- Vous devez tirer, lui dit calmement Spock. Si vous êtes logique, vous devez tirer...

Intérieurement, il éprouvait pour la première fois une amertume si vive qu'elle en devenait *physiquement douloureuse*.

C'était donc cela, être trahi ?

- Je ne veux pas tirer... murmura-t-elle.

- Je vous crois. Mais vos désirs n'ont aucune importance. Vous devez suivre votre propre chemin.

Elle le mit en joue d'une main qui tremblait imperceptiblement.

- Je préférerais quand même que vous ne tiriez pas, dit Jim en sautant du lit voisin.

- La représentation est terminée, déclara McCoy en sortant de son bureau l'arme au poing. Valeris se retourna, prête à tirer.

Spock bondit et fit sauter le fuseur de sa main en la frappant au poignet avec une violence inouïe.

L'arme vola au plafond.

Valeris la suivit des yeux un instant, puis croisa de nouveau le regard de son mentor.

Spock se prépara au combat. Elle pouvait encore résister, essayer de s'enfuir - ou tenter de tuer une dernière fois.

Il vit le combat intérieur qu'elle était en train de livrer contre sa propre violence.

Puis, lentement, elle baissa la tête et laissa retomber les bras le long de son corps.

Vaincue par la logique ? se demanda Spock.

Ou par l'émotion ?

* * * * *

Pendant que des gardes de la sécurité l'escortaient jusqu'à la passerelle, Valeris fit un rapide examen de conscience. Elle se rendit compte qu'elle éprouvait à la fois un sentiment d'échec et un certain soulagement.

Il était indéniable qu'elle n'avait pas accompli sa mission. Même à présent, elle ne regrettait rien de ce qu'elle avait fait. Sa philosophie et ses actes reposaient sur la logique. L'itinéraire intellectuel de son père ne jouait qu'un rôle mineur dans son évolution, même si elle avait jadis eu accès à ses écrits les plus intimes.

L'univers tendait à la cohérence. Sans cela, la notion même de « modèles scientifiques » n'aurait eu aucun sens. L'utilisation raisonnée de ces modèles permettait de prévoir le devenir des étoiles, des plantes et des êtres pensants en fonction de paramètres stables. Un humain, par exemple, se comporterait toujours selon un code émotionnel cohérent. Un Klingon, lui, se conformerait inmanquablement à - des critères de violence et de cruauté.

- Pour Valeris, ce dernier axiome n'avait rien d'un sophisme. Elle avait perdu sa mère - et, indirectement, son père - à cause des Klingons. Sur Zorakis, la fillette qu'elle était avait vu ce dont ils étaient capables. Kudao et Themis ne faisaient que confirmer le postulat de départ.

Cela établi, parler de paix devenait illogique. La nature intrinsèquement guerrière des Klingons garantissait que tous les traités seraient violés dès que les forces pacifistes auraient perdu le pouvoir. Gorkon était déjà mort, et Azetbur ne lui survivrait sans doute pas longtemps. Aucun successeur ne semblait prêt à reprendre le flambeau du dialogue et de la paix. Aujourd'hui ou dans dix ans, la guerre contre l'Empire Klingon était inévitable.

Cette prémisse démontrée, ne valait-il pas mieux la mener maintenant, et profiter de l'extrême vulnérabilité de l'ennemi ?

Valeris avait désiré s'entretenir de tout cela avec Spock. Elle souhaitait sincèrement devenir une vraie Vulcaine, entièrement dévouée à la logique. Mais, justement, elle ne voyait aucune logique à rechercher une paix illusoire qui signait, à long terme, l'arrêt de mort de la galaxie.

Elle avait eu honte de la dégénérescence intellectuelle de son père, de son lent voyage vers la folie, et de l'opprobre familial. Mais, avec le temps, et l'influence de son professeur vulcain, elle avait acquis la distance nécessaire à un jugement objectif. En cessant de se soucier de l'opinion de sa famille, elle avait découvert que la philosophie de son père - avant sa maladie - n'était pas du tout celle d'un fou.

Elle regrettait d'avoir tué Burke et Samno. Mais la logique, encore une fois, lui épargnait le sentiment d'avoir commis un crime. Trois morts, la leur et celle

de Gorkon, ne pesaient rien face aux milliers d'innocents exécutés par les Klingons depuis leur première rencontre avec la Fédération.

En fait, même la perte de l'équipage de l'Entreprise eût semblé un sacrifice relatif.

Elle n'avait pas rempli sa mission mais, du fait même de l'échec, il lui serait maintenant possible de poser son fardeau. Oui, elle allait pouvoir parler de tout cela avec Spock !

En parler *librement et totalement* !

Lors de sa visite dans la cabine du Vulcain, la première nuit à bord de l'Entreprise, elle n'avait pas eu l'intention de lui révéler toutes ses convictions, mais plutôt de lui présenter prudemment, sous couvert de jouer à l'avocat du diable, un point de vue différent sur les Klingons.

Depuis le début, elle espérait que son mentor soit fier qu'elle ait su trouver son propre chemin.

Pourtant, lorsqu'elle arriva sur la passerelle, où Spock l'attendait près du capitaine et du docteur McCoy, elle remarqua que son regard reflétait tout autre chose que de la fierté.

Un bref instant - mais ce ne pouvait être qu'une illusion - elle crut même y lire une certaine.., tristesse.

Les autres officiers se tenaient à leur poste. Uhura aux communications, Chekov à la navigation, près d'une chaise vide, et Scott à la station technique. Valeris, toujours flanquée de ses gardes, demeura près de l'ascenseur.

Le capitaine s'approcha d'elle.

- Avez-vous d'autres complices à bord de l'Entreprise ?

La dureté de son regard indiquait qu'il ne tolérerait pas qu'elle refuse de répondre.

Valeris hésita. Répondre ne pouvait faire aucun tort à sa cause, puisqu'elle était le seul membre de la conspiration présent sur le vaisseau depuis la mort de Burke et de Samno.

Mais était-il logique de coopérer ?

- Ne nous faites pas perdre de temps, lieutenant, continua Kirk. Nommez tous vos complices, et dites-nous où doit avoir lieu la conférence. En échange, je ne retiendrai contre vous que la charge d'assassinat, et pas celle de trahison.

Il se tourna vers la console des communications.

- Commander Uhura, enregistrez tout ce que dira la prisonnière.

- Bien, monsieur, répondit Nyota.

Que le capitaine lui propose un marché aussi ignoble déchaîna la fureur de Valeris. Elle avait accompli des actes extrêmes au nom de la logique, et de ses convictions, sans se soucier des risques encourus. Kirk croyait-il qu'elle allait le supplier ? S'humilier devant lui pour être moins gravement punie ?

Tuer était un acte répugnant. Le moment où elle avait appuyé sur la détente du fuseur resterait le plus pénible de sa vie. Elle ne ressemblait pas à Burke, ou à Samno. Elle ne supprimait pas de vie au nom de la haine, ou par cupidité. Elle n'avait pris aucun plaisir à exécuter les deux brutes. Leur liquidation n'était qu'une précaution justifiée, nécessaire, inévitable...

Mais elle contrôla sa colère par respect pour Spock.

- Vous ne pouvez rien prouver, capitaine, dit-elle simplement.

- Vous vous trompez ! Au cours du procès, mon journal personnel a été présenté comme une preuve à charge !

Elle recula d'un pas, chercha le regard de Spock, mais n'y trouva aucun réconfort.

- Combien de temps avez-vous attendu derrière mon dos avant de tousser, lieutenant ? Vous étiez la seule à pouvoir leur fournir cet enregistrement !

Valeris tourna de nouveau la tête vers Spock.

- Vous saviez ?

Il ne répondit pas.

- J'ai essayé de vous parler la nuit où l'Entreprise a quitté les spatiodocks. Mais vous ne m'avez pas écoutée.

- Aucun de nous n'a écouté l'autre, ce soir-là, lieutenant, dit Spock. J'ai essayé de vous dire certaines choses à propos de la foi et de l'espoir.

Ainsi, il jugeait qu'elle l'avait déçu ! Cette pensée la rendit furieuse.

- Vous parlez de logique ! Alors, pourquoi n'appliquez-vous pas la philosophie de Surak ? Pourquoi servez-vous dans Starfleet, à bord d'un vaisseau équipé d'armes de destruction ? Par le passé, vous et vos amis terriens n'avez jamais hésité à utiliser la force pour survivre. N'avez-vous pas détruit d'autres vaisseaux, anéanti des équipages entiers ? Et maintenant, vous prétendez vivre en paix avec les Klingons ? Pourquoi ne leur tendez-vous pas la joue droite, au point où nous en sommes ? Spock baissa les yeux et resta silencieux. Jim se demanda s'il ne voulait pas, ou ne pouvait pas, répondre.

- Vous avez tous trahi la Fédération ! déclara Valeris.

- Et que pensez-vous avoir fait ? demanda aigrement McCoy.

- J'ai sauvé Starfleet...

Elle se tourna vers Jim.

- Pouvez-vous honnêtement me désapprouver ?

Les Klingons ne sont pas dignes de confiance, capitaine Vous l'avez dit vous-même. Ils ont tué votre fils, Ils ont massacré des centaines de colons sur Kudao en obéissant à un code de comportement millénaire. Voudriez-vous signer la paix avec un tigre ? Pleurez-vous vraiment la mort de ce fourbe de Gorkon ? Vous avez dit « *Laissez-les mourir.* » Aurais-je mal interprété votre pensée ?

Kirk baissa les yeux à son tour.

- J'ai dit ces mots à Spock, après le briefing de l'amiral Smilie. La pièce était protégée des écoutes. Comment sont-ils arrivés à vos oreilles ?

- Vous aviez raison de souhaiter la mort de ces monstres ! continua Valeris. Ils ont conspiré avec nous pour assassiner leur chancelier... Quelle confiance méritent-ils ?

Jim releva la tête.

- Qui est le nous dont vous parlez, lieutenant ?

- Tous ceux qui n'espèrent rien de la paix. L'univers était semé de points de repère, et chacun connaissait son rôle. Le nôtre était de protéger la Fédération contre les Klingons. Pourquoi en changer ?

Kirk avança d'un pas menaçant.

- Donnez-moi des noms, lieutenant !

- Capitaine, intervint Uhura, nous pouvons envoyer un message à Starfleet, et...

- Inutile, dit Valeris. Toutes vos transmissions seront brouillées par... mes amis. Et j'en ai beaucoup...

- Je vous ai demandé des noms ! répéta Jim.

- Je regrette, mais je ne m'en souviens pas.

- Un mensonge ? demanda doucement Spock.

- Un choix !

- Spock ! cria Jim. Il n'y a plus qu'une solution !

Le Vulcain hocha affirmativement la tête.

- Je sais qu'elle vous est pénible, mais...

- La compréhension de Kirk émut le Vulcain.

Mais elle ne lui rendait pas la tâche plus facile.

- Spock...

Il avança vers Valeris et tendit une main vers son visage.

Elle essaya de résister.

Spock savait que son conditionnement vulcain était infiniment supérieur à celui de sa pupille. Il n'aurait aucune difficulté à extraire de son cerveau les informations qu'il recherchait. Mais pénétrer de force dans ses pensées équivalait à un viol. Cet acte, jugé immoral par toutes les cultures, était considéré comme le crime ultime sur Vulcain.

Il remonta le long de ses joues et posa deux doigts sur sa tempe gauche. Valeris se raidit, prête à endurer la douleur la plus intense de sa jeune existence.

Mais il n'en fut rien. L'esprit de Spock toucha délicatement le sien, comme s'il attendait la permission d'aller plus loin.

Valeris ferma les yeux. Cette tendresse inattendue l'émouvait presque jusqu'aux larmes.

Elle ne comprenait plus rien...

N'était-il pas illogique de la part de Spock de lui accorder la dignité de

dire oui ? Etait-il prêt à risquer le destin de la galaxie, et la vie de milliards d'êtres, si elle lui disait non ?

Puis, au lieu de prendre de force ce qu'il venait chercher, l'esprit de Spock s'ouvrit à elle. Il lui montra comment, bien des années plus tôt, il s'était sacrifié pour sauver l'Entreprise.

- *N'ayez pas de chagrin, Jim. Ce qui est utile â beaucoup l'emporte...*

- *... sur les désirs du petit nombre...*

- *... ou d'un seul.*

Puis il lui fit voir la manière dont ses amis avaient lutté, et risqué leurs vies, pour le sauver.

Il l'amena sur Vulcain, au pied du mont Seleya, quelques minutes après la refusion.

Il lui fit voir avec ses yeux le visage de Jim, et entendre ce qu'il avait répondu à la question

Pourquoi m'avez-vous sauvé ?

- *Parce que ce qui est utile à un seul l'emporte sur ce qui est utile à beaucoup !*

Depuis ce jour-là, Spock n'avait jamais oublié qu'une seule vie valait toutes les vies. Tuer un être pour en sauver mille restait un crime impardonnable.

Et les mathématiques n'y pouvaient rien changer...

Il lui fit voir tout cela, puis attendit.

Valeris comprit qu'il continuait, au profond de son âme, à la croire capable de prendre la bonne décision.

Oui, il lui faisait toujours confiance !

Et c'était bien plus difficile à supporter que du mépris, ou de la haine...

Elle lui ouvrit lentement son esprit. Le contact, loin d'être douloureux, lui communiqua un étrange plaisir.

Comme marcher dans un rêve en tenant la main d'un être cher.

- L'amiral Cartwright, dirent ensemble les deux Vulcains.

- De Starfleet ? s'exclama malgré lui Chekov.

- Qui d'autre ? demanda Jim.

- Le général Chang.

- Qui encore ?

- L'ambassadeur romulien Nanclus.

- C'est incroyable ! explosa Scott.

- Bon sang, rugit McCoy, est-elle en train de nous dire que des officiers de Starfleet, des Klingons et des Romuliens ont conspiré ensemble ?

- Où se tient la conférence de paix ? Demanda Jim.

- Spock chercha, mais elle n'avait plus rien à lui donner. Il retira la main de sa tempe.

Valeris ouvrit les yeux et les planta dans les siens.

Cette fois, il soutint son regard.

- Elle ne sait pas, capitaine.

- Alors, nous sommes morts... conclut Scott.

- J'ai déjà été mort... murmura Spock à la seule attention de Valeris.

Puis il brisa l'enchantement, et revint au moment présent.

- Commander Uhura, contactez l'Excelsior. Ils doivent avoir les coordonnées de la réunion.

Kirk le regarda dubitativement.

- Et pourquoi nous les communiqueraient-ils?

Il sembla à Valeris que Spock souriait intérieurement.

- Parce que le capitaine est un vieil ami à nous, Jim...

- Spock, lui demanda doucement McCoy, comment était-ce ? Je veux dire... être mort ?

Le Vulcain se tourna vers l'écran principal et ne répondit pas.

* * * * *

- Ici le capitaine Hikaru Sulu, de l'USS-Excelsior...

Hikaru fit mine de ne pas relever l'étonnement que l'apparition - du visage fatigué de Jim Kirk soulevait chez ses officiers. Il observa Janice Rand du coin de l'oeil.. Son calme lui confirma qu'elle s'attendait depuis longtemps à ce qui allait se passer.

- Sulu ! dit le capitaine Kirk en souriant.

En dépit de la gravité de la situation, Hikaru ne put s'empêcher de lui rendre la pareille. Près de trois ans avaient passé depuis sa dernière rencontre avec Jim. A l'exception de quelques nuances grises dans les cheveux, et des stigmates de son séjour sur Rura Penthe, le capitaine n'avait pas beaucoup changé.

- A votre service, capitaine Kirk !

- Je suppose que vous savez que le simple fait de nous parler constitue une violation du règlement ? Aucun des officiers de la passerelle de l'Excelsior ne broncha. Sulu le nota avec une intense fierté. Puis il se pencha davantage vers l'écran, et secoua la tête.

- Je suis désolé, capitaine, mais je n'ai pas entendu votre dernière phrase...

- Merci mille fois, Hikaru... Où se tient la conférence de paix ? Ils vont commettre un autre assassinat...

- Le coeur de Sulu se mit à battre plus fort, mais il n'hésita pas un instant. Ca décision était prise depuis longtemps... Du coin de l'oeil, il vit que son officier scientifique, Masoud Valtane, retenait son souffle. La conférence a lieu à Camp

Khitomer, près de la frontière romulienne. Je vous envoie les coordonnées exactes sur la fréquence codée.

- J'ai peur que nous devions vous en demander davantage, Hikaru ! Un Oiseau de Proie est actuellement à notre recherche, et il peut tirer en restant invisible.

- C'est impossible, capitaine Kirk, dit sèchement Sulu.

- Je n'y croyais pas non plus ! Mais attendez un instant.

Jim se tourna vers Valeris.

- Combien y a-t-il de ces engins, lieutenant ? Répondez ! N'obligez pas M. Spock à...

- Il n'existe que le prototype.

Jim regarda de nouveau l'écran.

- Vous entendez ça ?

- Nous nous mettons en route immédiatement, se contenta de dire Sulu.

Mais nous sommes dans le quadrant Alpha. Nos chances d'arriver à temps me paraissent infimes.

- Savez-vous quand commence la conférence ? - Aujourd'hui ! Du moins, d'après mes informations...

- Bonne route, capitaine Sulu. Et merci.

- De rien, capitaine Kirk. Terminé.

Hikaru coupa la communication et leva les yeux sur Valtane, déjà debout près du fauteuil du capitaine.

- Monsieur, vous rendez-vous compte que vos actes relèvent de la haute trahison ?

Hikaru s'amusa un instant de la nervosité atypique de son officier scientifique.

Puis les années qu'il avait passées à attendre patiemment le capitanat de l'Excelsior lui revinrent à la mémoire.

Tout cela pour le perdre maintenant ? se demanda-t-il.

Plus grave encore, en volant au secours de Kirk, il allait risquer sa vie et celle de son équipage. Ceux qui avaient tué Gorkon n'hésiteraient pas une seconde à détruire l'Excelsior s'il se mettait en travers de leur route.

Pourtant...

- Pour être franc, monsieur Valtane, il m'est déjà arrivé de me demander ce que je ferais si je devais choisir entre trahir mon pays et trahir mes amis.

- Et ?

- J'espérais simplement avoir le courage de trahir mon pays !

Il regarda chacun de ses officiers.

- J'ai conscience de n'avoir aucun droit de vous demander d'obéir à mes ordres. Si vous le faites, vous partagerez les accusations qui pèseront contre moi. Ceux qui le désirent peuvent se retirer dans leurs quartiers.

Valtane se toucha nerveusement la moustache (une seule fois, nota Sulu), puis repartit à son poste. Lojur, le pilote, haussa simplement les épaules. Janice Rand hocha silencieusement la tête. Et personne ne quitta la passerelle.

- Cap sur Khitomer, monsieur Lojur. Vitesse de distorsion facteur neuf, dit simplement Hikaru.

CHAPITRE DOUZE

Pendant que l'Entreprise filait comme une flèche dans l'espace klingon, le capitaine Janies T. Kirk sonna à la porte de la cabine de son officier en second.

Après s'être offert le luxe d'une douche, d'un rasage et d'un uniforme frais, Jim se serait bien étendu quelques instants. La raison militait d'ailleurs en ce sens. Encore à présent, il devait faire un énorme effort pour ne pas trembler d'épuisement.

Mais ce qu'il avait vu dans les yeux du Vulcain au moment où il lui avait appris la trahison de Valeris le hantait.

La porte s'ouvrit. La pièce était entièrement obscure, et Jim hésita un instant sur le seuil.

- Spock?

Pas de réponse. Kirk tendit la main vers le panneau de commande de l'éclairage.

- Je préférerais rester dans le noir, dit la voix du Vulcain.

Jim écarquilla les yeux et distingua la silhouette de Spock sur sa couchette. Il renonça à faire de la lumière, et avança lentement, heureux d'avoir décidé de venir.

La porte se referma derrière lui.

- Seriez-vous en train de broyer du noir ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

Il connaissait le Vulcain depuis des dizaines d'années, et n'aurait jamais cru. le voir déprimé un jour...

Spock ne bougea pas, ne leva pas la tête vers Jim, et resta un long moment silencieux.

- Vous aviez raison, dit-il enfin. Il était présomptueux de ma part de nous entraîner dans cette aventure. Je n'avais aucun droit de m'engager en votre nom.

- Vous avez agi selon vos convictions, dit simplement Jim.

- Non ! C'était de l'arrogance... Je pensais que connaître Gorkon vous ferait oublier un peu du chagrin et de la colère dus à la mort de votre fils.

- Et vous ne vous étiez pas trompé!

- J'aurais dû prévoir la conspiration. Vous avez failli mourir, Jim...

Kirk haussa les épaules.

- Ce n'était pas pour cette fois... De toute manière, et vous l'avez dit vous-

même, c'était... magique ! La paix mérite que l'on prenne quelques risques personnels. Ce qui est arrivé ne dépendait pas de nos volontés, Spock. Et, pour le moment, nous sommes toujours vivants...

Il attendit en vain une réponse.

- Spock, vous êtes terriblement doué pour la logique, et moi, pour me précipiter là où le diable n'oserait pas mettre un pied. Nous incarnons des extrêmes, l'un comme l'autre. Et la réalité se situe probablement entre les deux...

Toujours pas de réaction.

- Je ne pouvais pas oublier la mort de David, continua Jim. J'étais incapable de surmonter le passé, de voir au-delà de ce que certains Klingons avaient fait. D'une certaine façon, j'avais peur qu'ils changent de politique, et renoncent à la guerre. Bien trop peur pour leur faire confiance! Que serais-je devenu sans ennemi?

Il haussa les épaules.

- J'avais désappris à faire confiance...

- Et moi, j'étais beaucoup trop confiant, dit enfin Spock. Son acharnement à devenir une vraie Vulcaine m'aveuglait. J'étais fier d'elle, comprenez-vous, Jim?

Il baissa la voix.

- Je croyais en elle... Et j'ai oublié que son conditionnement vulcain, acquis trop récemment, ne la protégeait pas de son passé. Et mon inconscience aurait pu conduire à la catastrophe. Songez que je l'ai chargée de conduire la fouille !

Kirk approcha un peu plus de la couchette.

- Peut-être avez-vous raison ? continua Spock. La réponse se trouve quelque part entre la logique et l'émotion... Valeris s'est servie de la logique en oubliant la compassion, et elle en est arrivée à justifier la guerre. Cela remet une partie de ma vie et de mes convictions en question...

Il hésita.

- Je... Je n'avais jamais été confronté à la trahison... Et je n'aurais jamais cru qu'elle pourrait venir d'un Vulcain. Les préjugés de l'équipage me perturbaient profondément. Aujourd'hui, je sais que les miens ne valaient pas mieux.

Kirk avança de nouveau.

- Il a fallu la mort de Gorkon pour que je découvre les miens, Spock. Je croyais vraiment que les Klingons ne pouvaient pas changer.

Pour la première fois, Spock tourna la tête vers son capitaine.

- Serions-nous devenus si vieux et si rigides, Jim? Avons-nous fait notre temps ? Est-ce cela que les humains appellent l'ironie du sort »?

Jim sourit faiblement.

- Quelqu'un a dit que la seule différence entre les mots « comique » et « cosmique » était la lettre s... Spock, ne vous torturez pas. Vous n'y êtes pour rien. Si j'avais refusé cette mission, Gorkon serait mort quand même, et

quelqu'un d'autre en aurait souffert à ma place.

- J'étais responsable!

- Oui, de vos actes! Mais de rien d'autre!

- Ce n'est pas ce que vous avez dit au procès, Jim. Si je ne me trompe pas, vous avez assumé les conséquences des actes de tout l'équipage.

- C'était mon devoir de capitaine. Mais un être humain...

- Je ne suis pas humain, Jim ! Seulement...

- Spock, l'interrompit Kirk, voulez-vous que je vous dise quelque chose?

Le Vulcain sentit que le capitaine venait de s'asseoir au pied de la couchette.

- Tout le monde est humain ! affirma Jim.

- Vous m'insultez, capitaine!

- Une réaction bien.., humaine, monsieur Spock!

- Raciste... murmura Spock.

- Vulcain ! lui rétorqua Jim en tendant la main. Levez-vous ! J'ai besoin de vous!

Spock hésita un instant, puis, délibérément, prit la main de son ami.

* * * * *

Sarek attendait à l'extérieur du dôme du Conseil en compagnie des autres membres de la délégation vulcaine. Le ciel de Khitomer était d'un bleu magnifique, et une douce brise caressait les cheveux de l'ambassadeur. Il faisait agréablement chaud sur cette petite planète agricole - moins que sur Vulcain, cependant - et la végétation ressemblait beaucoup à celle de la Terre. Sarek avait souvent entendu parler de la beauté de certains mondes klingons, mais il n'aurait jamais cru pouvoir en juger un jour de ses yeux.

Bientôt, lorsque la salle serait prête, les délégations de la Fédération, de l'Empire Klingon et de l'Empire Romulien se retrouveraient autour d'une table de négociation. Mais il fallait d'abord s'assurer de la sécurité pour protéger les diplomates du prisonnier évadé James Tiberius Kirk.

C'était du moins la raison avancée par les Romuliens et les Klingons. Sarek souscrivait naturellement au souci de sécurité, mais pour des raisons bien différentes. Kirk, comme Gorkon, était victime d'une conspiration. A cause de son évasion, et de l'espoir de paix qu'incarnait encore la conférence, les assassins devaient agir au plus vite. Sarek ne craignait pas pour sa vie, mais pour celle d'Azetbur. En fait, il doutait que les conspirateurs aient beaucoup à gagner en tuant des Vulcains.

A moins, bien sûr, qu'un massacre du type de celui de Kudao ne puisse leur être politiquement utile.

Cependant, le sort de Spock inquiétait au plus haut point l'austère ambassadeur vulcain - pour des raisons, naturellement, entièrement rationnelles et logiques. Il savait que l'Enterprise n'avait toujours pas obéi à l'ordre de retourner à quai. Connaissant Spock et ses amis humains comme il les connaissait, Sarek supposait que le vaisseau était déjà en route pour Khitomer.

- A condition, bien entendu, qu'il soit parvenu à traverser l'Empire Klingon sans encombre...

Depuis quelques années, Sarek avait le sentiment de mieux comprendre son fils. Leur querelle à propos du choix de carrière de Spock était éteinte de longue date, même si l'ambassadeur continuait d'émettre de sérieuses réserves sur l'aspect par trop militaire de Starfleet. Mais l'entêtement de Spock - hérité de sa mère, qui prétendait naturellement le contraire - le rendait insensible à toute influence. Même enfant, il avait besoin d'être convaincu par la logique pour agir, et l'autorité paternelle de Sarek était toujours restée plutôt symbolique.

A présent, Spock se préparait à quitter Starfleet, Sarek ignorait s'il avait déjà décidé de sa « reconversion » mais, à sa grande surprise, il avait montré quelques signes d'intérêt pour la diplomatie. Quoi qu'il en soit, ses premiers pas dans la carrière auprès de Gorkon et du Conseil Klingon étaient des plus remarquables.

Mais il pensait également à retourner sur Vulcain et Amanda, bien entendu, l'encourageait vivement dans cette voie.

Cependant, il fallait tout d'abord qu'il revienne vivant de sa dernière mission !

* * * * *

Sur la passerelle de l'Enterprise, tous les officiers se trouvaient à leur poste. Tous, sauf un, nota Chekov en regardant le fauteuil vide à côté de lui. Le lieutenant Valeris, ce moment même, goûtait pour la première fois de sa vie aux joies de la prison.

Pavel n'y comprenait rien ! Il connaissait Spock depuis plus de vingt ans, et n'aurait pas pu imaginer quelqu'un de plus loyal... ou plus apte à inspirer la loyauté. Comment sa protégée pouvait-elle l'avoir trahi ?

Il cessa de regarder le fauteuil vide, et se sentit envahi par la nostalgie en repensant à Sulu. Le changement restait une loi fondamentale de l'univers. Hikaru était à présent capitaine. Scotty, Uhura, Spock, McCoy et le capitaine Kirk partiraient bientôt à la retraite.

Que ferait-il sans eux ?

Si cette mission ne se terminait pas par une catastrophe, Pavel allait se trouver face à l'une des décisions les plus difficiles de sa vie. A vrai dire, il

n'avait aucune envie de continuer à servir sur l'Entreprise sans ses amis. Pendant un temps, la possibilité de démissionner de Starfleet pour retourner sur Terre auprès d'Irina Galliulin lui avait semblé attirante. Depuis qu'ils s'étaient revus, près de trente ans plus tôt, au cours de la première mission de cinq ans, Irina et lui avaient renoué leur romance, et partagé tout le temps libre peu, beaucoup trop peu - dont il disposait. Pavel avait pensé qu'Irina l'attendrait lorsqu'il en aurait fini avec l'espace.

Mais il s'était trompé. Dernièrement, elle lui avait envoyé un message subspatial pour l'informer qu'elle était à présent engagée dans une relation amoureuse sérieuse. Elle se préparait à partir pour Rigel, et espérait qu'ils resteraient bons amis. Chekov s'était refusé à lâcher la bride à son amertume. Mais, aujourd'hui, il se sentait comme déchiré en deux, et l'un des deux Pavel se fichait comme d'une guigne de revenir entier de Khitomer. Après tout, quelle raison avait-il de survivre ?

Il regarda mornement l'écran principal. L'espace klingon lui parut soudainement peuplé d'ennemis invisibles.

Le Pavel qui désirait toujours vivre rompit le silence de la passerelle.

- Capitaine...

Jim agrippa les accoudoirs de son fauteuil et regarda l'écran en écarquillant les yeux comme s'il avait pu repérer l'adversaire qui les attendait.

- Lorsque nous arriverons près de Khitomer, continua Chekov, comment nous défendrons-nous? Si le nouvel Oiseau de Proie peut vraiment tirer sans se montrer...

- Un vrai casse-tête chinois, n'est-ce pas ? dit McCoy.

Fidèle à sa résolution d'emmagasiner des souvenirs, le médecin ne quittait pratiquement plus la passerelle.

Jim et Spock échangèrent des regards hésitants. Chekov s'agita nerveusement sur son fauteuil. Si le capitaine lui-même se faisait du souci, la situation était vraiment désespérée...

- Il n'y a cependant aucune raison de s'inquiéter..., dit Spock.

Les autres le regardèrent avec espoir.

- Selon mes calculs, nous avons encore cinq minutes, trente-deux secondes et trois dixièmes pour trouver la solution.

- Un foutu moment pour se découvrir le sens de l'humour, grommela McCoy. Chekov, lui, doutait fortement que le Vulcain ait eu l'intention d'être drôle.

Il se retourna vers sa console en frissonnant- et comprit qu'il avait décidément plus envie de revenir de Khitomer entier qu'en morceaux.

* * * * *

Azetbur s'assit à la place d'honneur, près du président de la Fédération, et regarda la procession de délégués klingons en écharpes rouges qui entraient dans la salle, l'ambassadeur Kamarag à leur tête. La chancelière n'aimait pas Kamarag. Pour elle, il n'était qu'une sorte de comédien chargé d'exposer emphatiquement les convictions du Conseil alors qu'il n'en avait aucune. Mais elle devait admettre qu'il s'acquittait convenablement de sa tâche. De plus, sa nature de caméléon lui permettrait de plaider aussi efficacement pour la paix qu'il l'eût fait hier, et le ferait peut-être demain, pour la guerre.

Les Klingons prirent place, et les délégués de la Fédération les imitèrent. Les drapeaux et les écharpes (jaunes pour les Vulcains, rouges pour les Klingons, bleues pour les Romuliens et vertes pour la Fédération) faisaient davantage penser à une réunion sportive qu'à une conférence diplomatique.

Azetbur se dit que la comparaison n'était peut-être pas si mauvaise. -Elle ne doutait pas qu'il y ait dans cette foule des hommes et des femmes venus pour défendre la cause du plus sanglant des sports.

Depuis sa nomination, elle avait consacré son temps à préparer sa stratégie de négociation et à envisager froidement l'éventualité de sa mort. Après l'évasion de Kirk, et la disparition de l'Entreprise, le général Kerla s'était discrètement chargé de renforcer sa sécurité. S'il était aussi félon que Chang l'affirmait, elle n'avait plus aucun espoir de survivre.

La veille, elle avait appelé Ra-ghoratrei pour le mettre en garde. L'Efrosien avait admis qu'il pouvait également être une cible. Mais il avait semblé confiant. Le dispositif de sécurité était sans faille! Cependant, avait-il ajouté, rien n'interdisait que madame la chancelière, si elle était inquiète, prenne des dispositions supplémentaires...

Azetbur ne craignait pas la mort. Mais elle redoutait l'avenir qui attendait son peuple si - la conférence de paix échouait à cause d'un attentat. Savoir qu'elle pouvait mourir à n'importe quel moment exacerbait étrangement ses sens. La musique qui accompagnait le défilé des délégués lui apparaissait démesurément bruyante. Le jaune des écharpes des délégués vulcains lui blessait les yeux. Le collier en métal que son père avait porté avant elle lui semblait si lourd qu'il lui fallait lutter pour tenir la tête droite.

La délégation romulienne entra à son tour, conduite par l'ambassadeur Nanclus et son fidèle second, Pardek. Azetbur promena son regard dans la salle. Elle aperçut Sarek, le père de Spock, en qui elle avait eu confiance. Puis l'ambassadeur Kamarag. Puis le colonel Worf, qui avait accompli honorablement une tâche ingrate.

Près d'eux se trouvait Kerla, qu'elle aimait, mais en qui elle ne croyait plus.

Elle ne pensait pas que Spock fût capable de trahir son père. Dans ses moments de doute, lorsqu'elle cherchait en vain le sommeil, une terrible question

avait parfois traversé son esprit.

Et si Kirk n'était pas coupable ?

Si la mort de Gorkon était le résultat d'une conspiration ?

Si ? Si ?

Alors, le péril était encore plus grave qu'elle ne le pensait...

Le président Ra-ghoratrei avait poliment, mais fermement, rejeté l'idée que l'évasion du capitaine fût une source de danger. Il semblait sincère, mais, si c'était le cas, pourquoi pouvait-elle à présent lire une certaine angoisse dans son regard ?

La musique cessa. Le président se leva et prit place derrière le pupitre de l'orateur.

- Madame la chancelière, messieurs les diplomates, honorables invités, la Fédération des Planètes Unies vous souhaite la bienvenue à Camp Khitomer. Maintenant que nous sommes au complet, je suggère que nous abrégions les cérémonies pour entrer directement dans le vif du sujet. Madame la chancelière ?

Il se tourna vers Azetbur et lui sourit. Elle se leva gracieusement.

- Je souscris à cette proposition, dit-elle avec le sentiment de prononcer des paroles historiques.

Les Terriens, lui avait-on dit, parlaient souvent de la « roue du destin »

Il lui sembla l'entendre grincer lorsque le président dit :

- *Que les négociations commencent...*

* * * * *

L'amiral Cartwright était assis parmi les dignitaires de la Fédération. Depuis quelques minutes, il scrutait l'assistance en feignant de se livrer à cette occupation pour passer le temps...

Le président commença son discours.

- Nous somme réunis aujourd'hui parce que nous croyons que des civilisations différentes, si elles en ont la volonté, peuvent travailler ensemble la disparition de l'intolérance...

En des circonstances normales, Cartwright n'aurait pas eu la patience d'écouter ce flot de blabla diplomatique. A l'heure présente, il était reconnaissant au président de trainer en longueur.

En effet, il n'avait pas encore repéré le visage qu'il cherchait dans la foule...

Dissimuler sa nervosité lui coûtait d'intenses efforts. Lui et ses amis avaient été plutôt secoués en apprenant l'évasion de Kirk et le rôle joué par l'Enterprise. Mais le pire avait été de perdre le contact avec le lieutenant

Valeris. A moins qu'il fût encore à venir ?

Si Kirk et compagnie ont réussi à reconstituer le puzzle, ils doivent déjà être en route pour Khitomer...

Il tenta de se convaincre qu'il n'y avait aucune raison de s'en faire. Kirk et l'Entreprise seraient réduits en miettes bien avant d'arriver à Khitomer. Et, comme pour le Kronos Un, sans même voir d'où venait le coup.

- Nous croyons qu'avec de la patience, et beaucoup de compréhension, il sera possible de combler le fossé qui nous sépare, continua Ra-ghoratrei. Et je propose pour commencer que nous adoptions une nouvelle définition du progrès : ce n'est pas parce que l'on peut faire la guerre que l'on est obligé de la faire !

L'amiral Cartwright se joignit hypocritement aux applaudissements. Mais les propos du président lui donnaient la nausée. Bien des années auparavant, longtemps avant le Traité de Paix des Organiens, il avait été capitaine d'un vaisseau stellaire, et un simple engagement avec les Klingons lui avait coûté son équipage. Il savait donc de quoi ils étaient capables, à l'époque comme aujourd'hui.

Gorkon avait été stupide de croire que son peuple pouvait changer. Pour s'en persuader, il lui eût suffi de regarder un de ses principaux conseillers.

Ra-ghoratrei regarda intensément l'assistance.

- L'avenir de la galaxie repose entièrement sur nos épaules. Ce qui se dira aujourd'hui aura des conséquences majeures sur l'avenir de nos enfants...

Cartwright sursauta légèrement lorsqu'il repéra enfin le visage qu'il cherchait : celui d'un homme à la peau noire, aux sourcils épais et au front saillant. Il essaya d'accrocher le regard du Klingon, et nota avec soulagement qu'il avait réussi à faire passer une petite mallette au travers des filets de la sécurité.

La salle applaudit frénétiquement la fin du discours du président. Azetbur se leva et s'approcha du pupitre.

Cartwright fit de son mieux pour ne pas sourire.

Le minutage n'aurait pas pu être plus précis.

Le Klingon aperçut enfin l'amiral dans la foule.

Leurs regards se croisèrent. Cartwright hocha discrètement la tête, et son cœur se mit à battre plus fort lorsque le Klingon, mallette en main, avança vers le pupitre.

* * * * *

L'Entreprise passa en propulsion auxiliaire à l'abord de l'orbite de Khitomer.

Sur la passerelle, la tension était devenue presque palpable, et plus

personne n'osait briser le silence.

L'ennemi devait être quelque part. Mais où ?

Jim se leva et vint se placer près de Spock.

La lumière bleue des senseurs illuminait ses cheveux noirs.

- Sommes-nous à portée de téléportation, Spock ?

Pas encore. Balayage de la zone quatre-deux-trois-six... zone quatre-deux-trois-sept...

Ils sont là... Je sais qu'ils sont là...

Le capitaine tourna la tête vers l'écran au moment où l'image de Khitomer apparut. Mais il n'y avait rien à voir...

Et il n'y aurait jamais rien à voir, puisque les Romuliens avaient amélioré, le bouclier d'invisibilité, éliminant ainsi la minuscule distorsion spatiale qui pouvait signaler un vaisseau invisible à un observateur aguerri.

- S'ils ont activé leur bouclier d'invisibilité.., dit Chekov.

- Il va y avoir une augmentation des radiations neutroniques, compléta Jim.

Mais nous serons en miettes avant d'avoir pu l'enregistrer.

Il se tourna vers Spock dans l'espoir qu'il lui apporterait, comme si souvent, la solution d'un problème apparemment insoluble.

- Capitaine, dit le Vulcain, peut-être abordons-nous le problème de la mauvaise façon ? Notre but est de défendre la conférence. Le leur, de nous en empêcher...

-Vous proposez que nous détournions leur attention en... en nous offrant comme cible ?

Spock ne répondit pas et regarda à peine son capitaine.

Jim retint son souffle. Spock avait raison, comme toujours : il n'y avait rien d'autre à faire. Sinon espérer que Sulu et les senseurs hypermoderne de l'Excelsior arrivent à temps.

Jusque-là, les chances de survie de l'Entreprise, s'il était attaqué par l'Oiseau de Proie invisible, resteraient ridiculement faibles. Kirk savait que Spock leur avait fait une faveur en n'estimant pas - pour une fois - les probabilités en question...

Pourtant, le capitaine éprouvait une curieuse sensation de légèreté et de soulagement. Il redoutait depuis toujours de mourir seul. L'idée de terminer sa vie sur la passerelle, entouré de ses amis, ne le terrorisait pas. En fait, elle était plus séduisante que la perspective d'une retraite durant la quelle il ne verrait plus ni Spock, ni McCoy, ni les autres...

Mais la mort de ses amis était un problème bien différent. Il n'avait pas le droit de prendre cette décision pour eux.

Les yeux de Spock exprimaient clairement qu'il acceptait son destin sans regret. Jim chercha le regard d'Uhura, puis celui de Chekov, et enfin celui de

McCoy...

Il y trouva la loyauté et le courage qu'il attendait.

Il n'hésita qu'une fraction de seconde.

- Levez les boucliers ! Tout l'équipage aux postes de combat.

- Boucliers levés, monsieur, dit Chekov. -

L'alerte rouge se déclencha automatiquement.

Dans tout le vaisseau, les hommes et les femmes d'équipage se ruèrent à leurs postes.

- Monsieur Chekov, en avant ! Propulsion auxiliaire seulement ! Quart de puissance !

Chekov pianota sur sa console sans quitter l'écran des yeux.

- Propulsion auxiliaire, capitaine...

Paré pour marcher sur des oeufs ! pensa Jim.

- Uhura ? demanda-t-il.

- Toujours rien, monsieur. S'ils sont là, ils ne font aucun bruit...

- Et s'ils tirent, personne ne pourra le leur reprocher, dit calmement

Spock. Nous sommes un vaisseau renégat qui approche dangereusement de deux chefs d'Etat au cours d'une conférence interstellaire vitale.

- Merci de nous le rappeler ! Spock, je... commença McCoy.

Le vaisseau piqua brusquement du nez et le pauvre docteur suivit le mouvement.

- Le premier coup venait de passer très près. Jim agrippa les accoudoirs de son fauteuil et tint bon jusqu'à ce que le vaisseau se stabilise.

Le médecin se releva péniblement.

- Très drôle... grinça-t-il.

Capitaine, cria Chekov. Ordre de tirer, ?

- Sur quoi, monsieur Chekov ? lui répliqua Jim. Calculer les coordonnées de l'Oiseau de Proie en montant la trajectoire de la tortille ne servirait à rien. Le commandant ennemi n'était pas un débutant, et il avait probablement déjà changé de position.

La violence du deuxième impact projeta Jim hors de son fauteuil, Il percuta McCoy, et tous deux allèrent valser contre le dos du siège de Chekov.

Le crâne du capitaine heurta violemment un des montants métalliques.

Kirk se dégagea du médecin et, sans penser à la douleur qui battait dans ses tempes, retourna péniblement à son poste.

Il fallait trouver un moyen de gagner du temps !

Laisser à l'Excelsior une chance d'arriver.

Espérer jusqu'au bout...

Jim regarda instinctivement l'écran principal.

Rien.

Il frappa du poing sur le bouton de l'intercom, incertain de ce qu'il allait dire.

- Scotty... Arrière toute ! Inversez la propulsion ! Moitié de puissance ! Sortez-nous de là !

* * * * *

- Dans la lumière verte de la passerelle du Dakronh, le général Chang se tenait près de la console de l'armement et regardait l'Entreprise battre en retraite.

Jusque-là, il méprisait le capitaine James Kirk parce qu'il le pensait vaincu par la couardise. Il avait entendu bien des histoires sur cet humain, et toutes vantaient son courage. Mais l'homme qu'il avait rencontré n'était pas un guerrier. Ce Kirk là, peut-être à cause de l'âge, avait ravalé sa haine, et renoncé à venger la mort de son fils.

La vengeance était une des clés de la culture klingonne. Seuls les lâches s'y dérobaient. Chang avait détesté Kirk pour sa lâcheté - et pour son hypocrisie au cours du dîner. Dissimuler sa haine derrière des ronds de jambe diplomatiques était une pire insulte qu'un crachat en pleine figure.

A présent, le général commençait, à comprendre pourquoi tant de Klingons respectaient ce capitaine. L'Entreprise avait fait face au danger sans chercher de viles ruses. Kirk avait agi comme un vrai guerrier, prêt à regarder la mort en face lorsque l'heure a sonné.

Et puis, cette étrange tactique...

- Que font-ils donc ? demanda Chang à son pilote.

- Je n'en sais rien, général...

Chang lui fit signe de suivre leur proie.

Puis il comprit et ne put s'empêcher de sourire. L'Entreprise faisait machine arrière comme si elle avait détecté son ennemi. Kirk essayait simplement de bluffer pour gagner du temps.

Mais pourquoi ? De qui attendait-il de l'aide ? L'équipage du Dakronh n'avait rien à craindre de quiconque...

Le sourire du général s'élargit.

Que Kirk joue à ses petits jeux, qu'il gagne du temps !

Au fond, Chang n'était pas pressé de l'achever. En fait, il regrettait que le combat soit tellement inégal. Un vrai guerrier trouve toujours un peu déshonorant d'écraser un adversaire sans défense.

A tout le moins, il fallait accorder à Kirk le privilège de connaître le nom de son bourreau !

CHAPITRE TREIZE

- Qu'attendent-ils donc? murmura Kirk en scrutant l'écran principal à la recherche de la forme familière de l'Excelsior.

L'attente était bien plus éprouvante que l'attaque elle-même.

- Ils cherchent probablement à comprendre pourquoi nous avons fait machine arrière. Peut-être craignent-ils que nous les ayons repérés ? répondit Spock.

Kirk sursauta lorsque la voix de Chang retentit sur la passerelle.

- Je vous vois, capitaine Kirk !

Jim leva les yeux sur l'écran principal.

- Chang !

- Soyez honnête, capitaine ! De guerrier à guerrier, ne préférez-vous pas que les choses se passent ainsi? Comme elles devaient être ! Il n'y aura jamais de paix de notre vivant. *« Une fois encore sur la brèche, chers amis... »*

Avant la mort de Gorkon, pensa honteusement Jim, j'aurais pu être d'accord avec lui !

Il interrogea Uhura du regard, mais elle secoua négativement la tête. Aucun moyen de localiser la source d'émission !

- Vous n'êtes plus qu'un fantôme, Chang. L'Histoire ne s'arrêtera pas pour plaire à des gens comme vous... ou comme moi.

Le Klingon ne répondit pas. Kirk tendit les muscles, prêt pour le prochain assaut.

- *« Il est une divinité qui donne la forme à nos destinées, Kirk, de quelque façon que nous les ébauchions... »*

Un point lumineux apparut sur l'écran.

Une torpille à photons...

- Impact ! cria Chekov une fraction de seconde avant que l'Entreprise ne se mette de nouveau à tanguer.

Kirk parvint à rester dans son fauteuil.

- Capitaine, gémit la voix de Scotty dans l'intercom, nous ne tiendrons plus longtemps à ce rythme !

Sulu, bon sang, où êtes-vous ? pensa Jim.

- *« Et par-dessus tout, Kirk, continua Chang, être fidèle à soi-même. »*

L'Entreprise trembla de nouveau sous le choc.

* * * * *

Loin à l'intérieur de l'espace klingon, l'Excelsior fendait l'espace au maximum de la vitesse hyperatomique exponentielle.

Sulu essayait de se détendre les mâchoires du mieux qu'il le pouvait pour empêcher ses dents de claquer au rythme des vibrations de son fauteuil. L'ingénieur de l'Excelsior, une solide jeune femme à demi ukrainienne et à demi bengali, venait juste de lui dire ce qu'elle pensait de la situation. Bien que son accent fût aussi éloigné que possible de l'Ecosse, le ton de son plaidoyer avait rappelé à Hikaru la manière dont Montgomery Scott parlait de ses pauvres petits moteurs. Le capitaine coupa la communication et se tourna vers Lojur.

- Nous arrivons ?
- Pas encore, monsieur, répondit le pilote.
- Bon sang de bon sang ! cria Sulu.

L'Entreprise était arrivé à Khitomer quelques minutes plus tôt. Chaque seconde de retard augmentait le risque de ne plus trouver qu'une boule de plasma orbitant autour de la planète. Quant à la conférence...

Passez à la vitesse de distorsion...

- Mais, capitaine, nous allons exploser ! le coupa Lojur.
- Eh bien explosons, s'il le faut, mais obéissez!

Lojur se résigna à manipuler les contrôles d'une main tremblante.

* * * * *

En faisant de son mieux pour paraître calme et impassible, l'amiral Cartwright regardait le tueur klingon avancer lentement dans la foule.

Azetbur en arrivait aux points essentiels de son discours.

- Il y a eu bien des spéculations sur les intentions de mon père. Certains pensaient qu'il n'était qu'un idéaliste à la poursuite d'une chimère. D'autres prétendaient qu'il n'avait pas le choix, et le tenaient pour un technocrate pragmatique essayant de limiter les dégâts au strict minimum.

Elle se tut un instant pour fixer un point mystérieux situé bien au-delà de la foule qui l'écoutait.

- La grandeur est rarement synonyme de bonté. Pourtant, mon père était à la fois un idéaliste et un pragmatique. Si Praxis n'avait pas explosé, son idéalisme n'aurait probablement jamais pu s'exprimer. Et le mien non plus... Mais les Klingons sont une race fière, et j'entends que cela ne change jamais. Puisque nous ne pouvons pas faire la guerre... nous ferons la paix !

L'amiral Cartwright écoutait, fasciné comme le reste de l'assistance par la

présence charismatique d'Azetbur. Il n'avait d'ailleurs rien de personnel contre elle. De fait, il la trouvait presque séduisante, du moins pour une Klingonne. Elle possédait une certaine distinction qui manquait cruellement à la plupart de ses compatriotes.

La voir mourir ne serait pas particulièrement agréable. Mais les grandes causes exigeaient toujours des sacrifices!

L'amiral tendit le cou pour suivre plus aisément la progression du tueur.

* * * * *

Sur l'écran principal de l'Entreprise, un nouveau point lumineux signala le tir d'une quatrième torpille.

- En avant, puissance maximale! cria Jim.

Le vaisseau s'échappa de la trajectoire fatale quelques microsecondes avant l'impact.

Jim sourit tristement, mais ne se détendit pas. Les boucliers à soixante pour cent de leur résistance... L'Excelsior en retard...; Il n'y avait vraiment pas de quoi pavoiser.

Il se demanda si le vaisseau de Sulu n'avait pas été repéré, puis détruit, dès son entrée dans l'espace klingon. Mais cette idée lui parut absurde. Sulu avait été à trop bonne école pour se laisser piéger.

La voix de Chang continuait à résonner sur la passerelle.

- « *Si vous avez des larmes, préparez-vous à les verser.., maintenant.* »

Jim savait que sa tactique - entraîner le vaisseau ennemi à sa poursuite - ne lui ferait gagner que quelques minutes.

Désespéré, il se tourna vers Uhura au moment où Chang déclamait :

- « *Combien de temps un cadavre met-il à pourrir dans l'espace ?* »

- Surtout, incitez-le à continuer à parler... murmura Spock.

- Ils bougent trop vite pour que je puisse les localiser, dit Uhura en secouant la tête.

- « *Notre petit divertissement touche à sa fin, Kirk..* »

- Et si nous tentions un repérage thermique ? proposa Uhura.

- Inutile. Leur bouclier est imperméable à tous les types de senseurs.

- Dommage que nous ne puissions pas les sentir, soupira McCoy.

Chekov fit pivoter son fauteuil pour se joindre à la conversation.

- Désolé, mais je n'ai jamais eu beaucoup de flair, dit-il en pensant tristement à ses déboires amoureux.

La déclamation de Chang continuait à les assourdir. En dépit de son irritation, Kirk dut convenir que le général aurait fait un acteur shakespearien convenable.

- « *Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleur ?* »

- Dommage que Starfleet n'ait pas prévu de placer des chiens policiers dans les vaisseaux.., dit Jim avant de s'accrocher de nouveau à son fauteuil pour résister au souffle de la cinquième torpille.

De la vapeur commença à jaillir du plafond. Le capitaine frissonna. Si le système de conditionnement d'air rendait l'âme, l'alimentation en oxygène ne serait pas longue à l'imiter.

Spock enchaîna comme si rien ne s'était passé.

- Je doute que nos chefs aient jamais songé à la situation que nous sommes en train de vivre, dit-il.

- Peut-être devrions-nous leur envoyer une lettre de réclamation ? proposa Uhura.

- A condition de l'antidater ! dit la voix de Scotty dans l'intercom.

Le vaisseau trembla de nouveau sous le choc.

Lorsqu'il se restabilisa, Spock se précipita vers sa console avec une expression que Jim connaissait bien.

L'inspiration ! Le Vulcain venait peut-être de trouver la réponse...

- « *Chatouillez-nous, ne rions-nous pas !* déclama Chang. *Piquez-nous, ne saignons-nous pas ?* *Outragez-nous, ne nous vengeons-nous pas ?* »

- Capitaine, dit Spock, les senseurs relèvent de légères traces de plasma.

Jim se retourna brusquement vers son officier en second. McCoy tendit l'oreille avec des yeux brillants d'espoir.

- En puissance d'impulsion, murmura le Vulcain pour ne pas être entendu par l'ennemi, il émet des résidus de combustion comme n'importe quel autre vaisseau. Les techniciens de la Fédération parlent de plasma. J'ignore quelle est l'appellation klingonne, mais il s'agit dans tous les cas de gaz ionisés. L'énorme puissance - consommée par l'utilisation simultanée du bouclier d'invisibilité et de l'armement doit commencer à leur poser des problèmes. Peut-être doivent-ils à présent transférer davantage de puissance à l'armement...

- ... et affaiblir le bouclier, termina Jim. Ce qui expliquerait les traces de plasma.

Exactement. La puissance du bouclier est maintenant insuffisante pour dissimuler les produits de combustion de leurs moteurs. Mais il sera difficile de tirer avec précision.

- Et si nous utilisions l'équipement d'analyse portable du laboratoire scientifique ?... Vous savez, pour les analyses d'atmosphère... dit Jim.

Spock approuva du chef. McCoy redressa fièrement la tête.

- Dans ce cas, dit-il avec un large sourire, vous aurez besoin de mes services! Ce que vous voulez faire est plutôt délicat, et Scotty refusera de

quitter ses moteurs en ce moment. Je vais donc opérer une torpille pour la première fois de ma vie. C'est...

Il jeta un regard appuyé au Vulcain.

- ... fascinant !

Spock interrogea Jim du regard.

- Allez-y, Spock ! Et... bonne opération !

- Docteur, je suggère que nous nous mettions en route.

Les deux officiers disparurent dans l'ascenseur au moment où une nouvelle torpille ébranla le vaisseau.

Jim regarda l'écran avec le coeur battant d'espoir. Si les boucliers voulaient bien résister quelques minutes de plus, il leur restait une chance.

- Monsieur Chekov, ralentissez... Toujours en avant, moteurs auxiliaires au quart de la puissance.

- A vos ordres, capitaine ! répondit Pavel.

* * * * *

Pour la première fois de sa vie, pendant qu'il courait vers le laboratoire aux côtés de Spock, le docteur Leonard H. McCoy commença à comprendre l'ivresse que Jim Kirk éprouvait au contact du danger.

En dépit du nombre de fois où il avait fait face à la mort, le médecin aurait dû être totalement terrifié et, par conséquent, quasiment incapable de se rendre utile. Mais aujourd'hui, l'idée de vaincre le destin, de sauver le vaisseau, et d'en remonter à ce barbare de Chang l'excitait au plus haut point.

Peut-être, se dit-il, parce que c' était sa dernière chance de jouer avec le feu?

Ridicule, se répondit-il immédiatement. Il attendait la retraite avec impatience. Tout le temps libre qu'il pourrait utiliser comme il le voulait le faisait déjà saliver. Sur Rura Penthe, lorsqu'il avait cru sa dernière heure sonnée, l'évocation des heures qu'il ne passerait pas avec Joanna et ses petits-enfants lui avait tiré des larmes. Il était vraiment fatigué de courir la galaxie et de risquer sa vie pour Starfleet...

Mais à présent, la vision du Vulcain en train de courir à côté de lui l'émouvait d'une étrange façon. Lui et Spock avaient traversé la vie..., et la mort... ensemble. Ils avaient partagé leurs consciences, - vu avec les mêmes yeux... Existait-il quelqu'un dans la galaxie qui le connaissait aussi bien? Non! Pas même Jim... Pas même sa propre fille...

Les deux officiers entrèrent dans le laboratoire. Spock se mit aussitôt à chercher l'équipement analyse . McCoy le laissa faire. La mémoire du Vulcain était meilleure, ses mouvements plus rapides, ses yeux plus affûtés... En près de

trente ans, il n'avait pratiquement pas vieilli - *même pas un cheveu gris*, pensa McCoy, *alors que Jim et moi ne les comptons plus depuis longtemps.*

Que serait la vie de Spock, dans cent ans, lorsqu'il aurait perdu tous ses amis?

Eh bien, voilà tout ce que le pauvre aura gagné à fréquenter les humains de trop près !

Spock avait trouvé un des lourds senseurs et le transportait comme - s'il n'eût rien pesé. Mais la taille de l'engin le rendait difficile à manipuler. McCoy vint aider son vieil ami. Mais le Vulcain continua à supporter la majeure partie du poids de l'objet.

Le coeur de McCoy battait la chamade, mais il n'avait pas peur. Au contraire, il était heureux de savoir que sa présence à bord de l'Entreprise, aux côtés de Spock, faisait une véritable différence dans l'univers. Et il aurait voulu que ce moment ne finisse jamais.

En même temps, s'il finissait là, brutalement, par leur mort à tous, ce ne serait pas si mal...

Pas étonnant que Jim ait juré un jour de ne jamais abandonner son vaisseau.., pensa-t-il encore.

- Spock, dit-il alors qu'ils avançaient lentement dans le couloir, je sais que vous ne me croirez pas, mais... en un certain sens, tout cela va me manquer...

Le Vulcain le regarda avec une expression étrange. Pendant un court instant, McCoy crut percevoir de la... nostalgie dans ses yeux.

- Je suppose que votre remarque ne se réfère pas spécifiquement à cette situation, docteur... - dit Spock en levant un sourcil.

- Je parie que vous préféreriez être avec une belle Vulcaine, et lui conter fleurette, pas vrai ?

Le sourcil du Vulcain monta un peu plus haut.

- Je ne vois aucun intérêt à compter des fleurs, docteur, même en compagnie d'une Vulcaine.

Bon sang, Spock ! faillit hurler le médecin. *Cessez donc de voir des mathématiques partout !*

Puis il vit la lueur dans les yeux de l'officier en second.

- Spock, dit-il sans dissimuler son étonnement, vous venez de faire un jeu de mots !

- Je ne vois vraiment aucun intérêt à ce type de recensement, affirma ingénument le Vulcain.

Mais son regard brillait d'amusement. Le ton de la voix de Chang monta soudainement d'un cran.

- « *Je suis constant, telle l'étoile polaire...* »

- Je lui donnerais volontiers de l'argent pour qu'il la ferme ! grommela

McCoy.

* * * * *

Kirk écoutait sombrement le rapport de l'ingénieur Scott.

- Capitaine, nous en prenons vraiment un bon coup. Les boucliers n'en peuvent plus !

- Uhura, où en sont les dégâts?

- La coque est touchée... On signale des fuites aux niveaux...

Elle se tut brusquement.

- Monsieur ! reprit-elle un instant plus tard. Un message du capitaine Sulu : « La cavalerie vient d'arriver ! »

L'image de l'Excelsior apparut sur l'écran principal.

- « *Ainsi, la pièce est jouée* »... dit la voix de Chang.

Une torpille fila vers l'Excelsior et explosa sans même ébranler ses boucliers.

- « *Pleurez les carnages ! Et laissez dormir les chiens de guerre* »

Kirk remercia intérieurement Sulu, puis bascula le commutateur de son intercom.

- Cardez notre vitesse actuelle, monsieur Scott. Prêt à tirer !

Il actionna un autre commutateur.

- Bones...?

* * * * *

Tandis que l'Entreprise vibrait sous l'impact de la septième torpille, le docteur McCoy perçait une ouverture dans le nez d'une torpille.

- Bones ? demanda la voix de Kirk, où en est l'intervention?

- Moi et ma grande gueule... marmonna le médecin.

Spock termina de calibrer le senseur ionique et, en levant un oeil sur le médecin, constata qu'il avait déjà perdu une grande partie de son tout nouveau sang-froid. Il aurait bientôt fini d'aménager la cavité requise, mais l'anxiété le rendait un peu gauche.

- Calmez-vous, docteur. L'opération est presque terminée, et le patient va on ne peut mieux.

McCoy releva la tête, esquissa un demi-sourire, et termina son ouvrage en quelques secondes. Spock souleva le senseur et le médecin l'aida à le mettre en place.

Il s'étonna de travailler si bien avec cet humain, et de comprendre plus facilement ses réactions que celles de n'importe quel Vulcain.

En un sens, la philosophie perverse de Valeris avait une certaine logique.

Lui, Spock, était en train de lutter pour détruire un Klingon, exactement comme elle l'avait fait. Il acceptait de tuer pour sauver la paix.

Mais il détruisait les destructeurs. Valeris, elle, avait tué pour que la guerre ne s'arrête jamais.

Il n'avait pas besoin de réfléchir pour savoir laquelle des deux attitudes était la plus logique. McCoy fixa solidement le senseur et referma le nez de la torpille. Spock nota qu'il rayonnait de fierté.

- Merci beaucoup, infirmière ! dit le médecin. Jim, la torpille est prête à rejoindre sa rampe de lancement !

Spock et lui s'écartèrent lorsque la torpille commença à avancer sur le rail.

McCoy soupira.

- Quel dommage que nous prenions notre retraite juste au moment où je commençais à vous comprendre, Spock !

Spock s'autorisa un petit sourire intérieur.

- Où nous commençons à nous...

Une nouvelle explosion les envoya valser contre la paroi du vaisseau.

* * * * *

Sur la passerelle, Jim se remit péniblement sur ses pieds. Le dernier impact avait été bien pire que les précédents.

Les boucliers venaient probablement de lâcher! Le prochain coup de Chang serait fatal...

- Uhura ? appela-t-il en se tournant vers la console des communications.

La chaise de Nyota était vide.

Mais il vit une main noire qui tentait de s'accrocher au bas du dossier.

Il avança en vacillant, puis l'aida à reprendre position devant sa console.

Elle le remercia d'un hochement de tête.

- Capitaine.., dit Chekov, les boucliers ont rendu l'âme.

- Kirk ne perdit pas une seconde.

- Feu !

Pavel abattit sa main sur les contrôles de phase.

Sur l'écran, une torpille - cette fois vraiment tirée par l'Enterprise - jaillit dans une gerbe de lumière. Kirk suivit sa trajectoire en retenant son souffle.

Il faudrait attendre la dernière fraction de seconde pour savoir si Spock avait réellement trouvé la solution.

* * * * *

Sur le Dakronh, le général Chang faillit éclater de rire en voyant que Kirk en était réduit à tirer à l'aveugle. Cette tentative imbécile n'était pas une

menace, et il ne vit aucune raison de gaspiller de l'énergie en ordonnant à son pilote de lever les boucliers-défecteurs.

L'Entreprise n'était plus qu'un morceau de métal à la dérive. Quant au nouveau venu, l'Excelsior, il pouvait être plus rapide et plus résistant, mais cela ne suffirait pas à vaincre le Dakronh. Rien ne pouvait l'abattre! La victoire n'était plus qu'une question de patience et, bien entendu, d'intelligence.

Chang se piquait de ne manquer ni de l'une, ni de l'autre.

Mais il admirait de plus en plus ces humains, capables de résister jusqu'à leur dernier souffle alors que tout était perdu. Le capitaine de l'Excelsior montrait un courage exemplaire en courant au secours de son ancien supérieur, et Kirk, avec sa ténacité, ses ruses, et même ses tentatives enfantines (comme cette ridicule torpille) se préparait une fin digne de sa légende.

Oui, ces deux humains eussent mérité d'être nés Klingons !

C'est pourquoi il n'allait pas les détruire tout de suite.

Une bataille de cette qualité, un peu comme un acte d'amour, devait se savourer lentement... jusqu'à l'apothéose finale !

Lorsque la torpille commença à virevolter dans l'espace comme une toupie, l'amiral la suivit du regard avec amusement.

Ce Kirk était décidément un adversaire distrayant!

Puis, lorsqu'elle exécuta une dernière boucle et se dirigea droit vers le Dakronh, il leva imperceptiblement un sourcil. -

Mais ce ne pouvait être qu'un hasard, puisque le bouclier d'invisibilité interdisait toute détection. Bien sûr ! Dans un instant, l'engin allait reprendre sa trajectoire tourbillonnante et stupide.

Dans un instant !

- Général, cria le pilote, torpille droit sur nous !

- Alors changez de direction, imbécile ! cria Chang.

- Puissance maximale, monsieur !

Le Dakronh fendit l'espace et évita sans mal la malheureuse torpille de ce fou de Kirk.

Chang soupira d'aise.

Mais la torpille s'arrêta. Tourna sur elle-même...

Et fila de nouveau sur le vaisseau klingon.

- Général, elle... elle nous suit ! hurla le pilote.

- « *Etre ou... ne pas être* », gémit Chang en fixant l'écran de son oeil valide.

Son amour de Shakespeare lui fut fatal. Au moment où il ouvrit la bouche pour ordonner au pilote de lever les boucliers, il était déjà trop tard.

* * * * *

Sulu serra victorieusement les poings lorsque la torpille de l'Entreprise fit mouche.

- Visez le centre de cette explosion, cria-t-il à son canonnier, et feu à volonté !

Mais, dans un coin de son esprit, il était totalement stupéfait par l'orgueil démesuré du commandant klingon, qui n'avait même jamais essayé de relever ses boucliers-défecteurs.

* * * * *

- Levez les boucliers! cria Chang en s'agrippant, comme Kirk quelques minutes plus tôt, aux accoudoirs de son fauteuil.

Le pilote hurla de douleur lorsqu'une gerbe de flammes jaillit de sa console pour lui lécher le visage.

Une fumée âcre envahit la passerelle.

- Les boucliers sont gravement endommagés, cria le canonnier. Ils ne tiendront pas !

- Sommes-nous toujours invisibles ? Pouvons-nous bouger?

- Oui. Il nous reste un peu de puissance.

Chang regarda - son écran. L'Enterprise et l'Excelsior venaient de prendre position à la base d'un triangle dont le Dakronh figurait la pointe.

Le général comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Mais, au moins, il n'y aurait aucun déshonneur à périr de la main d'un guerrier comme Kirk...

« Mourir... Dormir. Dormir ! Rêver, peut être... » pensa-t-il en fermant les yeux.

Les deux vaisseaux de la Fédération ouvrirent le feu.

Autour de lui, la passerelle vola en éclats.

* * * * *

Le tueur klingon se fraya facilement un passage jusqu'à l'ascenseur qui le conduisit à une petite alcôve déserte située à l'aplomb du pupitre des orateurs. Ici, sauf dans les toutes dernières secondes, il pourrait demeurer à l'abri du regard des spectateurs.

Il s'assit à même le sol, ouvrit sa mallette et commença à assembler l'arme spécialement conçue pour cette mission. Les senseurs de la sécurité avaient pris ses composants pour d'inoffensifs documents, et seule une inspection visuelle aurait pu contredire ce diagnostic. Mais le service d'ordre ne pouvait pas fouiller tout le monde.

Une fois assemblé, ce fuseur devenait un engin de destruction terrifiant, deux fois plus précis et quatre fois plus puissant que les armes de poing

réglementaires de Starfleet.

Le tueur termina calmement son travail, puis prit le fuseur en main, visa une cible imaginaire, et baissa de nouveau le bras.

Il n'avait jamais assassiné personne - du moins pas un adversaire désarmé - mais connaissait le sens du mot " discipline » et avait longtemps été responsable de l'armement sur un Oiseau de Proie. Ses mains ne tremblaient pas. Nombre de ses amis étaient morts du fait de la Fédération, et cela suffisait à calmer sa conscience.

Un peu au-dessous de lui, la foule applaudit la fin du discours d'Azetbur. Le tueur se leva et mit la chancelière en joue. II sourit en voyant Ra-ghoratrei entrer dans sa ligne de tir.

Puis l'amiral Smilie s'approcha, et le Klingon posa le doigt sur la détente de son arme. Une simple pression, et...

* * * * *

Jim se matérialisa au milieu de la salle et courut comme un fou en direction de l'estrade où Azetbur, Ra-ghoratrei et Smilie se tenaient.

Il écartait les spectateurs du coude, en renversait certains, en giflait involontairement d'autres.

Mais son dos restait entièrement vulnérable. A chaque instant, un conspirateur, un garde de la sécurité, ou même un Klingon outragé, pouvait lui tirer dessus et arrêter sa course pour l'éternité.

Mais il n'avait pas le temps d'avoir peur.

Son sort était entre les mains de ses officiers, qui le suivaient à distance.

Personne n'aurait pu mettre plus d'ardeur à le protéger !

- Monsieur le président ! cria-t-il.

Ra-ghoratrei tourna la tête et se figea.

Bon sang, pensa Jim, il fait une cible parfaite !

Il bouscula les gardes, sauta sur l'estrade, et plongea dans les jambes du président.

Le rayon d'un fuseur passa à quelques centimètres de son dos.

Les spectateurs se ruèrent vers la sortie en hurlant de panique. La voix de Cartwright parvint à couvrir le vacarme.

- Gardes, arrêtez ces hommes !

Spock vint se camper devant l'amiral.

- C'est vous qu'ils vont arrêter, monsieur, dit-il d'une voix de pierre.

Il s'écarta pour que Cartwright puisse voir Valeris.

McCoy s'approcha à son tour.

- Elle nous a fait des aveux complets, espèce de... Le sifflement d'un

fuseur leur fit tourner la tête. Scotty venait de toucher le tueur klingon au visage. L'homme hurla de douleur et bascula dans le vide.

- L'amiral Cartwright, l'ambassadeur Nanclus et une poignée d'officiers tentèrent de prendre la fuite. Sulu se matérialisa, fuseur au poing, et barra la route à une partie des fuyards. A l'autre bout de la salle, McCoy mit la main à la pâte pour arrêter les autres, avec l'aide enthousiaste du général Kerla.

Ra-ghoratrei et Azetbur s'étaient relevés, et une douzaine de gardes les protégeaient de leurs corps. Le président regardait Jim comme s'il eût contemplé un revenant.

- Que signifie tout ceci ? demanda Azetbur.

Jim ouvrit les mains pour lui montrer qu'elles ne tenaient pas d'armes et adressa un sourire apaisant aux gardes.

- Il s'agit de l'avenir, madame. Certains pensent que celui que vous préparez aurait signifié la fin de l'Histoire.

Il tourna la tête vers l'ambassadeur Nanclus, à présent entouré de soldats de la Fédération.

- Mais moi, je prétends que l'Histoire est toujours en marche!

Il s'adressa de nouveau à Azetbur.

- Votre père aimait citer Hamlet. Il appelait l'avenir la « terre inconnue »...

Spock approcha. Valeris se tenait derrière lui.

- J'ai toujours pensé que Hamlet parlait de la mort, dit le Vulcain.

- Mais Gorkon croyait que cette « terre inconnue » pouvait être autre chose : une façon différente de vivre. Les gens peuvent avoir très peur du changement.

Il chercha le regard de Valeris.

- Ce fut mon cas. Mais j'ai appris à contrôler mes émotions.

La Vulcaine baissa les yeux. Jim eut l'impression - mais il pouvait se tromper - qu'ils étaient pleins de larmes.

Il regarda une nouvelle fois Azetbur.

- Il a fallu la mort de votre père pour que je comprenne mon erreur. Je suis venu pour que ces assassins soient traduits en justice. Et pour que sa mort n'ait pas été vaine., il faut que cette conférence continue.

Il baissa la voix.

- Je partage votre chagrin, Azetbur...

Le regard de la jeune femme demeura un moment impénétrable. Puis il s'illumina et sa bouche dessina un fragile sourire.

Jim eut le sentiment de n'avoir jamais vu un plus beau visage, qu'il fût klingon, vulcain, romulien ou... humain.

- Vous avez fait revivre l'espérance de mon père, dit doucement Azetbur.

Jim lutta pour empêcher sa voix de trembler.

- Et vous, celle de mon fils.

Il ne sut jamais qui avait fait le premier pas. Mais cela n'avait aucune importance. Azetbur et lui se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre, unis par la même joie et les mêmes chagrins. Pendant un long moment, ils n'entendirent même pas les applaudissements qui crépitaient dans la salle.

ÉPILOGUE

A la fin de cette fructueuse journée de négociations, Azetbur échappa à ses gardes du corps avec la joie mutine d'une petite fille.

Comme elle l'avait espéré, Kerla l'attendait dans le salon de sa suite.

Il recula lorsqu'elle entra, et adopta une expression de politesse formelle. Elle nota qu'il semblait triste, mais sentit qu'il n'éprouvait plus aucune colère.

- Le général Chang est mort, dit-elle. Ra-ghoratrei et moi avons parlé à Kirk. D'après ce que nous avons pu reconstituer, l'amiral Cartwright, l'ambassadeur Nanclus et Chang - entre autres - conspiraient pour que nous restions en guerre.

- Chang, répéta Kerla. Mais il était un guerrier, et il avait juré de protéger votre père. Et vous !

- Il mentait ! Tous les guerriers ne sont pas honorables, général. A présent, je comprends pourquoi il tenait à ce que je vive jusqu'à la conférence. Leur plan était d'assassiner également le président Ra-ghoratrei pour que l'Empire Klingon et la Fédération s'accusent mutuellement. Dans de telles conditions, la guerre eût été inévitable.

- Alors le Kronos Un a bien été attaqué par l'Entreprise... Mais le capitaine Kirk n'avait rien à voir avec ça...

- Non. Chang avait organisé l'attaque, qui fut exécutée par un de nos vaisseaux, capable de tirer en restant invisible. Je crois qu'il s'agissait d'un prototype unique. Il a été détruit par l'Entreprise. Et Chang avec lui...

Kerla hocha la tête comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

- La mort de mon père peut être reprochée à l'Empire, à la Fédération et aux Romuliens. Nous sommes tous coupables.

- Elle baissa la voix.

- Et moi aussi. J'ai cru Chang lorsqu'il m'a dit que vous complotiez contre mon père.

- Chang a osé vous... commença-t-il sur un ton outré.

Elle ne le laissa pas finir.

- Lorsque Gorkon est mort, j'ai craint que vous ne m'utilisiez pour accéder au pouvoir. Mais j'avais tort.

Elle avança vers lui, lui posa une main sur la poitrine, et se sentit soulagée

qu'il ne la repousse pas.

- J'aurais dû avoir confiance en vous, Kerla.

Vous m'aviez prévenue : je regrette de vous avoir rejeté.

Elle le vit hésiter entre la colère et la tendresse.

Lorsqu'il parla enfin, elle sentit sa poitrine vibrer sous ses doigts.

- Mais vous savez maintenant que je ne vous trahirai jamais. J'espère que vous n'en douterez plus, Zeta, quoi qu'il arrive...

Elle lui prit le poignet et porta sa main à ses lèvres.

Kerla sourit, puis se rembrunit.

- Qu'est-ce qui ne va pas?

- Etes-vous sûre qu'il n'existait qu'un seul vaisseau de ce type? Quand je pense à l'arme extraordinaire qu'il aurait pu faire pour l'Empire!

Elle se cabra, indignée, et leva une main pour le gifler.

Mais il éclata de rire.

- Une arme de négociation, bien sûr ! dit-il. Vous pouvez me faire confiance, Zeta. Mais ne faites jamais l'erreur de croire aveuglément à ce que disent les Romuliens ou... la Fédération.

- Je suppose lui répondit Azetbur, que j'aurai besoin d'un guerrier pour me conseiller.

- Je peux vous conseiller, ma Dame, sur des sujets bien plus intéressants que la politique, dit-il en l'attirant vers lui.

* * * * *

L'Entreprise orbitait autour de Khitomer comme une fantastique colombe.

Sur la passerelle, James Kirk ne parvenait pas à se décider à donner l'ordre qui les renverrait sur Terre. Autour de lui, ses amis se tenaient à leurs postes pour la dernière fois. Il les regarda les uns après les autres - Spock, McCoy, Uhura, Chekov et tenta de graver leurs visages dans sa mémoire.

Un seul siège était vide. Celui de Valeris, que Sulu avait occupé pendant si longtemps.

Uhura était assise le dos contre sa console, et regardait le fauteuil vide à côté de Chekov. Sa dernière occupante ferait le voyage dans la cellule du vaisseau. Dès leur arrivée, elle passerait en cour martiale en compagnie de ses complices.

Eu égard au rôle joué par l'Entreprise et l'Excelsior dans la découverte et la neutralisation du complot, les charges qui pesaient contre les capitaines Spock et Sulu et leurs officiers (refus d'obéissance, violation de l'espace Klingon et bien d'autres encore) avaient été abandonnées.

La nouvelle de la guérison de Carol Marcus était arrivée par le même

message subspatial. La distance entre Khitomer et la base 23 ne permettait pas de communication directe mais, dans quelques heures, Jim savait qu'il pourrait parler de nouveau avec Carol.

Derrière lui, Uhura soupira bruyamment. Le capitaine fit pivoter son siège et l'interrogea du regard.

- Ils auraient pu nous arrêter aussi, dit-elle tristement. Nous pensions tous comme Valeris. Même moi, malgré ce que je disais... Il y avait cette méfiance, cette haine, et je devais tellement lutter pour qu'elle ne me domine pas.

Oui, pensa Jim, elle a raison. Spock était le seul à avoir compris.

Il tourna les yeux vers le Vulcain. Que pensait-il d'eux à présent qu'il connaissait leurs plus mauvais côtés?

- Mais aucun de vous n'a participé à une conspiration, dit doucement Spock.

- Et l'on n'arrête pas les gens à cause de leurs sentiments, surenchérit McCoy.

- Si c'était le cas, intervint Chekov, j'irais immédiatement me livrer à la justice.

Il se tut un instant et chercha le regard de son capitaine.

- Monsieur, peut-on vraiment leur faire confiance ?

La question n'était pas simple. Qui pouvait dire, se demanda Jim, combien de Chang existaient encore dans l'Empire, et combien de temps les Gorkon et les Azetbur les empêcheraient de nuire ?

- Tout ce que je peux vous dire, Pavel, c'est que le seul moyen de savoir si un homme est digne de confiance...

- ... est de lui faire confiance, finit Spock avant de gratifier Jim d'un fantôme de sourire.

L'image de Sulu apparut sur l'écran principal

- Capitaine Kirk ?

Jim se retourna, un large sourire aux lèvres.

- Oui, capitaine Sulu ?

Il regarda attentivement le visage de son ancien pilote.

- Heureux de vous voir, Hikaru, reprit-il. Nous voilà tous réunis pour la dernière fois, je crois... Alors, acceptez mes remerciements, et... bonne route !

- Ravi d'avoir combattu une nouvelle fois à vos côtés, capitaine. Prenez garde à vous.

Son image s'effaça et fut remplacée par celle de l'Excelsior.

Le cœur étrangement serré, Jim le regarda s'éloigner dans l'espace.

- Bon sang, s'exclama McCoy, quel vaisseau impressionnant !

Debout près de sa station, l'ingénieur Scott affichait une expression de franche admiration. L'époque où il taquinait impitoyablement Sulu à propos du

« tas de boulons » lui revint à la mémoire.

- Pas aussi impressionnant que son capitaine, docteur, murmura-t-il.

- Il serait peut-être temps que nous nous mettions en route, mes amis, dit Jim.

Il avait essayé de parler d'un ton normal, comme l'idée de retourner sur Terre le laissait de marbre. Mais, aussi forte que soit son envie de revoir Carol, il trouvait brusquement impossible d'imaginer sa vie sans ce vaisseau et sans cette équipe d'officiers.

- Je crois que nous venons de sauver la galaxie pour la dernière fois... continua-t-il avec un sourire forcé.

- Et la bonne nouvelle, c'est que personne ne voudra nous faire un procès.

- Capitaine ! dit Uhura.

Le ton de sa voix fit sursauter Kirk, qui se retourna à la vitesse de l'éclair.

- Je viens de recevoir un message de Starfleet Command, continua Nyota sur un ton indigné. Nous devons rentrer immédiatement aux spatiodocks pour être..., démobilisés!

Un lourd silence tomba sur la passerelle.

- Si j'étais entièrement humain, dit enfin Spock, je leur dirais d'aller au diable...

McCoy tourna la tête vers Spock et lui sourit de toutes ses dents.

Jim, comme les autres, ne put s'empêcher de l'imiter.

- Le plan de vol, capitaine ? demanda Chekov sur un ton qui faisait incontestablement écho au sentiment du Vulcain.

Jim regarda l'espace infini qui brillait sur l'écran.

- Deuxième étoile à droite et en avant jusqu'au matin...

Serein et incomparable, l'Entreprise s'en fut à travers l'espace klingon.

* * * * *

Journal de bord du capitaine, date stellaire 9529.1. :

Ceci est le dernier voyage de l'Entreprise sous mon commandement. Ce vaisseau et son histoire seront bientôt confiés à une nouvelle génération. C'est à eux, et à leur descendance, que nous remettons l'avenir. Qu'ils continuent l'aventure que nous avons commencée, et voyagent vers toutes les terres inconnues, pour aller hardiment là où nul n'est jamais allé.

F I N